N° 445 — Tome CXIX 1er Janvier 1917

MERCVRE
DE
FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GEORGES BOHN, R. BRICE, DOCTEUR E. CALLAMAND, DOSTOIEVSKI (J.-W. BIENSTOCK *trad.*), LUCILE DUBOIS, ANDRÉ FONTAINAS, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, JEAN DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, GEORGES LIGES, MAURICE MAETERLINCK, GEORGES MAUREVERT, CHARLES MERKI, PAUL MORISSE, JEAN NOREL, RACHILDE, HENRI DE RÉGNIER, FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

—

N° 445. — 1er JANVIER 1917

MAURICE MAETERLINCK	*Adieu à l'Ami*	5
HENRI DE RÉGNIER	*Emile Verhaeren*	9
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN	*Verhaeren*, poème	13
ANDRÉ FONTAINAS	*Sur la Vie et l'Œuvre de Verhaeren.*	14
GEORGES MAUREVERT	*De la Particule « de » et de la Particulomanie*	35
R. BRICE	*Un Prologue*	62
DOCTEUR E. CALLAMAND	*La Question du latin*	69
DOSTOIEVSKI (J.-W. BIENSTOCK *trad.*)	*Niétotchka Nesvanova*, roman (III)	78

REVUE DE LA QUINZAINE

RACHILDE	*Les Romans*	100
JEAN DE GOURMONT	*Littérature*	105
GEORGES BOHN	*Le Mouvement scientifique*	111
CHARLES MERKI	*Archéologie, Voyages*	115
JEAN NOREL	*Questions militaires et maritimes*	119
CHARLES-HENRY HIRSCH	*Les Revues*	126
GUSTAVE KAHN	*Art*	134
HENRI ALBERT	*Lettres allemandes*	138
DIVERS	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	143
DIVERS	*A l'Etranger :*	
	Allemagne (Henri Albert)	155
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré)	160
	A travers la Presse (Paul Morisse)	165
LUCILE DUBOIS	*La France jugée à l'Etranger*	171
GEORGES LIGES	*Variétés : Le Professeur Royce*	179
MERCVRE	*Publications récentes*	182
—	*Echos*	184

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

CAMILLE BLOCH, Libraire

146, Boulevard Saint-Germain — **PARIS**

Achète au comptant

et aux meilleurs prix

TOUS LIVRES ANCIENS ET MODERNES

RARES, SINGULIERS OU CURIEUX

LIVRES A FIGURES SUR BOIS

LIVRES ILLUSTRÉS DES XVIII[e] ET XIX[e] SIÈCLES

§

ÉDITIONS ORIGINALES

D'AUTEURS :

ROMANTIQUES,

PARNASSIENS,

RÉALISTES,

SYMBOLISTES,

DÉCADENTS,

CONTEMPORAINS,

POÈTES, ROMANCIERS,

DRAMATURGES, CRITIQUES, PHILOSOPHES.

Prochainement, catalogue franco sur demande.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin..... 3.50

Aurel
Jean Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert..... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens..... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon..... 3.50

La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure..... 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris..... 3.50

Louis Carlo et Ch. Réglismanset
L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy
Laclos..... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages..... 3.50
Témoignages, IIe série..... 3.50
Témoignages, IIIe série.... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Delacroix
Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3.50

Dostoïevski
Correspondance et Voyage à l'étranger..... 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien.....

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Duviquet
Héliogabale..... 3.50

Georges Eekhoud
Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch
L'Œuvre de Maurice Maeterlinck..... 0.75

Paul Escoube
Préférences..... 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh
Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre..... 0.75

André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux
Dans la chambre de Napoléon mourant..... 3.50

Edouard Ganche
Frédéric Chopin..... 5

Ernest Gaubert et Jules Véran
Anthologie de l'Amour Provençal..... 3.50

André Gide
Oscar Wilde..... 1 »
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50
Nouveaux Prétextes..... 3.50

A. Gilbert de Voisins
Sentiments..... 3.50

Comte de Gobineau
Pages choisies..... 3.50

Edmund Gosse
Père et Fils..... 3.50

Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre..... 0.75
Muses d'Aujourd'hui..... 3.50

Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*..... 3.50
La Culture des Idées..... 3.50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse..... 0.75
Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)..... 3.5
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1898-1901)..... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)..... 3.50
Epilogues, 1905-1912. Vol. complém..... 3.50
Esthétique de la langue française..... 3.50
Livre des Masques, *Portraits symbolistes*..... 3.50
Le IIe Livre des Masques.. 3.50
Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, Ve série)..... 3.50
Pendant l'Orage..... 2 »
Le Problème du Style..... 3.50
Promenades littéraires (I).. 3.50
Promenades littéraires (II).. 3.50
Promenades littéraires (III) 3.50
Promenades littéraires (IV) 3.50
Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration..... 7.50

Maurice de Guérin
Les plus belles pages de Maurice de Guérin..... 3 »

Frédéric Harrison
John Ruskin..... 3.50

Lafcadio Hearn
Le Japon..... 3.50

Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine..... 3.50

A.-Ferdinand Herold
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie..... 5 »

Alexandre Herzen
Pages choisies..... 3.50

Albert Heumann
Le Mouvement littéraire Belge..... 3.50

Robert d'Humières
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne..... 3.50

Francis Jammes
Feuilles dans le vent..... 3.50
Ma Fille Bernadette..... 3.50

H. Jelinek
La Littérature tchèque contemporaine..... 3.50

Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50
Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Rudyard Kipling
Lettres du Japon..... 3.50

Paul Lafond
L'Aube Romantique..... 3.50

Laclos
Lettres inédites..... 3.50

Madame Laisnge
Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue
Mélanges posthumes..... 3.50

Wanda Landowska
Musique ancienne..... 3.50

Pierre Lasserre
La Doctrine officielle de l'Université..... 3.50
Portraits et Discussions.... 3.50
Le Romantisme français.... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay
La Littérature contemporaine (1905)..... 3.50

Edmond Lepelletier
Histoire de la Commune de 1871. I..... 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II..... 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II..... 7.50

Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre..... 3.50
Emile Zola, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Loyson-Bridet
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*..... 3.50

Jean Lucas-Dubreton
La Disgrâce de Nicolas Machiavel..... 3.50

Emile Magne
L'Esthétique des Villes.. . 3.50
Madame de Chatillon..... 3.50
Madame de la Suze..... 3.50
Madame de Villedieu..... 3.50
Le Plaisant Abbé de Boisrobert..... 3.50
Scarron et son milieu..... 3.50
Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50
Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet..... 3.50

Henri Malo
Les Corsaires..... 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart..... 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II..... 3.50

René Martineau
Tristan Corbière..... 3.50

Ferdinand de Martino
Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis
La Pensée de Maurice Barrès 0.75

Masson Forestier
Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair
Jules Laforgue..... 2.50

Edouard Maynial
Casanova et son temps.... 3.50
La Jeunesse de Flaubert... 3.50
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant..... 3.50

Henri Mazel
Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia
Les Idées de Stendhal..... 3.50
Stendhal et ses commentateurs..... 3.50
La Vie amoureuse de Stendhal..... 3.50

Adrien Mithouard
Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Jean Moréas
Esquisses et Souvenirs.... 3.50
Réflexions sur quelques Poètes..... 3.50
Variations sur la Vie et les Livres..... 3.50

Eugène Morel
Bibliothèques, 2 vol. in-8e. 15 »

Charles Morice
Eugène Carrière..... 3.50

Jacques Morland
Enquête sur l'Influence allemande..... 3.50

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinède. 3.50

Alfred de Musset
Correspondance. 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset. 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton. 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Napoléon
Napoléon raconté par lui-même, 2 vol. 7 »

Gérard de Nerval
Correspondance. 3.50
Les plus belles pages de Gérard de Nerval. 3.50

Alfredo Niceforo
Le Génie de l'Argot. 3.50

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge. 3.50

Léon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Péladan
Les Idées et les Formes. 3.50

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne. 3.50

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature. 0.75
Muses et Bourgeoises de jadis. 3.50
Portraits de Sentiment. 3.50
Portraits tendres et pathétiques. 3.50

Camille Piton
Paris sous Louis XV. 3.50
Paris sous Louis XV (II). 3.50
Paris sous Louis XV (III). 3.50
Paris sous Louis XV (IV). 3.50
Paris sous Louis XV (V). 3.50

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps. 3.50

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques. 3.50

J.-G. Prodhomme
Ecrits de Musiciens. 3.50

Arthur Ransome
Oscar Wilde. 3.50

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française. 1 »
Figures et Caractères. 3.50
Portraits et Souvenirs. 3.50
Sujets et Paysages. 3.50

Rétif de la Bretonne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne. 3.50

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz. 3.50

Arthur Rimbaud
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud. 3.50
Une Saison en Enfer. 2 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger. 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol. 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam. 3.50

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. 1 »
Visages des Contemporains. 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens. 3.50
Sésame et les Lys. 3.50

Saadi
Le Jardin des Fruits. 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis. 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant. 3 »

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond. 3.50

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon. 3.50

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier. 3.50

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires. 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol. 7 »
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol. 7 »
Les Amitiés de Lamartine. 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol. 7 »
Le Cénacle de la Muse Française. 3.50
Delphine Gay. 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe. 3.50
Lamartine (1816-1830). 3.50
Madame d'Arbouville. 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol. 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain. 3.50

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui. 3.50

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine. 3.50

Joseph de Smet
Lafcadio Learn. 3.50

Georges Soulié
Essai sur la Littérature Chinoise. 3.50

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental. 3.50

André Spire
Quelques Juifs.

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal. 3.50

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club. 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (2e série). 3.50

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux. 3.50

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens. 3.50

Tei-San
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure. 3.50

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique. 3.50
Le Théâtre Libre. 3.50

Théophile
Les plus belles pages de Théophile. 3.50

Tolstoi
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol. 10.50

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite. 3 »

Jules Troubat
Sainte-Beuve et Champfleury 3.50
La Salle à manger de Sainte-Beuve. 3.50

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour. 3.50
Parisiennes de ce temps. 3.50

A. Van Gennep
La Question d'Homère. 0.75 »

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1

E. Viglé-Lecocq
La Poésie contemporaine 1884-1896. 3.50

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny. 3.50

Léonard de Vinci
Textes choisis. 3.50

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain. 3.50

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading. 3.50
Les Origines de la Critique historique. 3.50

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre. 3.50

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revue.

ADIEU A L'AMI [1]

La Belgique qui croyait avoir touché le fond du malheur, la Belgique qui meurt de faim et de misère dans des ténèbres qu'on n'ose pas interroger de peur de désespérer, la Belgique vient de perdre la seule voix qui fût digne et capable de crier sa détresse et de la faire entendre au monde ; dans le moment où cette détresse n'a plus de bornes et dépasse tout ce que nous redoutions de la part d'un ennemi qui nous avait pourtant appris à redouter ce qu'on n'osait même plus imaginer !

Mais je dois d'abord imposer silence à ce qu'il y aurait de trop personnel dans ma douleur ; refouler les souvenirs d'une amitié de trente ans, écarter aujourd'hui ce que nous tous, qui l'avons connu et aimé, pleurerons sans espoir et avons

(1) Ce discours ému et dont le peu de mots évocateurs disent tout Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck n'a pu le prononcer devant l'immense foule qui assista aux obsèques. De stupides circonstances, la contradiction et l'imprécision des renseignements donnés par la presse, la rareté des trains, le défaut de concordance des horaires, n'ont pas permis à Maurice Maeterlinck, qui était à Nice, d'arriver à Rouen pour l'heure fixée. — A. V.

perdu sans retour ; c'est-à-dire une bonté sans égale, une ardeur d'affection, une joie à rendre heureux tout ce qui l'approchait, qui ne savait rien refuser et laissait dévorer jusqu'aux pauvres loisirs à grand peine arrachés à une vie de travail qui ne connut pas de relâche ; une droiture, une simplicité, une limpidité de cœur dont on ne trouve plus d'exemple, un enthousiasme, une innocence, une jeunesse ou plutôt une divine enfance d'âme, malgré soixante hivers répandus sur ses ailes, qui faisaient de chacune des minutes qu'on passait avec lui une leçon de courage, de beauté, de bonheur et d'amour. Je dois taire tout cela, réservant ces regrets et ces larmes à des jours moins tragiques, pour ne parler ici que du malheur public qui frappe en sa personne le petit peuple piétiné dont il était la grande voix.

Car il représentait la Belgique tout entière. On n'avait jamais vu, — et vous en chercheriez en vain un autre exemple, — un poète incarner à ce point toute l'âme d'un pays. Flamand par la naissance et les aïeux, Wallon, c'est-à-dire Français par l'esprit et la langue, il était vraiment le poète à deux fronts de cette race à deux têtes, mais qui n'a qu'un seul cœur et qui l'a bien fait voir ! Il la portait toute en son grand cœur à lui, son cœur immaculé, « son cœur fougueux, son cœur profond ». Il y avait accumulé, pour les répandre ensuite en torrents de beautés sur le monde, tous ses trésors, tous ses aspects, ses villes et ses campagnes, son avenir et son passé, ses images et ses pensées, ses mystères et ses exubérances, ses fêtes et ses deuils, ses joies et ses douleurs, jus-

qu'au jour de la grande iniquité, où le destin, comme pour le mêler et l'égaler une dernière fois et plus étroitement à tout ce qu'il avait aimé et célébré sur cette terre, se montra envers lui aussi injuste, aussi impardonnable qu'envers sa malheureuse et inconsolable patrie.

S'il peut souffrir là-haut, où recommence sa noble et héroïque vie, s'il y manque quelque chose, non pas à sa gloire qui grandira toujours, mais à son bonheur que tant de maux avaient brisé, c'est que ce même destin, poursuivant jusqu'au bout l'injustice, ne lui a pas permis de jeter enfin à l'univers purifié l'immense cri que nous attendions tous, le cri, comme il disait,« myriadaire et feu de la victoire » et de la délivrance, qui déjà tremblait sur ses lèvres et que nul d'entre nous n'aura le droit, n'aurait la force de faire retentir à sa place.

Mais nous l'entendrons malgré tout, nous n'entendrons que lui le jour de la justice et de notre triomphe ; et parmi les acclamations de la résurrection prochaine, il se fera tout à coup un silence sacré où nous écouterons passer et parler sa grande âme.

Maintenant, ne pleurons plus. Si quelqu'un n'est pas mort, et ne peut mourir parmi nous, c'est bien celui qui sut donner la vie à tout ce qu'il touchait et qui n'avait vécu qu'en vue de se survivre. Il est des morts qu'on attriste et qu'on humilie en

répandant des larmes ; et comme il l'avait dit dans un vers prophétique où sans doute il avait pressenti la violence qu'allait faire à nos cœurs déchirés la mort qui nous l'arrache pour élever sa gloire et la rendre immortelle :

Nous le sentons trop grand pour gémir sur sa tombe !

MAURICE MAETERLINCK.

ÉMILE VERHAEREN

—

La mort d'Emile Verhaeren met en deuil les Lettres belges et françaises et c'est avec une douloureuse émotion que j'écris ces lignes en pensant au grand poète disparu et à l'ami si tragiquement enlevé à notre affection. Nulle part, je crois pouvoir le dire, cette perte cruelle n'a été ressentie plus profondément que dans cette maison du Mercure de France où Verhaeren ne comptait que des admirateurs et qu'il avait honorée en la choisissant pour être dépositaire de son œuvre glorieuse. De cette œuvre je ne tenterai pas de donner ici une étude complète, mais je voudrais, en reproduisant ces notes hâtives, y ajouter un adieu suprême à l'homme de grand cœur, de haut esprit et de si noble caractère que fut Verhaeren, au superbe et sincère artiste, à celui qui laisse dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu et aimé un si bel exemple et un si beau souvenir.

§

J'ai connu Emile Verhaeren avant que la gloire le visitât et que l'hommage des ardentes admirations que suscitait son âpre et vigoureux génie eût étendu sa renommée jusqu'à faire de lui une des figures les plus hautement représentatives de la Poésie contemporaine.

L'aspect de l'écrivain, en ces temps où son tourment métaphysique et son angoisse spirituelle s'exprimaient dans le triptyque lyrique des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux*

noirs, s'accordait avec le caractère de son œuvre. Je le revois comme il m'apparut alors, en son cabinet de travail bruxellois : corps osseux et maigre, visage ravagé et douloureux, mais sa face rude, aux rudes moustaches flamandes, et ses yeux clairs et pénétrants lui conservaient un air d'énergie et de volonté que renforçaient la décision du geste et le timbre martelé de la voix. L'œuvre future, en son éclat et sa grandeur, s'ébauchait sous ce front obstiné et méditatif. La crise passagère surmontée, elle allait s'épanouir magnifiquement, animée de toutes les « forces tumultueuses » de la vie.

Car ce grand poète, et c'est là une de ses caractéristiques, fut en même temps un réaliste et un rêveur. Réaliste, il le fut par son sens d'observation pittoresque, ses préoccupations sociales, par sa connaissance du monde moderne, par l'intérêt qu'il portait aux manifestations organiques et mécaniques de notre civilisation actuelle ; mais une fois l'apport du réel fourni à son imagination, il le déformait et l'amplifiait par une extraordinaire optique de façon à en tirer une vision dramatique, épique ou lyrique où le monde obéissait aux droits de sa magie personnelle.

Toute l'œuvre de Verhaeren repose sur ce principe esthétique ou plutôt sur cette faculté. Il est l'évocateur sincère d'une réalité magnifiquement déformée. Disons aussi qu'elle est l'expression des plus généreux élans et des plus nobles idées. Un immense amour et une immense piété pour l'humanité s'en dégagent, de même que s'en exhale une profonde et mâle tendresse pour la terre natale. Elle est respectueuse du passé et pleine de confiance dans l'avenir et elle fait la part dans l'homme aux sentiments les plus subtils et les plus délicats. Elle nous apprend et nous découvre toute l'âme du poète, avec ses violences passionnées, avec ses chimères mouvantes, avec ses visions grandioses et brutales, avec ses sensibilités intimes.

Pour l'écrire, cette œuvre, Verhaeren s'est créé une langue savoureusement et superbement personnelle, originale par la

variété de son vocabulaire qui ne proscrit ni le néologisme ni le terme technique, par les hardiesses de sa syntaxe qui ose des virtuosités souvent singulièrement expressives. Or, être expressif est le souci constant du poète qu'est Verhaeren. Pour l'être davantage et plus librement, il renonça à l'usage exclusif du vers classique et se laissa guider par son beau sens du rythme. Parfois, aussi, il revient aux cadences traditionnelles, mais toujours le vers, entre ses mains, est un instrument d'expression juste. Il gronde, tonne, murmure ou chante, selon l'harmonie de sa nécessité.

Du Verhaeren d'il y a vingt-cinq ans, que je revois avec une netteté émue, au Verhaeren d'hier, que nous ne verrons plus et qu'une mort brutale a arraché à notre admiration et à notre amitié, quel progrès continuel et sûr dans une renommée justement méritée et qui, d'année en année s'accroissait par un noble labeur et par le développement vigoureux d'un des dons poétiques les plus puissants dont poète fut jamais doué !

Ce don, nous le trouvons chez Verhaeren dès son début. Nous le trouvons dans la verve exubérante et juvénile de ses *Flamandes*, dans les strophes sonores et sculpturales de ses *Moines*. Nous le retrouvons dans ses *Villages illusoires*, comme nous le retrouverons dans ses *Campagnes hallucinées* et dans ses *Villes tentaculaires*, dans ses *Aubes* et dans son *Philippe II*, toujours plus abondant, riche jusqu'à l'excès, vibrant jusqu'à l'outrance, parfois se modérant jusqu'à la douceur, parfois s'exaltant jusqu'à la frénésie. Ce don, qui fit de Verhaeren un grand poète, un surprenant créateur d'images et de rythmes, un évocateur d'une étrange puissance, il le mit au service de son fougueux et universel amour de la vie, et c'est cette vitalité magnifique qui fait la beauté particulière de ses poèmes, leur donne leur accent magique, leur crée leur sortilège et leur incantation.

Quarante années de labeur constant n'avaient point épuisé

la verve puissante de Verhaeren. Après la période d'anxiété et de mélancolie que j'ai signalée tout à l'heure et qu'éclaire le sombre éclat des *Flambeaux noirs*, Verhaeren était entré dans sa vraie voie et il la parcourait avec une noble certitude. Le succès avait été pour lui un assentiment qu'il appréciait, mais dont il ne tirait nulle vanité. Il se comporta de même, à l'égard de la gloire. Ce grand poète était le plus simple des hommes : cœur fidèle et main loyale. Un respect universel l'entourait. Il n'y était pas insensible, mais en reportait l'honneur à la poésie. Dans sa chère Belgique, de hautes et royales bienveillances étaient venues à lui. En France, il était plus qu'un hôte illustre : il était un ami. Sa maîtrise était reconnue de tous. Le temps n'avait pas eu prise sur son talent. De longues années de production lui semblaient encore promises. « Verhaeren, me disait un jour un de nos amis communs, il aura une vieillesse à la Hugo. »

Mon ami ne croyait pas si bien dire. Comme l'auteur des *Châtiments*, cher et grand Verhaeren, vous aurez foulé la terre d'exil. Comme lui, vous aurez eu votre *Année terrible*. Mais, comme lui aussi, vous prendrez place parmi les morts qui demeurent éternellement vivants, parce qu'a résidé en eux un peu de l'âme d'un peuple et de la gloire de la patrie.

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie Française.

VERHAEREN

—

Eh quoi ! tes beaux yeux clairs, ton bon sourire,
L'étreinte de ta main nerveuse et ferme ;
Ta voix qui disait mieux ce qu'il faut dire
Que tous les bien-disants friands du terme ;

Ton rire, anticipant sur ta parole
Quand tu contais, et qui valait ton conte ;
Ton mépris pour quiconque joue un rôle ;
Ta foi ! l'amour du genre humain... O quelle honte,

O quelle honte, pour nous tous, qu'un peuple infâme
Destructeur de cités, dévastateur du Rêve,
Ait violé la cathédrale de ton âme !
Car la haine sacrée où ton amour s'achève
A jailli de ton cœur comme une grande flamme.

Ta mort met à la lèvre une amertume telle
Que c'est ta haine que nous voulons immortelle.

Novembre 1916.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

SUR LA VIE ET L'ŒUVRE DE VERHAEREN

—

Ce fut l'écroulement d'une grandeur humaine. Oh, ce froid matin de stupeur et d'effroi, où l'on ne savait rien, rien que la brusque et sèche nouvelle apportée aux journaux par la dépêche d'une agence ! Se rendait-on compte soi-même de ce que l'on ressentait? Une espèce d'horreur violente, de la prostration mêlée à du dégoût, et un ferment de révolte : non ! cela n'était pas vrai, cela ne pouvait être. Il ne pouvait pas être mort, il ne pouvait pas être mort comme cela ; ce n'était pas vrai !... Mais, hélas ! si ce l'était ? — Et, les sinistres lignes, sans qu'on eût le courage de les relire, elles étaient là, le journal ouvert; elles étaient là ; c'était vrai...

Quelles ténèbres sans issue! Quel frémissement de peur et de désolation! Sa haute figure amie, son geste, sa voix ; — son œuvre en suspens... Lui, disparaître ! — Ah, quel écroulement de quelle grandeur humaine !

Et nul de ceux qui l'ont connu, nul de ceux qui l'ont aimé, nul de ceux qui de plus loin admiraient également en lui l'homme et le poète, et le citoyen et le prophète, et l'infatigable ouvrier, instigateur d'élans et d'énergies, et le chanteur de qui le verbe forçait les voies de l'enthousiasme et de la passion, nul des vivants d'aujourd'hui qui n'ait, dans sa pensée, dans le secret de ses fibres et de ses nerfs, vécu l'abominable agonie, la torture des quelques minutes où il a été cette lamentable petite chose humaine se débattant dans les affres tragiques d'une telle mort !...

Verhaeren ! — Qui témoignera de la grandeur qu'il a sus-

citée, de la foi et de l'amour dont la splendeur à son appel illumina l'esprit de ses contemporains, de la grande clarté héroïque et généreuse que sa vie et son œuvre ont projetée au loin vers les obscures semailles antérieures, sur les germinations incertaines du présent, sur les réalisations prochaines et futures de plus solennelles moissons ?

Verhaeren, Verhaeren ! — Qui se trouve assez haut pour oser parler de Verhaeren, comme il convient ? Mais que, du moins, chacun se concentre, s'efforce dans sa mémoire et dans son cœur, se retrace les motifs, le caractère de ses émotions en présence des livres, devant l'homme rencontré. Que chacun, ayant, de son mieux, dans son for intime, réalisé cette image, parle à son tour, et apporte une contribution, lumineuse ou hésitante, à l'hommage de respect, de vénération, de reconnaissance, dont il faut bien qu'on nous sache universellement pénétrés envers le grand et sain souvenir d'Emile Verhaeren.

Je parlerai donc, et je dirai, aussi bien que je pourrai, — non pas l'amitié, l'amour que m'a fait éprouver l'homme ; non pas la muette admiration ni le plaisir calme que m'a fait éprouver l'œuvre, mais cette sorte unique de tressaillement intérieur et d'élan vers les espaces enfin ouverts, cette fièvre de conquête intellectuelle, cette exaltation de l'être entier se livrant aux forces inconnues en qui se fond l'humanité.

§

Lorsque j'ai tout d'abord connu Emile Verhaeren, il n'était l'auteur que d'un premier recueil de vers, *les Flamandes*. On sentait en lui une force étrange, impétueuse et confuse, qui transportait la sensibilité des lecteurs, mais ne satisfaisait pas complètement leur curiosité critique. Il y avait, entre l'apparente soumission du poète aux contraintes serrées du métier parnassien et la fougue heurtée de ses regorgeantes visions, une discordance dont il était malaisé de s'expliquer l'importance inattendue et complexe.

A une époque de poésie élégante ou affectée, quand le souci de bien dire primait sur le désir de tout dire, et principalement de dire tout jusqu'au bout, il se produisit, à l'apparition du livre nouveau, d'inspiration extériorisée en un élan furieux, en une violence que rien n'arrête,— ni le respect prolongé des traditions lyriques, ni aucun préjugé de goût et de

bienséance, — un embarras, une perplexité, qui empêchèrent d'apprécier l'ouvrage dans sa véritable physionomie, ni,à plus forte raison, selon ses visées encore incompréhensibles à la plupart. Les juges les plus favorables, leurrés par de vains dehors, crurent de bonne foi à une tentative de lyrisme réaliste, naturaliste ou vériste : Zola rayonnait en pleine gloire, et M. Richepin jouissait des passagères lueurs d'une célébrité qui paraissait solide.

Mais ni de l'un l'outrance romantique où baignent les sujets de ses romans, malgré leur trivialité cherchée, ni la faconde normalienne de l'autre n'étaient le fait d'Emile Verhaeren. Il chantait ce qu'il ressentait l'impérieux besoin de chanter. Il n'avait cure ni des écoles, ni des théories,ni des bonnes recettes, ni de la division des genres. Il chantait comme il vibrait, comme il sentait, comme il aimait, non parce qu'il s'était persuadé de chanter, mais forcément, sans aucun précepte, sans limitation d'aucune sorte, dans l'essor naturel de son cœur, avec toute la tension de son instinct.

Dans *les Flamandes*, il ne dominait pas encore son art ; il n'avait pas dompté sa matière ni le verbe. La gangue le gênait ; il s'y débattait ; et, mal à l'aise, aspirait à s'en dégager : de quelle façon ? Lui-même ne le prévoyait guère, et, par bonheur pour son développement futur, il ne s'en préoccupait pas.

Chez Verhaeren, un instinct salutaire a toujours prévalu. Il a su en mettre à profit les ressources renouvelées ; il s'en est servi merveilleusement. Par des formules jamais il ne s'est avisé de les amoindrir, de les étouffer en germe.

C'est pourquoi, à ses débuts, il se hérisse de contradictions, de chocs, de soubresauts, de volontés qui s'entrecroisent et se brisent, puis de retours à la discipline, d'incertitudes qui se heurtent, avec d'insouciantes échappées vers un inconnu que lui-même n'a pas pressenti.

Les Flamandes, sous l'invocation des vieux maîtres — les « petits-maîtres » des Pays-Bas,

> Craesbeke, Brakenburg, Teniers, Dusart, Brauwor,
> Avec Steen, le plus gros...

qui faisaient « des chefs-d'œuvre entre deux soûleries », — vivent, gouges lourdes, blondes, luisantes, et réjouies et dili-

gentes, dans les étables, les granges, les vergers, les vastes chambres et les rougeoyantes cuisines des fermes; elles traient les vaches ; elles cuisent le pain ; elles sont actives et robustes. Mais vienne le dimanche, viennent les jours de liesse et de kermesse, elles se débrident, elles se livrent à toute la furie traditionnelle des truandailles, à l'assouvissement de leurs sensualités ardentes. Elles se montrent les authentiques descendantes de celles d'autrefois, que les peintres ont immortalisées, dans tout l'éclat brutal d'un idéal de chair.

Plus tard, le poète reprendra ces différents thèmes, et l'amour de la plaine natale, telle que l'entêté labeur des paysans l'a faite, l'horizon marin, les dunes stériles, l'Escaut, le patient peuple, acharné au travail, mais rebelle à toute entrave, chaud au plaisir, avide d'amour et sauvage dans ses colères, se perpétueront à travers son œuvre immense, de plus en plus significatifs, symboliques et frissonnants de claire humanité.

Verhaeren ne s'est pas arrêté seulement à ce qui lui deviendra un décor fréquent. La vie emporte le décor déjà dans *les Flamandes*. Mais en dépit d'une expérience personnelle, des souvenirs de son enfance, d'une observation directe et assidue, malgré l'intensité de vie dont tressaille son œuvre première, il en a cherché, contrôlé, reproduit les éléments, il en a transposé les modalités et puisé la violence, avec une fièvre véhémente, dans les tableaux des musées, dont il avait surpris et dont il magnifiait le secret. Assurément, il s'exprime lui-même, mais il s'est suscité l'interprète nécessaire et passionné de ceux qui, avant lui, avaient ressenti déjà les mêmes joies, les mêmes admirations, tout un culte patrial identique.

Il en est de même pour son second recueil, *les Moines*. Son attention, sollicitée pour avoir, enfant, en compagnie de son père, visité à maintes reprises un cloître de Bernardins à Bornhem, le porta à accomplir une retraite studieuse dans un monastère, car ceux qu'il se proposait de ressusciter, austères et superbes, il les voulait connaître et comprendre tout d'abord. Il les observa en vivant de leur vie, consciencieusement, dans la mesure où un laïc y peut être admis. Et alors saisi d'un magnifique élan religieux, il les chanta. Néanmoins les moines dont il dresse les figures sévères ou douces, fauves et énergiques, sont, plutôt que des moines surpris dans leur existence actuelle et palpitante, évoqués, plus amples et plus

flamboyants, aux verrières mystérieuses des églises anciennes, aux troublants récits des siècles de foi ou d'hérésie, aux tableaux de piété attendrie ou maussade.

Ce livre à travers lequel la volonté réfléchie du poète éveille, en la lente nostalgie des soirs d'oraison, les attitudes et les secrètes aspirations, et les résignations muettes de ceux qui sont simples, de ceux qui sont, en leur cœur, orgueilleux ou farouches, ne constitue en somme qu'un album de croquis, comme l'écrit l'auteur lui-même, de croquis volontaires, hautains et graves, utilisés dans la suite pour composer un de ses ouvrages les plus foncièrement angoissants, *le Cloître*, qui ne parut que quatorze années plus tard, en 1900.

§

De l'homme, toujours en proie, devant les choses et les gens, à des transports d'allégresse chaleureuse et ravie, une juvénile et bondissante audace faisait le découvreur infatigable de beautés neuves qu'il demeura jusqu'au jour de sa mort. Il apparaissait une heure au milieu de ses amis, juste assez pour exalter devant eux les merveilles dont, en dernier lieu, il s'était enrichi passionnément les yeux et le cerveau ; puis il repartait, pèlerin des paysages champêtres, sylvestres et marins, des villages dolents, des cités mornes endormies dans la lassitude d'un lourd passé, et des cités industrieuses, des cités d'art, de songe ou de travail, de méditation savante ou de mouvement laborieux, fascinantes par la séculaire splendeur de leurs cathédrales, de leurs beffrois communaux, de leurs maisons seigneuriales ou bourgeoises, par les trésors conservés dans de riches musées, ou captivantes à cause des mille bruits réglés, par l'haleine chaude et sonore, par le battement continu et par la fécondité méthodique de leurs usines formidables.

Verhaeren était partout, eût-on pu croire, à la fois : sur les quais d'Anvers, à Ypres, à Audenaerde, à Gand, dans le repli sablonneux des dunes où souffle un âpre vent, sous les peupliers bruissants des bords de l'Escaut et de la Lys, dans les petites salles coîtes et recueillies où songent, à Bruges, en l'antique hôpital Saint-Jean, les chefs-d'œuvre des Van Eyck et de Memling, sous les arceaux en ruine de l'abbaye de Villers ou de l'abbaye d'Aulne, dans les districts métallurgiques de Charleroi et de Seraing, dans les houillères du Borinage, et cependant, sans cesse, hâtif et de passage à Bruxelles où,

disait-il, il résidait, présent aux expositions qui s'inauguraient, aux concerts, aux représentations théâtrales dès qu'elles offraient le moindre intérêt.

Et cette avidité de tout absorber du passé et du présent ne se limitait certes pas aux étroites frontières de la regorgeante Belgique. La Hollande, comme Paris et la France septentrionale, lui était familière ; il avait pénétré en Allemagne ; et, soudain, Londres dans sa majesté somptueuse et sombre venait de se révéler à lui.

Londres ! Quelle influence décisive exerça Londres sur son esprit et sur son art ! Ce n'est pas au charme de son luxe rayonnant, ni aux prairies abondantes de ses grands parcs, ni à ce qui en fait le séjour recherché de l'aristocratie et des richesses mondaines que sa pensée s'échauffa. Les collections et les galeries d'art l'y captivèrent moins que lors d'excursions ultérieures ou qu'en d'autres contrées. Car un véritable paroxysme de frénésie pénétrante et durable l'avait maîtrisé, à plonger dans le tourbillon agité des rives de la Tamise, grandiose, sourde, inexorable, depuis les docks du port jusqu'à son estuaire. De cette frénésie son art, sa vie sont sortis sinon transfigurés, du moins amplifiés d'accord et définitivement élargis.

§

Un principe nouveau, momentanément, à la faveur d'un état prolongé de malaise physique, s'insinua dans le cerveau du poète. Ses admirations s'étaient, pour ainsi dire, crispées d'inquiétude et d'anxiété. Non moins qu'auparavant elles se projetaient au loin, devant lui, tout droit, et ne connaissant aucun obstacle, jusqu'à l'extrême limite possible, mais, en même temps, un instinctif effarement de surprise et de crainte enfiévrée associait aux tourments de son corps maladif et de son cerveau douloureux les manifestations tragiques du labeur universel et de la souffrance humaine.

C'est ainsi qu'apparaissent l'un après l'autre les trois recueils où cette crise se décrit, s'intensifie et s'exaspère : *les Soirs* (*décors liminaires*) en 1887 ; *les Débâcles* (*déformation morale*) en 1888, et *les Flambeaux Noirs* (*projection extérieure*) en 1890.

Le déclin des soirs fatidiques offre à l'émotion du poète leur décor attirant. Illusion ou ressouvenir, quand les moulins

éploient et tournent leurs ailes aux lointains de pourpre et de sang, ou quand le gel immobilise les apparences, tout se fige dans une clarté vaine. Oh! avoir la force de s'éprendre, de marcher vers les mirages, de se donner, infiniment, à des rêves éperdus et tenaces, quand même, dans un sursaut d'absurdité ou de folie, on en mourrait de trop d'orgueil ou de puissance!

L'effort est-il impossible, parce qu'on ne saurait se fuir soi-même, de ne voir plus jamais en soi que l'illusion danser, de se rêver dans les choses, de se tendre et d'aimer sa passion avec férocité? Débâcles : ne peut-on, en vérité, s'éprendre de rien sinon de ses maux? Si l'on pouvait trouver refuge dans la puérilité des jeux et des croyances où s'attardent les années premières? Ah, que l'on sache exaspérer ses douleurs, n'écouter et n'aimer qu'elles jusqu'à s'en rendre ridiculement héroïque et sacré et trouver de la joie à se contempler souffrir!

Soudain c'en est assez :

> Ceux qui ne peuvent plus avoir
> D'espoir que dans leur désespoir
> Sont descendus de leur silence...

Des lueurs, quoique fumeuses, les guident. S'ils restent les étranges « hallucinés de la forêt des nombres »; si les lois, blocs de bronze rectilignes, plaques d'airain solennelles et brutales, en dépit des essors révoltés, les dominent et les oppriment, dans l'impassibilité de leurs entassements architecturaux; s'ils s'enfouissent aux dédales des livres qui reforment dans l'abstraction un passé clos et sans âme; si la vieille radoteuse raison est morte de trop savoir et d'une recherche obstinée des causes et d'un délire de chimérique puissance, du moins la mer pourra emporter le navire dont, les ancres brisées, les hauts mâts craquent et la voilure claque, dans la tempête, dans l'inconnu, à travers les écueils de la démence et de l'effroi, vers les prestiges de l'avenir aux soleils resplendissants.

Voici, dès lors, conjuré le péril. L'heure de délivrance est proche. Le recueillement et une idéalité plus sereine s'en viennent réconforter l'esprit trop longtemps ballotté à tous les vertiges de la folie, et qui se fût penché aux bords de l'abîme, en qui se mêlent, se débattent, s'entrechoquent les croyances

abolies, les espoirs, les illusions, les sapiences creuses, les dominations boursouflées, et toutes les formes surannées, mensongères, fantomatiques et haletantes des réalités désormais inutiles et fanées, stériles, parce qu'elles ne participent plus à fonder la lumière, qui est l'âme universelle, la base et le ressort intime de ce qui existe sur la terre et dans le ciel, parce qu'elles se sont dérobées à la loi d'amour.

§

L'amour dont le poète fait alors la découverte n'est pas uniquement cet intime et étroit sentiment qui rapproche un être d'un autre être choisi pour lui-même et pour lui seul. Ce n'est de son amour que le plus ferme, peut-être, mais le premier degré. Il s'étend indistinctement aux proches créatures, à tous les hommes vivants, et qui peinent, et qui croissent, et qui souffrent ou jouissent, et exercent leurs muscles ou nourrissent leurs cerveaux; à tous ceux, quels qu'ils soient, qui se sont donnés à la vie et l'emploient à en magnifier les instants, à tous ceux qui la subissent, et qu'elle étreint, et qu'elle accable; aux villes qui bruissent de leur travaux sourds ou gigantesques; aux campagnes qu'elles hallucinent de l'éclat de leurs fêtes, de leurs folies de labeur et de plaisir, de toutes leurs séductions de flamme et d'or qui bouge.

Ce sentiment s'amplifie encore; il s'étale à travers le temps et à travers l'espace. Il gagne les peuples et les contrées sauvages ou légendaires au delà des océans comme des landes touffues et embrasées de l'histoire. Il s'attache au souvenir des races disparues, aux gestes des guerriers ou des penseurs d'autrefois, à la figure que présentait la terre. Il bondit, de même, à la rencontre des certitudes de l'avenir; de claires images se dressent devant ses yeux, se lèvent dans son cœur, qui résument la grandiose force, la saine beauté de la figure humaine, quand elle mêle son labeur pacifié au souriant prestige de l'univers.

Il y a un rythme qui harmonise et à qui toutes choses obscurément obéissent, car elles tendent sans répit à grandir et à concorder. Les erreurs et les défaillances n'entravent qu'accidentellement et sans l'embrouiller cette progression continue et précise. La tâche sainte consiste à démêler dans cet écheveau confus le fil de la vraie trame, dont les chants de pur triomphe seront tissés.

Désormais l'œuvre, d'autant plus brûlante, s'épanouit, sonore de toutes les joies, de toutes les douleurs; elle embrasse dans sa plénitude visionnaire l'existence multiforme; elle crée ce mouvement irrésistible par quoi tout se rapproche et s'interroge et s'harmonise. Telle est sa beauté, qui vibre en haut et en bas, dans les incidents futiles et passagers, dans le frisson des arbres, dans les sèves qui fécondent et dans les germes et dans le grain mûr, dans le souvenir et dans le rêve, dans la sagesse, dans le labeur obstiné, dans l'art qui resplendit, dans les trépidantes inventions mécaniques qui multiplient la jouissance et alimentent le désir.

Assurément cette vaste conception ne s'est pas, d'un coup, généralisée à ce point; elle s'est dégagée pas à pas, d'une marche radieuse et ferme. Quand « Celui de l'horizon », au loin, « Celui de la fatigue », un soir, « Celui du Savoir », qui lui inspire la peur, « Celui du rien », dans la plaine, ont successivement apparu dans ses chemins ; ils habitent, sous la pluie, au fond des brumes, les fantômes de ses sensations pourries et de ses démences de malade. Puis une accalmie descend, et, clair, jeune et beau, surgit Saint Georges cuirassé d'or, qui le marque de sa lance, au signe de la vaillance et de l'espoir. La plaine où il est confiné s'en transfigure : — voici le bleu Pardon, la Bonté, l'Amour pensif, et le Sacrifice pour tous, vertus chrétiennes ; — le jardin suave s'anime purement, et « l'Attendue », comme un flot d'aurore paisible et fraîche, s'avance vers lui, pour l'assister de sa caresse et pour le guider.

Les Apparus dans mes Chemins datent de 1891 ; *les Villages Illusoires*, qui par un aspect différent illustrent aussi cette fin de crise dans les pensées du poète et inaugurent l'avènement d'une maturité plus réfléchie, ont été écrits en 1894 et imprimés l'année suivante. Des artisans y montrent leurs silhouettes familières, dans l'exercice de leur besogne accoutumée. Grâce à un magique artifice de lyrisme aussi simple que puissant, elles s'élancent, elles s'exhaussent à une splendeur symbolique qui les dote d'une signification à la fois plus resserrée dans leur racine et véritablement cosmique dans leur épanouissement.

Le Passeur d'eau, *le Menuisier*, *le Forgeron*, surtout *les Cordiers* sont d'authentiques manouvriers de village, patients,

dociles à la destinée, mais ce sont aussi les évocations diverses de la pensée et des souvenirs, des rêves du poète; ce sont les réciproques rayonnements, les répercussions de ses émois, de ses idées, de ses sensations, de ses désirs : panthéiste amour, élancement, et cette « projection extérieure », dont il parle, de son âme et de son cœur dans un frémissement dont les ondes, en retour, glissent en lui, l'enveloppent d'une égale palpitation.

Entre temps avaient paru *les Campagnes hallucinées*, que complétèrent, en 1895, *les Villes Tentaculaires*. Par l'appât des industries, par la convoitise de l'or, par le désir de la science, par l'avidité du plaisir qui flamboie, tous les vouloirs, toutes les valeurs sont absorbées; les campagnes désertées sont abandonnées aux fièvres du péché et des pensées mauvaises ; l'ironie malsaine de la folie et de la mort y rôde éperduement. Verhaeren a dressé cette misère, ces hantises, cette désolation en fresques chaleureuses et poignantes : lui-même, on l'y surprend impatient, fiévreux, près du délire et véhément.

Le goût de tout peser, de tout savoir concentre dans les villes les efforts et les recherches, car les campagnes ont peur et se méfient des découvertes comme de révoltes : « exorcisées de leurs erreurs, de leurs folies », leur destinée est elle de renaître, quelque jour,

Coupes de clarté vierge et de santé remplies ?

Dans un sursaut de vouloir renouvelé, attireront-elles sur elles *les Aubes* fécondes où se lèvera la joie future?

§

Le poète a conquis la maîtrise. Durs chemins où il a lutté et souffert. Son imagination domptée ne s'égarera plus en des détours hasardeux. Maintenant elle lui appartient ; en elle s'émeuvent les sources de sa vie. Elle n'en est ni moins vive, ni moins soudaine, ni moins altière, mais le tumulte en est asservi ; l'essor fougueux en bondit à présent dans des directions nettes et déterminées.

Les recueils où se groupent d'admirables poèmes aussi ardents que sereins marquent cet apogée. Les titres en sont évocatoires : que d'échos ils éveillent à notre admiration ! *Les Visages de la Vie*, *les Forces Tumultueuses*, *la Multiple*

Splendeur, *les Rythmes Souverains* sont suivis par *Hélène de Sparte*, par *les Blés mouvants*, par un volume qui allait paraître lorsque la guerre éclata ; les épreuves s'en trouvent dans la maison du poète, en Belgique envahie...

Que superbement le génie de Verhaeren l'a guidé ! Emerveillement en éveil, quels chants de joie respirent dans tous ces livres ! Comme le poète y communie avec la voix des espaces, le plissement de la brise, le scintillement de la mer, l'éclat changeant de la lumière ! Joie, clémence, amour, les suprêmes sentiments resplendissent, se fondent, créent l'ivresse de vivre, aiguillonnent l'attente, poussent à l'action. Du bord du quai, on suit vers les espaces de la mer les clairs vaisseaux de découverte et de fête. L'art, l'amour avec ses visages anciens et toujours beaux, les maîtres qui ont dominé la vie ancienne, les femmes dont le parfum éblouit, et les villes où les élans se croisent, se contrecarrent, l'appétit de dominer qui conduit au savoir ou prédispose à l'erreur, et la démence, la hantise des cultes et des heures créatrices, les bagnes aussi, les nostalgiques cris des passions haletantes s'apaisent et disparaissent en un tumulte indistinct. Le poète atteint les sommets où l'air s'est éclairci, où les réalités s'épurent, où les souffrances cèdent à la ferveur, à la beauté souveraine, à l'idée : de cime en cime s'avère la multiple splendeur de tout, de tous, et de nous-mêmes. Ah, s'exalter toujours, pressentir dans la moindre parcelle un signe, un ferment, un témoignage de la grandeur dont nous sommes une partie, et à jamais tendre au plus haut ! « La vie est à monter, et non pas à descendre. » La nuisible délimitation des lieux et des époques s'est effacée, les légendes autant que les actes, que les hymnes, que les passions, que les songes participent à la vérité présente dans laquelle se prépare l'avenir impérieux et exultant.

Rythmes, rythmes, les rythmes contiennent et dirigent, joignent les disparates, fondent les harmonies. « Le port lointain et sûr, tout au bout de la mer », le navire d'or y entrera, voiles déployées. On se sera « plongé, à s'y perdre, dans la vie contradictoire — mais enivrante », car « toute la vie est dans l'essor », et c'est en pénétrant le mystère du souverain rythme qu'on aboutira, selon les formules inscrites au seuil de *la Multiple Splendeur*, à admirer l'homme, à admirer la terre, à s'admirer les uns les autres.

§

La tension prodigieuse par quoi la pensée du poète s'était conquis une sérénité ample et définitive, prenait naissance dans une existence intime exempte, comme bien l'on pense, de tourmentes et de tracas. Verhaeren respirait avec bonheur dans une atmosphère choisie d'art et de tendresse. Les admirateurs qu'il accueillait plutôt en frères, en égaux, qu'en simples amis, le vénéraient dévotieusement. Il n'échappait à la douceur de son foyer que pour accomplir un beau geste, pour s'exalter à la vue d'une œuvre nouvelle, pour s'enrichir le cœur à des motifs de joie inédits. Aux heures fixées pour son travail personne n'eût pu le distraire. Sa régularité était exemplaire ; il était ponctuel par discipline intellectuelle, autant que, à d'autres moments de la journée, il s'abandonnait à son enthousiasme bondissant.

La vigilante admiration de ses proches et de ceux qu'il aimait lui apportait un concours aussi précieux qu'empressé et délicat. Il y était sensible, et ses élans audacieux parfois s'en assouplissaient ; il s'adonnait aux ferveurs les plus câlines, et, du don de son âme chérissante et pure, il remerciait le témoin tendre et bienfaisant de ses travaux et de ses heures.

Une fraîcheur d'une grâce virile caractérise les odes d'effusion sincère où il chante *les Heures claires* du matin tout d'abord, et ensuite, plus apaisées, mais non moins confiantes et parfumées, *les Heures d'après-midi*. Il y sonne comme un délicat retour sur soi-même, sur soi seul, car, si l'on est deux, on n'a qu'une âme, une foi, une pensée, l'un dans l'autre, l'un par et pour l'autre, fusion, — un retour de la conscience sur elle-même : aux minutes de repos fortuné, dans l'humble jardin de roses, assis côte à côte sur un banc, on s'examine, on se mire au profond miroir de son amour ; on se connaît, on se rend témoignage, tantôt par le printemps qui se lève frais et odorant, et tantôt au déclin des jours d'été quand s'adoucissent les feux du soleil :

Tout ce qui vit autour de nous,
Sous la douce et fragile lumière,
Herbes frêles, rameaux tendres, roses trémières,
Et l'ombre qui les frôle et le vent qui les noue,
Et les chantants et sautillants oiseaux
Qui follement s'essaiment,
Comme des grappes de joyaux,

Dans le soleil,
Tout ce qui vit au beau jardin vermeil,
Ingénument nous aime,
Et nous,
Nous aimons tout.

Ou encore :

Fut-il en nous une seule tendresse,
Une pensée, une joie, une promesse,
Que nous n'ayons semée au devant de nos pas !

Fut-il une prière en secret entendue,
Dont nous n'ayons serré les mains tendues
Avec douceur, sur notre sein ?

Fut-il un seul appel, un seul dessein,
Un vœu tranquille ou violent
Dont nous n'ayons accéléré l'élan ?

Et nous aimant ainsi,
Nos cœurs s'en sont allés, tels des apôtres,
Vers les doux cœurs timides et transis
Des autres.
Ils les ont conviés, par la pensée,
A se sentir aux nôtres fiancés,
A proclamer l'amour avec des ardeurs franches,
Comme un peuple de fleurs aime la même branche
Qui le suspend et le baigne dans le soleil ;
Et notre âme, comme agrandie, en cet éveil,
S'est mise à célébrer tout ce qui aime,
Magnifiant l'amour pour l'amour même,
Et à chérir, divinement, d'un désir fou,
Le monde entier qui se résume en nous.

Grâce à cette lumière bénigne qui réconforte son espoir, il a déjoué les ruses, les pièges de sa souffrance ancienne ; il s'est affermi dans sa conscience de poète ; il s'est illuminé d'amour. Ni doute, ni incertitude, ni spasme de scepticisme dont l'haleine molle ou fétide l'effleure. Son transport véhément sort de sa conviction. Il convie les hommes à sentir et à comprendre avec lui ; il leur désigne les magies simples et absolues d'un bonheur qui tout embrasse, à la portée de leur cœur et de leur volonté.

Et les hommes auraient pu l'entendre ; quelques-uns l'ont écouté et l'ont suivi, car il proclamait son évangile d'une voix qui, pour être inspirée et hardie, n'en usait pas moins de figures compréhensibles pour chacun ; elles n'avaient de surprenant

que leur éclatante spontanéité, leur aisance naturelle et communicative.

§

La langue et le style de Verhaeren, comme on les a méconnus, quelles balourdises on a émis à leur sujet !

Son franc parler, direct, parfois rugueux à force d'être sincère et immédiat, se conforme fort peu aux délicatesses d'académie. Sa syntaxe heurte parfois d'étranges incorrections ; sans vergogne il bouscule la fonction grammaticale de certains mots dont il se plaît à user ; il détourne le sens de quelques autres. On lui fait reproche d'avoir introduit dans ses vers des locutions flamandes.

De ces oiseuses imputations il sied qu'on lave Verhaeren, ou, pour le moins, que l'on s'explique.

De bonne foi, l'a-t-on cru incapable de s'exprimer, si bon lui avait semblé, dans un langage amorphe, comme la plupart des gens, dans un langage conforme et correct, dépourvu de particularités singulières mais effectives? Qui peut le plus, peut le moins. Quoiqu'on ne veuille s'arrêter qu'à ses étrangetés, le fond de sa langue est irréprochable. Simplement il attribue à sa phrase une portée plus pénétrante en la marquant, de ci de là, de reliefs saisissants. A-t-il tort? Non, sans doute ; puisqu'il a atteint son but. A-t-il quelquefois parlé flamand en français ? Cela n'est pas impossible ; on peut l'admettre si l'on veut, mais qu'importe ? Verhaeren était de taille à s'en apercevoir, et s'il n'y a rien changé, ce doit être à dessein : comment ne se serait-il pas dépêtré, s'il lui eût semblé bon, d'habitudes qui lui eussent paru répréhensibles?

Le débat est donc mal engagé. L'artiste a le droit de se choisir les outils qui lui plaisent, pourvu qu'il obtienne par des moyens appropriés l'effet qu'il se propose. Que reste-t-il donc à reprocher à Verhaeren, sinon des vétilles ou de menues défaillances ?

L'impeccabilité d'une forme conventionnelle ne l'a jamais tenté. Il donnait tout à l'élan et à la sincérité du sentiment, il eût craint de l'altérer en raffinant sur l'expression. Il n'y voyait qu'une aide, un truchement pour faire passer dans l'esprit du lecteur la ferveur de ses émotions, la véhémence de sa pensée. Que d'aucuns le regrettent, il se peut bien ; d'autres s'en réjouissent. En tout cas, c'était sa manière de concevoir

la tâche du poète, et il est hors de doute qu'il ait été un des poètes à travers le temps, et, de notre temps, le poète qui a le plus fortement et le plus profondément gravé dans les cerveaux de ceux qui l'ont lu les images à son gré et suscité des sursauts de grandeur.

§

Par sa magnificence impromptue et généreuse Verhaeren a modifié, en l'amplifiant, la notion que depuis longtemps nous nous étions formée du poète.

L'artiste, qui existe en lui, n'usurpe nulle part la place de l'homme, et l'homme était vibrant, simple et sincère. Le penseur ne se sépare pas du sensitif, comme chez ceux qui se crurent appelés à conduire les peuples ; il ne confond pas le poète avec le grand-prêtre d'une religion absolue et majestueuse. Il est celui qui crée, celui qui aux motifs ingénus de ses émotions, parallèles aux émotions de ses contemporains, sait faire jaillir les sources de sensibilité et d'enthousiasme : voix d'harmonie, qui embrase et qui emporte. Il n'a jamais cultivé l'ambition misérable de dominer ni même de diriger ; il ne se retire pas orgueilleusement dans la solitude désabusée d'une tour d'ivoire: il n'ironise ni ne dédaigne ; il ne déserte pas la foule.

Regarder, sentir, comprendre équivalent en son cœur à admirer, à aimer, à exalter. Son œuvre est une exhortation à la conquête d'un amour magnanime et limpide ; il ouvre aux yeux des hommes les domaines d'enchantement et de paix fraternelle.

Walt Whitman, épris des grandeurs du temps présent, a crié, avant Verhaeren, ses joies en délire. Mais il les a criées au hasard de la rencontre et de ses impressions personnelles. L'intelligence de Verhaeren fut d'une trempe plus ordonnée, plus nourrie d'idées générales, plus fortifiée par l'étude, épurée par le recueillement. Whitman, c'est le cri tumultueux et populaire. Verhaeren s'est élevé d'un milieu social raffiné, aux traditions expertes et savantes ; il a surpris, il ne fut pas incompris.

Si les humbles ont reconnu en lui un frère sagace et lumineux, de patients et doctes chercheurs, des érudits ont subi l'ascendant de sa force, alimentée par la sûreté de son savoir, par l'étendue de sa compréhension.

Indifférent aux insignes et aux prérogatives de supériorité ou d'autorité, son génie resplendissait sans qu'il s'en doutât dans ses poèmes et jusque dans ses conversations les plus intimes. Le chérir n'était ni plus inattendu ni plus extraordinaire que l'admirer : il suffisait de le rencontrer, il suffisait d'avoir entendu parler de lui. Nul n'a plus libéralement prodigué les réserves de sa familiarité. Aucune défiance, aucun soupçon ; il se livrait aisément. Son existence quotidienne, la franchise de ses conversations, ses visites aux ateliers et aux musées, ses promenades au bord de la mer, ou dans les bois de Saint-Cloud ou dans les bois du Hainaut, autour de sa maisonnette du Caillou-qui-bique, ses retours aux champs de la Flandre, ses passages dans les villes étrangères où il faisait des conférences, le moindre de ses gestes, la moindre des phrases qu'il prononçât, ses exclamations soudaines, ses récits rapides et imagés se confondaient avec son œuvre, aussi simples et puissants, aussi chaleureux et évocatoires. Rien ne se pourrait concevoir à quoi il ne s'intéressât pas, ou dont il n'eût pas cru enrichir son art. Il découvrait l'aspect de grandeur ou de beauté dans un objet infime, et il l'entraînait par le rythme dans le mouvement universel.

Qui donc ne se fût senti accrû et ravi par un entretien avec cet homme, dont la verve provoquait chez chacun une révélation de son sens intime ? Quelle fierté d'avoir mérité sa sympathie, quel besoin de s'en juger de jour en jour plus digne ! Aller voir Verhaeren, c'était une récompense qu'on s'accordait, une purification et un sacre. Mais lui ne s'en apercevait pas ; il était amical et bon, accueillant, sensible à l'affection dont il se sentait environné plutôt qu'au respect qu'il inspirait.

§

Souvent ses pensées, ses souvenirs prenaient leur envol vers la Flandre où il était né.

L'arbre gigantesque qu'il a, dans *la Multiple Splendeur*, âprement et glorieusement célébré, cet arbre en qui il puise sa force et son ardeur, et par qui il communie avec la terre où plongent ses racines et avec l'air subtil qui enveloppe le monde, cet arbre, n'est-ce lui aussi, qui étale au loin les rameaux de sa certitude et de son espoir, et qui éperdument s'attache au sol qui l'a nourri du sang et de la gloire des siens ? Souve-

nirs d'enfance, générations disparues dont la mémoire le hante, éducation, labeur opiniâtre, toutes ses fiertés, et ses élans, et ses rêves et son amour.

Ombrages frémissants sous les branches tordues et tendues, feuillages étincelants, racines enfoncées au cœur de la terre, vous l'étreignez d'une mâle tendresse, vous l'abreuvez de votre fermeté et de votre orgueil.

Et, d'abord, *les Petites Légendes* évoquent dans une Flandre populaire les mystères des coutumes locales, les croyances menues aux superstitions frileuses, aux miracles naïfs. Le ménétrier traverse le village, où le pèlerin s'est arrêté ; Notre-Dame-au-Manteau-Froid, non loin du croisement de routes où se saluent les deux saules rabougris dénommés dans le pays les « petits-vieux », assiste aux jeux prestes du beau valet flamand, ou de Kleudde-Jan, l'esprit fantasque, qui tourmente en se riant les ivrognes dans la nuit.

Un instant, par contraste, il songe, dans son *Philippe II*, à la Flandre douloureuse, livrée aux bûchers.

Et puis, voici la Flandre magnifique et émue, *Toute la Flandre*, selon ses yeux, selon son âme, vision ineffaçable qui anime son esprit, dont s'embrase sa mémoire. *Toute la Flandre* maternelle ou héroïque, et *les Tendresses Premières*, bénies réminiscences, persistantes craintes, éveils puérils, candeurs, émerveillements, désirs ingénus qui se lèvent et palpitent !

Toute la Flandre : la Guirlande des Dunes qui la bordent de sa ligne de sables rêveurs. On y assiste à la bataille perpétuelle du vent et des nuages qui bondissent de l'horizon et qui saccagent la mer. La mer du Nord déserte et grise sous le ciel noir déroule à l'infini ses vagues blêmes ; des villages pêcheurs blottissent leurs toits tristes dans les dépressions, et, par delà, on découvre régnant sur la plaine les tours de pierre et le beffroi de Bruges.

Alors surgissent les figures hardies ou sévères des ancêtres. Glorieux ou obscurs, *les Héros*, qui, par leur ardeur raisonnée, sont parvenus, en peinant, en s'acharnant, en prodiguant leur travail et leur volonté, à arracher à la mer le sol dont ils firent la Flandre ; Saint-Amand la sanctifie ; les comtes résolus édifient sa puissance ; les communiers farouches, les Gueux la maintiennent hautaine et superbe. Et des savants : Vésale,

et des artistes : les van Eyck, Pierre-Paul Rubens la magnifient ; les eaux, qui l'enlacent et la parcourent, La Lys, l'Escaut, avec le murmure de leurs industries et l'audace paisible et pacifique de leurs grandes entreprises, la tendent, la transportent aux contrées les plus lointaines.

Maintenant se commémore le frêle visage doux des pauvres vieilles cités jadis glorieuses, *les Villes à Pignons :* port déchu où rêve un chaland, grand'place endormie avec ses antiques hôtels et ses boutiques sans commerce ; fêtes de tradition qu'on y célèbre dévotement ; tout y est engourdi, solennel, indolent ; le plaisir conventionnel et lourd, le travail assoupi dans la torpeur : un vent des espaces clairs ne va-t-il un jour bousculer les corps et les cerveaux, les réveiller, les emporter à la fin vers les aventures de l'inconnu ?

Enfin il chante *les Plaines*, les vastes, les fertiles plaines dont le pays est formé, toutes les plaines avec leurs bruits, leurs rumeurs, et leurs silences et leurs labeurs, et leurs richesses et leurs détresses, et leurs joies et leurs tourments : les plaines larges, sous la pluie, dans les vergers de mai, aux chants de leurs oiseaux, aux tintements clairs de leurs cloches. Ici c'est une usine, et là un moulin. C'est la fenaison ou c'est la moisson. Des trains passent. Aux beaux soirs d'été calme a succédé l'orage. Puis l'air se durcit, ou se trempe d'humidité. L'automne ouvre la voie à l'hiver ; les chaumes s'attristent ; les brumes montent ; et les vieux paysans regardent une fois encore, le long des nuits hivernales, l'année qui se ferme et qui meurt. Prestiges, deuils, flammes ou désespoirs, tant de courage gai et tant de désolation, les grandeurs intimes, cette beauté qui se concentre ou qui, soudaine, s'écrie, se lève sous ces aspects divers ou chatoyants ou monotones, et qui frémissent, s'endolorissent, bondissent tour à tour, *Toute la Flandre :*

> Mon pays tout entier vit et pense en mon corps ;
> Il absorbe ma force en sa force profonde,
> Pour que je sente mieux à travers lui le monde
> Et célèbre la terre avec un chant plus fort.

Ainsi s'affermissaient d'année en année, d'œuvre en œuvre, la foi, les convictions, les espoirs et les tendresses de l'admirable Verhaeren, lorsque, au mois d'août 1914, la félonie arro-

gante de l'Empire allemand submergea le monde de carnage, de ruine et d'horreur. Le resplendissement de la grandeur humaine, objectif et idéal du noble poète, s'écroula soudain. La certitude non pas seulement proche, mais déjà en formation, qui était la sève de son art et donnait à sa vie une valeur exemplaire, agonisait dans la boue, piétinée et meurtrie. Le ciel s'éteignait, le soleil s'obscurcissait. La terre, l'océan, les airs se transformaient en lieux de massacres et d'agonies. Et la première victime et le martyr impitoyablement déchiré sur la claie, tenu sous la botte et torturé jusqu'à la moelle par l'ignominie de son bourreau, c'était précisément la Belgique sainte, le pays de son cœur et de son amour, où dormaient ceux de sa famille et de sa race, où maintenant étaient traqués et sacrifiés les hommes de son sang et leurs femmes et leurs enfants.

De solennelles paroles avaient été jurées, des garanties assurées, et la Belgique devait être tenue en dehors des luttes par les grandes nations jalouses ou rivales. Sur la foi de ses garants le royaume reposait exempt de crainte, et c'était sur lui cependant que la parjure Allemagne lançait le premier ouragan de ses armées dévastatrices, après avoir honteusement tenté sa probité par une offre d'or pour acheter sa conscience. Une colère unanime avait soulevé les Belges, d'un coup, contre les hordes abjectes de l'envahisseur, sans distinction d'origine ni de fortune; ils avaient opposé à la ruée impitoyable un obstacle inattendu et têtu; ils l'avaient, non point brisée hélas ! trop faibles, malgré leur vaillance, par le nombre et par l'armement, mais du moins contenue et retardée assez longtemps pour permettre à la France libératrice de se dresser en champion du droit et de la civilisation.

Les Allemands faisaient durement payer à la Belgique son attitude de farouche probité. Des villes brûlaient, des foyers innombrables étaient dispersés par les exactions, par l'exil, par les déportations. Que de vies fauchées, que de brasiers allumés; quelles dévastations, que de forfaits sanguinaires! La vilenie d'une domination cruelle et brutale, cupide et sourde.

Et, dans l'effarement de son verbe indigné, le poète, au cœur bouleversé et saignant, clama son courroux, sa douleur, sa haine, et aussi sa confiance et son admiration et sa reconnaissance pour ceux qui combattent, pour ceux qui souffrent,

pour ceux qui supportent sans fléchir la rigueur de tant d'outrages, d'humiliations et de tortures.

Et il a écrit, et il a chanté, et il a parlé. Livres, articles, poèmes, conférences à Paris, en Suisse, en Angleterre, il s'est sans compter dépensé. Il a semé le réconfort et les encouragements à l'armée belge, aux peuples ligués pour le rétablissement de la justice internationale. Et il a retracé la grandeur, la gloire immémoriale de son pays sacrifié, et il en a rendu sensibles la crucifixion et le désespoir. *Parmi les Cendres*, *les Villes meurtries de Belgique* étouffent le sanglot de sa désolation et raniment les images de ses plus pieux souvenirs; *la Belgique Sanglante* résonne de la passion indignée et des enthousiasmes de sa filiale affection, blessée et rugissante. Et tout son amour et toute sa foi et tout le don de son élan le plus magnifique se multiplient et se propagent à travers les vers éclatants qui sont *les Ailes Rouges de la Guerre*.

La Belgique entière s'émouvait à sa voix; c'est elle qu'il exprimait, c'est en elle et pour elle qu'il vivait. Héraut annonciateur, témoin de ses sacrifices surhumains et de son abnégation, il s'était identifié à elle; elle et lui, c'était tout un.

Quand, au seuil d'un de ces livres derniers, il s'ébahit de se retrouver différent de lui-même, il s'arrête, se confesse et s'accuse : lui, l'homme de tout l'amour et de l'amour seul, il sent en son cœur battre la haine, une haine implacable et violente ; « en cet état de haine où il se trouve, sa conscience lui semble comme diminuée ».

O pauvre et pur Verhaeren, qui as écrit un tel aveu, dans la sincérité de ton étonnement! Cette haine est une conséquence que tu n'as certes cherchée ni provoquée ; elle est la face inverse de cet amour prodigieux et sensible, de cet amour total qui englobait en ton cœur et ton pays et le monde, l'humanité et ton art! La soudaineté de ta désillusion t'empêchait de comprendre que ce que tu croyais de la haine, c'était un prolongement, une transformation nécessaire de toi-même: c'était Toi, c'était donc de l'amour.

Quelle souffrance dans le frémissement de son être en présence de ces désastres, de ces douleurs, de tant d'abnégation aussi et de tant de hardiesse qui s'élance librement ! Et quel espoir en lui, et quelle communion de foi magnanime : « Le jour, avait-il dit à un de ses amis, où les Alliés rentreront à

Bruxelles ma joie sera si grande que je ne pourrai y survivre ; mon cœur éclatera ! » —

Il n'aura pas connu la violence de ce délire suprême. Il ne verra pas poindre l'heure vengeresse et des promesses saintes. Le voici parti pour toujours : ô notre Verhaeren ! et dans un accident stupide, le voici disparu à jamais !

Aucun nouveau livre ne portera sa signature. Cette flamme ne sera plus ravivée. Il se taira. Il est mort. Nous ne verrons plus son visage ardent, ni ses yeux de lucide bonté ; sa voix ne nous stimulera plus de ses appréciations parfois brusques, et si franches. Sa main ne serrera plus la nôtre. Nous ne le verrons plus.

Mais quel homme est moins mort que celui-là ? Ses livres le renferment, le répandent, le vivifient. Nous le portons en nous, et les générations vibreront de ses enthousiasmes. Il a pris une place sereine parmi les hauts enchanteurs de l'humanité. Quel nom pourrait-on citer dont la gloire amoindrisse la sienne ? Des plus grands il est l'égal. Sur sa Flandre natale et sur les provinces belgiques, aucun homme qu'on lui puisse comparer ne s'était levé depuis Rubens. Mais Rubens, abondant, généreux, fervent comme Verhaeren, n'a connu de la vie que ses splendeurs et ses triomphes. Il n'a eu à subir aucune désillusion désolée, hostile et contradictoire à la joie de sa pensée et de son art, comme celle qui a assombri le génie du poète dans les deux dernières années de son existence terrestre. Ces années d'anxiété, d'exaspération, de volonté opiniâtre ont, cependant, été les plus chaudes et les plus superbes peut-être qu'il ait vécues.

ANDRÉ FONTAINAS.

DE LA PARTICULE « DE »

ET

DE LA PARTICULOMANIE

(*Suite* [1])

—

II

> Il y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles. Il y en a de tels que, s'ils eussent obtenu six mois de delai de leurs créanciers, ils étaient nobles. Quelques autres se couchent roturiers et se lèvent nobles.
>
> LA BRUYÈRE (*Les Caractères*).

Combien y a-t-il de « nobles » en France, c'est-à-dire d'individus porteurs de titres de noblesse plus ou moins vrais, plus ou moins faux, ou dont les noms s'adornent, plus ou moins légitimement, de cette particule qui, suivant une heureuse expression, est l'enseigne de la noblesse si elle n'en est point l'insigne?...

Déjà, en 1787, Chérin, l'un de nos plus honnêtes généalogistes, renonçait à se livrer à ce calcul : « Cette supputation, pour qu'elle fût exacte, — écrivait-il, — ne pourrait être que le résultat d'une opération vaste et générale... Mais ce que je puis avancer, sans crainte de me tromper, c'est que de cette multitude innombrable de personnes qui composent l'ordre des privilégiés, *un vingtième à peine* peut prétendre à la noblesse immémoriale et d'ancienne date. »

Dans son *Code de la Noblesse*, publié en 1789, le savant

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 444.

Antoine Maugard assure qu'« il y a au moins *huit mille* marquis, comtes ou barons, dont *deux mille* au plus le sont légitimement; quatre mille seraient dignes de l'être, mais ne le sont que par une tolérance abusive ». Maugard ne parle pas des deux mille qui restent; ce sont ceux là qui, depuis le temps, ont fait des petits... En ce qui concerne seulement les ducs et princes, on comptait exactement en France, avant le « brûlement des papiers » du 4 août 1789, *deux cent trente-huit* de ces titres; on en compte aujourd'hui *quatre cent-soixante!* — d'après les dernières statistiques.

En 1791, dans son *Traité de la Richesse territoriale du Royaume de France,* l'illustre savant Lavoisier, qui posa les bases de la chimie moderne, s'essayait à ce travail, beaucoup plus difficile, de poser celles de l'aristocratie d'alors. Il estimait que le nombre des nobles ne dépassait pas le chiffre de 83.000 personnes, dont, ajoutait-il, il n'y en avait que 18.828 (*sic*) en état de porter les armes.

Dans ses Mémoires, publiés en 1802, le marquis de Bouillé émet, sans autres preuves, qu'il existait en France avant la Révolution 80.000 familles nobles, — et H. Taine, dans le premier volume des *Origines de la France contemporaine*, écrit, d'après certains calculs, que le nombre des personnes appartenant à la noblesse devait s'élever à 140.000.

On estime aujourd'hui, d'après les nobiliaires, les annuaires mondains, le Bottin, qu'il existe au moins de *deux cents* à *deux cent cinquante mille* personnes pourvues de titres, de noms nobles ou d'apparence noble. « Les gens qui ont usurpé des titres, et surtout le *de*, sont peut-être au nombre de plusieurs centaines de mille », écrivait déjà dans le *Siècle* du 12 avril 1857 le sérieux Léon Plée, au cours d'une étude sur la noblesse.

En tenant pour exacts les calculs de Lavoisier, on est obligé de convenir que si la dépopulation est à l'ordre du jour, il ne faut pas s'en prendre à la « noblesse » d'aujourd'hui !...

La meilleure preuve de la réelle valeur que possède encore, et plus que jamais, la noblesse dans ce pays de France, c'est que cette noblesse est considérablement plus riche que celle d'autrefois.

On estimait, au XVII^e^ siècle, que la plus grosse fortune de l'époque était celle de la Grande Mademoiselle, fille du duc d'Orléans et de M^lle^ de Montpensier, — l'Altesse Royale qui tirait le

canon au Faubourg Saint-Antoine et les bottes de Lauzun dans l'intimité. Elle s'élevait, cette fortune, au taux actuel de l'argent, à deux millions et demi de rente. Présentement, dans le monde de la noblesse, on compte au moins vingt fortunes qui dépassent ce chiffre.

Nombre de familles nobles d'aujourd'hui, nous dit un représentant de ces familles, et qui les connaît bien, « *ont décuplé leur avoir* par des alliances, non plus avec les filles des traitants et des fermiers généraux, ainsi que les générations antérieures, mais avec les héritières des fortunes modernes, créées dans l'industrie, le commerce ou la banque. Et, pris en bloc, les descendants de ceux qui avaient ou pouvaient avoir le droit de monter dans les carrosses du roi en 1789, se trouvent ainsi plus riches que leurs ancêtres (1). »

Donc, cent vingt-cinq ans après la nuit du 4 août 1789, la noblesse française qui, à l'exemple du monstre Catoblépas, s'était elle-même dévorée, s'est reconstituée et se retrouve peut-être deux fois plus nombreuse et *dix fois plus riche qu'avant* !

Posséder un nom titré, être « noble », constitue donc, en notre société où la démocratie « coule à pleins bords », une énorme autant qu'incontestable supériorité *matérielle*, — qu'il est puéril de discuter ou grotesque de nier. Moins que jamais, ô Boileau, ô Dangeau, la noblesse n'est pas une chimère !..

Si la France subissait pendant vingt ans un gouvernement démocratique, tout le monde serait titré, et les vrais nobles n'auraient plus pour se distinguer que le moyen d'abréger leurs noms.

C'est le fameux vicomte de Bonald, ami de Ballanche et de Joseph de Maistre, qui écrivait ces mots en 1814 dans un rapport sur la noblesse que lui avait demandé Louis XVIII.

M. de Bonald exagérait peut-être un peu, — mais si, après un demi-siècle de démocratie républicaine, tout le monde n'est pas titré, ce n'est point l'envie qui manque. Et les faits sont là pour le prouver.

Dans une lettre du 18 novembre 1865, publiée dans la Correspondance saisie aux Tuileries, M. Magne, ministre et conseiller privé de l'Empereur, écrivait ceci à Napoléon III :

D'où vient la valeur incontestable des titres, si ce n'est de l'opi-

(1 Vicomte d'Avenel *(Les Français de mon temps)*.

nion publique? Il ne faut pas s'arrêter aux dénigrements superficiels qui, au fond, cachent bien plus d'envie que de répugnance. Lorsqu'en 1848, les titres furent supprimés, c'était bien le moment pour l'opinion publique de se prononcer. Eh bien ! ce qui est certain, c'est qu'elle ne ratifia jamais cette décision ; car jamais, dans le monde et dans les salons, les titres de marquis, de comte, de baron n'avaient été prononcés avec plus d'éclat que sous la République !...

Sous cette République Troisième comme sous la Seconde, les mœurs n'ont pas changé — bien au contraire !... On ne peut imaginer le nombre actuel de moyens, de trucs plus ou moins ingénieux, employés, par calcul ou simple mégalomanie, par une quantité d'arrivistes ou de vaniteux, — les *snobles*, suivant un heureux mot, — pour acquérir d'abord l'apparence de la noblesse, et pour muer ensuite cette apparence en... relative réalité — par les bons offices du Conseil d'Etat.

Nous allons passer à l'examen de ces moyens.

1° Noblesse de graveur. — C'est celle qui, en fait de parchemins, s'établit sur le mince bristol d'une carte de visite. Elle consiste simplement à prendre un nom à particule, soit en faisant précéder le patronyme de ladite particule,— comme Honoré de Balzac, qui s'appelait tout bonnement, d'après son acte de naissance, maintes fois publié, Honoré Balzac ; soit en prenant un nom plus ou moins fantaisiste à particule, dont le porteur explique la légitimité, en disant que c'est celui de sa mère, ou que c'était un nom autrefois existant dans sa famille, ou hérité d'un parent.

Cette manie sévit dans tous les mondes, le meilleur ou le pire, qu'il soit de l'industrie ou de la littérature, du pur rastaquouèrisme ou de la simple cambriole. Elle brille surtout dans les villes d'eaux, et particulièrement sur les bords ensoleillés de la Riviera,— où tout individu qui n'est point « noble » n'existe pas... pour une certaine caste.

En ces lieux foisonnent — ou foisonnaient avant la guerre — les princes moldo-valaques et roumains, les comtes romains et polonais, les marquis italiens, les grandesses espagnoles, les barons autrichiens, — et les Russes, par esprit d'assimilations, y prennent tous la particule, qui est, d'ailleurs, une préposition totalement ignorée en Russie (1).

(1) « La langue russe ne connaît pas de particule, ni rien qui y ressemble.

En ce qui concerne les Français, tel individu que vous avez connu à Paris sous le patronyme simple de Chamouillard, s'appelle dans les grands hôtels, au casino, sur les *links* des tennis sélects, sur les *grounds* des golfs, M. de Pomponnet. Les directeurs d'hôtels oublieront volontairement de faire figurer, dans les échos payés des journaux parisiens ou locaux, le modeste M. Chamouillard, alors que M. de Pomponnet, insidieusement titré comte ou vicomte, s'y trouvera en belle place.

Aux départs et arrivées des trains de luxe, les rédacteurs mondains des journaux de la Riviera ou des stations à la mode mentionneront en premier lieu les noms de quelconques quidams, aventuriers, coureurs de dot ou filles notoires, pourvu qu'ils s'accompagnent d'un titre ou d'une particule, alors qu'ils négligeront de noter le patronyme modeste du fils ou de la fille d'un homme illustre, Taine, Hugo, Renan, Berthelot, comme le passage d'une véritable personnalité dénuée, hélas! de particule.

Quel bon pays est la France, — remarque quelque part Saint-Simon, — à tous les escrocs, les aventuriers et les fripons!

Nous avons rapporté quelque part cette significative anecdote, à nous contée par celui qui en fut le héros. Chaque fois qu'il franchissait le seuil du luxueux hôtel de Nice où il était descendu, M. F... de C... (nom de littérature) était salué ainsi par le portier de l'établissement :

— Bonjour, monsieur le comte.

Un jour, par hasard impatienté, M. de C... remarqua :

— Mon ami, je ne suis pas comte.

— Oh! je vous demande pardon, Monsieur le baron.

— Je ne suis pas non plus baron... Appelez-moi simplement, je vous prie, Monsieur de C...

— Quoi, pas même baron!!!

Le pauvre homme n'en croyait pas ces oreilles. C'était pour lui quelque chose d'extraordinaire que quelqu'un descendu dans *son* hôtel ne portât point un titre, ou n'acceptât pas celui qu'il lui octroyait libéralement d'après une évaluation physionomico-complexionnelle qu'il établissait ainsi : un baron

Aucun noble russe, d'origine russe, ne porte la particule. » COMTE WITTE (*Bulletin russe de statistique et de législation*).

est généralement gros et fort, un vicomte est petit et blond, un comte est brun et grand, un marquis est mince, galant et toujours souriant.

Dès le début de son séjour sur la Riviera, l'analyste cruel et véridique du *Crime des Riches*, Jean Lorrain, avait été frappé, plus que nulle part ailleurs, de l'extraordinaire profusion de particules et de titres existant sur la Côte d'Azur, de Fréjus à Menton. Comme partout on lui faisait fête, et qu'il fut, quelques mois durant, le *lion* de Nice, où qu'il allât on lui présentait princes, marquises, comtes et baronnes à n'en plus finir. Le pauvre Lorrain ne se faisait guère d'illusion sur la validité de ces prétentions :

C'est l'air de Nice qui veut cela,— écrivait-il,— les titres y poussent comme des petits pois : cela vient aux plus innocents en traversant le Var comme l'air du *tutu panpan* venait à Valmajour en écoutant *ganter* le rossignol ; c'est le climat de la Riviera : il est si doux qu'il développe le tortil aux baronnes et l'aplomb aux rastas.

Pour ne pas être en reste avec cette « noblesse du Var », cette « société extravagante et drôlatique à faire pouffer un mort », il nous raconta un jour qu'il avait fait imprimer un cent de cartes ainsi libellées : *Baron Jean Lorrain* — et qu'il s'était donné le malicieux plaisir de les déposer avec le plus grand sérieux dans toutes les maisons où il avait été reçu.

Quand ils opèrent dans le « monde », l'entretenu, le rastaquouère, le rat d'hôtel sont toujours porteurs d'un titre ou d'une particule. « Quatre fois condamné, Pierre Auberlé, qui se faisait appeler *de* Mareuil, *de* La Marnière, *de* Marsangy et *de* Nanteuil, avait la spécialité d'escroquer les hôteliers. » Ce fait divers, d'hier, est d'une banalité qui se répète tous les jours dans les tribunaux de France.

Pourquoi les faisandiers,—demandait un jour le regretté Edmond Lepelletier dans une de ses plus remarquables chroniques de l'*Echo de Paris* (1), —les acheteurs de bijoux pour corbeilles de mariages invraisemblables, les loueurs d'appartements meublés attendant un chèque qui ne vient jamais, et autres écumeurs du pavé parisien, s'affublent-ils tous d'un titre et présentent-ils invariablement au commerçant qu'il s'agit de duper une carte ornée d'armoiries plus ou moins vraisemblables? C'est qu'ils savent à merveille que le crédit est au titre, et qu'un honnête boutiquier en a plein la bouche

(1) *Noblesse neuve*, du 23 février 1891.

quand il dit à ses commis : *Portez cet écrin chez Monsieur le Comte!* Dans vingt cas d'escroqueries commises au détriment de bijoutiers, d'hôteliers, de lingères, de modistes, dix-neuf fois nous trouvons un titre en avant.

La noblesse, cela fait partie de l'outillage du filou. Ce n'est pas pour rien que, dans son vocabulaire imagé, l'argot a désigné sous le vocable de « monseigneur » la pince devant laquelle s'ouvrent toutes les portes. Le commerce parisien est demeuré excessivement jobard quant à la noblesse. Un chemisier, un tailleur, un bottier préfèrent perdre quelques fournitures pourvu qu'ils puissent se dire : Je chausse ou j'habille le baron un tel.

Les domestiques partagent ce respect. Un groom, un palefrenier, un cocher seront toujours flattés de servir chez un marquis. Le marquis peut être en retard pour les gages et les tarabuster, aux heures longues d'attente sous les fenêtres éclairées d'une maison en fête, causant entre eux, ces gens d'écurie toiseront et tiendront à distance leurs collègues dont les harnais n'ont point d'armoiries. Il est des valets qui ne pourraient entrer dans une place où l'on ne dirait pas « Monsieur le Comte ». Plus d'un de ces Frontins de style et de race refusent d'entrer dans une maison où les maîtres s'appellent Grosjean ou Duval.

Donc, Grosjean et Duval, s'ils veulent être du bel air, doivent changer de nom. M. Grosjean s'appellera M. de Grosjean, — et, plus facilement encore, M. Duval orthographiera désormais son patronyme : M. du Val.

Examinons ce deuxième cas.

2° Noblesse d'a peu près. — Dans leur roman *Charles Demailly*, MM. de Goncourt font tenir cette réflexion à un de leurs personnages :

« Tes parents t'ont donné un nom propre, Demailly, un nom qui sonne... Tu as presque l'air d'être noble, les femmes aiment ça. »

En effet, les noms précédés des syllabes agglutinées *de*, *du*, *de la*, *des*, — comme, d'ailleurs, les noms précédés de *le*, *la* ou *les*, — prêtent facilement à la séparation d'apparence nobiliaire. Il est d'ailleurs absolument certain, comme nous l'avons précédemment démontré, que ces noms se sont primitivement orthographiés en deux parties. Sans avoir pour cela aucun droit à la plus simple noblesse. M. Dorléans, M. Debeaune, M. Daspremont, M. Dufayel, M. Denormandie, M. Deschaumes ou M. Deschamps, etc. peuvent être assurés qu'à un degré

plus ou moins séculaire de leur ascendance, le nom d'un de leurs ancêtres, Pierre, Paul ou Jean, s'orthographia d'Orléans, de Beaune, d'Aspremont, du Fayel, de Normandie, des Chaumes ou des Champs. Ces messieurs peuvent arguer, fort valablement, que la séparation de la première syllabe d'avec le restant de leur nom ne constitue qu'une reprise, des plus légitimes, du primitif patronyme. (Ainsi agit, entre mille autres, le peintre Alphonse de Neuville.) Pour peu qu'on ait quelques relations, cette reprise sera approuvée quelque jour par Qui-de-Droit.

3° Noblesse d'allongement, ou « diplomatique ».— Pour les personnes répugnant à changer totalement de patronyme ou à modifier le leur de quelque façon que ce soit, surtout quand il a, par lui-même, quelque allure et sonorité, il reste l'adjonction au dit patronyme d'un nom de terre, — comme cela s'est fait des dizaines de milliers de fois en notre belle France depuis quatre cents ans.

Une alternative se présente : ou l'on est riche ou l'on est pauvre. Ou l'on est riche, et l'on possède bien quelque part une propriété dont il est facile d'ajouter le nom au sien ; ou l'on est pauvre — et l'on ne voit pas, dans ce cas, qui peut vous empêcher de joindre à votre patronyme le nom de la ville, du quartier ou du village où vous naquîtes.

Nous avons ainsi connu une certaine personne, que nous appellerons M. Claude Letisserand, haut fonctionnaire dans une de nos grandes administrations d'Etat. Il commença d'abord par signer Le Tisserand, — ce qui lui sembla plus relevé. Le marquis de Louvois signait bien Le Tellier ; et c'est le droit du marquis de Breteuil de signer Le Tonnelier.

Ensuite, M. Le Tisserand ajouta à son nom, entre parenthèses, le nom d'une propriété qu'il possédait aux environs de Paris; cela nous faisait M. Le Tisserand (de Prélong). Ça commençait à marcher. Cela, mieux encore, continua quand, les parenthèses supprimées, nous eûmes M. Le Tisserand de Prélong. Un beau jour, notre homme s'avisa qu'il s'appelait Claude, — par abréviation C^e^ (1). Nous eûmes donc : C^e^ Le

(1) Ce n'est point anticiper sur la « noblesse prénominale » dont nous traitons plus loin, que de montrer ici tout le parti qu'on peut tirer d'un prénom nobiliairement abrégé. Pancrace, Patrice, Paphnuce, peuvent se transformer en Prince

Tisserand de Prélong. De là, à supprimer, à l'instar de M. Bouchard de Montmorency ou de M. Le Tonnelier de Breteuil, le patronyme, devenu positivement inutile, il n'y avait qu'un pas,— et c'est ainsi que la noblesse française s'augmenta d'une unité : M. le Comte de Prélong. La transformation a duré une quinzaine d'années — et le Conseil du Sceau a reconnu la discrétion et l'obstination du requérant en lui reconnaissant la « possession d'état » et en lui permettant de porter officiellement le nom qu'il avait ainsi conquis.

Désormais, M. le Comte Le Tisserand de Prélong a le droit de répondre comme certain personnage de comédie : « Ce titre ne m'appartient pas !... Allons donc! c'est moi qui l'ai fait ! » Et vous serez bien obligé de convenir qu'après tout il a terriblement raison (1) !

C'est ici le lieu de mentionner qu'à la première conférence de la Haye (1899), un secrétaire français ayant signé les procès-verbaux d'un nom qui n'était pas le sien, un nom de terre ajouté au patronyme, le gouvernement français dut s'empresser de lui faire reconnaître ce nom par acte officiel de chancellerie, — acte qu'on fût obligé d'antidater !...

Et à ce propos, l'on peut rappeler que, pour éviter à l'avenir d'aussi regrettables... erreurs, M. Stéphen Pichon, ministre des Affaires Etrangères, fit circuler, au commencement de 1909, dans le monde diplomatique français, une petite circulaire demandant fort poliment à Messieurs de la Carrière, at-

(P^{ce}) ; Duthac (prénom plutôt rare), en Duc (D^{e}) ; Mathias, Manassès ou Mammès, en Marquis (M^{s}) ; Claude déjà cité, Calixte, Camille, Celse, Césaire, etc., en Comte (C^{e}) ; Valère, Virgile en Vicomte (V^{e}) ; Baron, Branlion, Brunon, Brandon, en Baron (Bon). Aussi bien, pour ce dernier titre, les personnes qui ne veulent pas autrement se crécr de soucis, n'ont qu'à se souvenir qu'il existe, paraît-il, quelque part dans la *Légende Dorée* un saint des plus commodes : saint Baron !...

(1) On ne nous en voudra point de recueillir ici cette petite anecdote, relative à notre glorieux général Pau, dont on renomme l'esprit caustique.

Colonel dans l'Est, il avait alors sous ses ordres un lieutenant au nom assez répandu, et qui avait la manie de s'anoblir. Il s'appelait... mettons Durand tout court, et signait gravement Durand de Mézières. Il signait même ainsi des notes officielles de service.

Le colonel Pau lui en fit un jour l'observation.

— Mon grand-père, répondit le lieutenant, embarrassé, a été, dans son temps, une gloire de la ville de Mézières, et c'est pour en commémorer le souvenir que je m'appelle ainsi.

— Vraiment ! répliqua le colonel. Mais que diriez-vous si, pour commémorer le souvenir de la balle qui m'enleva la main droite en 1870, je me faisais, moi, appeler Pau de Balle ?

Et le lieutenant demeura penaud.

tachés et secrétaires d'ambassades, d'avoir l'obligeance de lui communiquer les arrêts d'investiture qui permettraient, une fois pour toutes, d'authentifier leurs titres de marquis, de comtes, de vicomtes ou de barons — ou simplement les particules dont s'ornaient certains noms.

M. Gavarry, le ministre plénipotentiaire qui avait inspiré, dit-on, la circulaire, s'attendait à voir arriver des ballots de parchemins — ou tout au moins ces quittances d'investiture, sans quoi il n'est point de noblesse officielle en France, et sur lesquelles nous aurons à revenir.

Or, sur la quarantaine de personnes titrées mises en cause, sept seulement purent prouver l'authenticité officielle de leurs titres. Ce furent :

M. de Galard de Béarn de Brassac, qui ne justifia pas exactement du titre de prince, mais des titres de comte de Béarn et comte de Brassac, dont il fut légalement investi comme successeur par le Conseil du Sceau ;

M. Le Peletier, comte d'Aunay, qui justifia de son titre donné sous le second Empire ;

M. Houssin de Saint-Laurent, inscrit comme successeur au titre de baron ;

M. Moissan de Vaux, qui justifia du titre de baron ;

M. Pierlot, inscrit comme successeur au titre de baron ;

M. de Potier, inscrit comme successeur au titre de comte ;

M. Polier de Vauvineux, inscrit comme successeur au titre de comte.

Il est bien évident que parmi les gens de la Carrière, on trouve des noms qui appartiennent à des familles authentiquement nobles et depuis longtemps titrées, comme Ségur d'Aguesseau, Lefèvre d'Ormesson, Beaupoil de Saint-Aulaire, et ce n'est que par suite de négligence à acquitter la taxe d'investiture, en se faisant inscrire comme successeurs, que les porteurs de ces noms n'ont pu justifier de leurs titres.

Mais quand on a l'honneur de représenter la France, faut-il encore observer les ordonnances, établies non par « c'te Bon Dieu de République », mais par les souverains qui la précédèrent !

Nous aurons occasion de revenir sur ces taxes d'investiture dont ceux qu'elles intéressent n'ont généralement qu'une

bonne excuse pour ne les point acquitter : c'est qu'ils en ignorent l'existence.

4° NOBLESSE... DE NOM. — Si, comme nous l'avons vu, le prénom de Claude, comme celui de Calixte, voire de Charle, peut aider à la confusion nobiliaire, à plus forte raison en est-il ainsi quand le postulant à la noblesse s'appelle Baron ou Lebaron, Comte ou Lecomte, Marquis ou Le Marquis. Dans ce cas, ça devient positivement l'enfance de l'art. Est-il vraiment possible à M. Baron de posséder le vieux château de Chadignan, à M. Le Marquis d'être propriétaire de l'ancien fief de Saint-Chamand, sans s'appeler, à l'ancienne mode, Baron de Chadignan ou le Marquis de Saint-Chamand (1) ? Cela est, à notre époque, complètement inacceptable — et nous aurions, rien que sur ce subterfuge nobiliaire, d'aimables indiscrétions à conter, — si notre but était, ce qu'à Dieu ne plaise, d'attaquer les gens, alors que nous nous contentons, tout bonnement, de blasonner les ridicules.

Remarque générale pour les quatre premiers cas. — En ajoutant la particule à un nom, que ce nom soit un patronyme ou un vocable emprunté, nous ne saurions encore trop insister auprès des intéressés pour les prier de porter toujours une grande attention à la vraisemblance *terrienne* de ce nom.

Un monsieur qui s'appellerait, supposons, Fauteuil ou Tabouret, aurait grand tort de se transformer tout de go en M. de Fauteuil ou de Tabouret, pour l'excellente raison qu'il n'existe presque certainement pas en France de commune, si petite soit-elle, qui s'appelle Fauteuil ou Tabouret, — quoiqu'à la vérité il n'en faille point jurer. Aussi bien s'évitera-t-on de regrettables erreurs en consultant à ce propos un bon Dictionnaire des 36.000 communes de France.

Dans un fort curieux volume, paru il y a environ vingt-cinq ans, intitulé *Nobles et Noblesse*, — auquel il est sans cesse fait des emprunts plus ou moins déguisés sans qu'il soit oncques mentionné, — l'auteur, un certain M. de Nimal (est-ce l'anagramme de Madelin ?) se moque avec grande raison de l'em-

(1) On peut noter, par exemple, que M. Comte (Alfred-Louis-Jacques) ayant obtenu, par décision gracieuse du Conseil d'État du 10 décembre 1894, d'ajouter à son nom celui d'Offenbach, les journaux riviériens, faisant d'eux-mêmes l'heureuse confusion, appellent couramment cet aimable fonctionnaire à Monte-Carlo, M. le Comte Offenbach.

ploi inconsidéré de la particule devant certains noms bourgeois, fâcheux amalgame susceptible de faire dresser les cheveux sur le crâne des grammairiens les plus indulgents :

L'on voit, en effet, — écrit M. de Nimal, — cette particule qui, linguistiquement, doit marquer la possession et la seigneurie, tout au moins l'origine et la provenance, s'accrocher comiquement à des prénoms, à des adjectifs, à de simples lettres de l'alphabet, à des chiffres, à des noms de mois, de métiers, d'animaux, de plantes, de légumes, d'ustensiles de ménage. Ce fut un ridicule bariolage, une cacophonie sans nom dans aucune langue, un amoncellement de barbarismes grotesques, une ménagerie foraine où hurlent pêle-mêle toutes sortes d'horribles monstres grammaticaux.

Pour prouver son dire, l'auteur a colligé, au travers des annuaires, des bottins ou des nobiliaires, une série de noms fantastiques autant qu'authentiquement portés, qui ne tient pas moins de six pages de son livre !... Avec environ deux douzaines de ces noms, et sans y ajouter un nom de son cru, M. de Nimal a même réussi à rédiger une carte de banquet qui constitue, suivant son expression, un « vrai régal » que le lecteur nous sera reconnaissant de lui faire goûter ici :

DE BAUDINER

—

DES MENUS

—

de Bouillon
de Pottiron
de Goujon
de Cabilliau
du Bœuf, *de* Rave
de Canard
de Rognon
*d'*Œufs et *de* Boudin

—

de Sorbet

—

de Pois blanc
de Sangliers
de Pluviers
de Jambon
de Féverolles

—

de Crême
*d'*Orange, *de* Fraises, *de* Prunes, *de* Mures
de Mascaron

—

du Thé et *de* Sucre

Cette vraisemblance du nom particulé ne fut pas, hélas! toujours observée même par des familles de véritable noblesse. Alors que d'illustres familles : Pasquier, Tézard, Molé, Séguier, Amelot, Gouffier, Pellet, Brûlart, Bacon, Tournemine, Damas, Chabot, etc. n'ont jamais voulu qu'une particule défigurât leur vieux patronyme, — nous en avons vu d'autres déférer puérilement à cette mode ignorante ; ainsi en est-il, sans aller plus loin et pour choisir un exemple notoire, de la famille Mac-Mahon.

L'illustration comme la noblesse de la famille Mac-Mahon sont incontestables autant qu'incontestées (1). N'empêche qu'un puriste d'onomastique ou de généalogie grincera des dents en lisant le nom du maréchal *de* Mac-Mahon. Ce nom est d'origine écossaise, comme chacun sait. Or, *Mac*, en dialecte écossais, veut dire *fils*, et désigne le clan auquel appartenait la famille du vainqueur de Magenta. Dire : le maréchal *de* Mac-Mahon équivaut à traduire : *le maréchal de Fils-Mahon !!...* C'est certainement une faute des plus absurdes et qui prouve l'ignorance de la langue tout ensemble que celle des règles nobiliaires. Le maréchal avait beau être fils d'un pair de France, et marquis de Mac-Mahon avant d'être duc de Magenta, l'hérésie, d'où qu'elle vienne, n'en est pas moins monstrueuse et d'excommunication majeure au premier chef.

D'ailleurs, même remarque peut s'appliquer à la très noble famille *de* Fitz-James, d'appellation irlandaise, et qui descend du maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques II d'Angleterre. Toutefois celle-ci jugea-t-elle raisonnablement de se mettre en règle, — en tournant la difficulté. Sur sa demande, Louis XIV donna en 1704 le nom de Fitz-James à l'ancienne Seigneurie de Watry, située dans l'Oise. Et, soit dit en pas-

(1) Noblesse incontestable et authentique, certes, mais peu ancienne — tout au moins au point de vue français. Le grand-père du Maréchal, Jean-Baptiste Mac-Mahon (et non *de*), fut inscrit comme médecin à la Faculté de Reims en 1740, et s'établit à Autun. Il fut anobli le 23 juillet 1750 par un arrêt rendu à Versailles, sur le vu d'une carte généalogique constatant que son septième aïeul, Maurice Térence Mac-Mahon appartenait à la noblesse écossaise — comme tout bon Highlander. (Cf. *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux, n° 1443.*)

sant, cette concession n'est pas un mince argument en faveur de l'observance, par nos rois, de la vieille règle héraldique dont nous avons précédemment parlé : Pas de noblesse sans titre, pas de titre sans terre.

5° Noblesse électorale. — Les gens de réaction se sont souventefois moqués avec humour de la noblesse révolutionnaire, celle des « grands ancêtres », des Conventionnels qui, alors qu'on raccourcissait les ci-devant nobles, allongeaient leur patronyme du nom du département qu'ils représentaient: Boulay de la Meurthe, Harmand de la Meuse, Dupont de l'Eure, Martin du Nord, Girod de l'Ain (1), etc. Cette mode s'est conservée de nos jours dans le monde politique. On dit X... du Calvados, Y... de l'Aveyron, Z... du Var, pour différencier un député d'un de ses collègues portant le même patronyme. Nous avons également Coutant d'Ivry (noblesse circonscriptionnelle), comme nous avons eu Gauthier de Clagny et Guyot de Villeneuve.

Boulay de la Meurthe s'est même trouvé un successeur au surnom dans la personne de M. Deutsch de la Meurthe, le richissime industriel bien connu. Encore qu'il soit à peu près certain que M. Deutsch trouvera quelque jour le moyen de faire homologuer son surnom fluvio-départemental, il nous faut reconnaître que cette noblesse est une des plus difficiles à acquérir, et qu'elle ne court pas les rues.

6° Noblesse marseillaise. — Celle-ci court les rues de l'antique Phocée, — et c'est une des plus cocasses qui soient.

En vous promenant dans cette bonne ville, vous êtes tout étonné de voir sur quantité de boutiques tenues par des cordonniers, des épiciers, des confiseurs, des boulangers, des pharmaciens, des droguistes, des bijoutiers, etc., des noms à particule, fleurant bon le soleil et l'aïoli : Guilly de Glandevès, Pagès de Bouzigues, Chazalet de Vivès, Reboul de Tatin, etc., à n'en plus finir. « Ah ! ça, messieurs, vous êtes donc tous rois ? » s'enquérait Candide à l'hôtellerie de Venise. Bondious ! vous écriez-vous, tout le monde est donc noble dans

(1) Ce dernier nom, porté par un membre du Conseil des Anciens, puis par un Garde des Sceaux (1839), existe encore aujourd'hui. M. Girod de l'Ain fait partie du Conseil d'administration des Docks et Entrepôts de Marseille.

cette belle cité de Marseille qui est cependant, comme chacun sait, à l'avant-garde de la démocratie tout ensemble que la Porte de l'Orient ?... Parfois même, pour éberluer encore plus vos esprits, des enseignes de magasins s'ordonnent ainsi: Gavaudan, s^r de Martin; Tripier, s^r de Couderc, etc... Seigneur de Martin, seigneur de Couderc, — lisez-vous, inspiré par l'ambiance.

Eh bien, non, cela signifie simplement : Gavaudan, successeur de Martin, et Tripier, successeur de Couderc. De même pour les Reboul et les Pagès, respectivement successeurs de Tatin et de Bouzigues.

Seulement, cette chose arrive, tant est vif le prurit d'inégalité qui dévore les Français, qu'il se forme bientôt agglutination des noms chez les « successeurs », et qu'au bout d'un certain nombre d'années, l'état civil enregistre automatiquement les nouveaux noms ainsi obtenus, surtout quand leurs propriétaires ont fait fortune, soit qu'on invoque la notoriété du nom, soit la possession d'état.

Et c'est ainsi que la haute société phocéenne, la grande industrie, voire le barreau marseillais, s'ajoutent tous les ans quelques membres de cette nouvelle noblesse, les Majoulat, anciens pharmaciens, successeurs de Gaudibert, étant devenus hauts et puissants seigneurs de Gaudibert, — et qui sait même de Valmajour, si le dit Gaudibert avait déjà « relevé » le nom de son prédécesseur !...

Soleil de Provence, voilà bien de tes coups !...

Ah ! quand il s'y met, ce soleil, il va même jusqu'à faire s'anoblir d'un coup tous les habitants d'une ville.

La preuve en est avec *ceusses* de Perpignan, qui sont tous nobles, comme nous avons l'honneur de vous le dire et depuis plus d'un siècle encore !...

Lisez plutôt ce que nous enseigne sur ce fait le grave M. de Barthélemy, auditeur au Conseil d'Etat :

Les bourgeois de Perpignan prétendaient être gentilshommes, tandis que de fait, il n'y en avait que deux qui, par concession de Louis XIV, étaient chaque année choisis par le Conseil de ville et anoblis; ils engagèrent contre les gentilshommes du comté un procès qui dura cent ans ; enfin, en 1788, comme ils renouvelaient leurs prétentions à l'occasion des Etats-Généraux, Louis XVI, pour empêcher une agitation inutile, reconnut pour tous leur noblesse de

race et les proclama tels ; ils prirent alors immédiatement tous la particule devant leur nom patronymique.

Et cela dut faire du joli !... Cendres du Père Anselme, de Ménestrier, de d'Hozier, de Palliot, vous frémissez dans vos tombes !

7° Noblesse prénominale. — Dans l'ordre du pittoresque, celle-ci vient immédiatement après la noblesse marseillaise — et il faut avouer que, parmi tous les trucs employés pour se donner figure héraldique, cette dernière peut compter parmi les plus ingénieux et les plus spirituels.

Parmi les plus... légaux même, ajouterons-nous ; l'important est de ne pas être juif ou protestant, le temple ou la synanogue n'admettant pas les Saints, — ce qui constitue en l'espèce, comme on va voir, une grave infériorité.

« Socrates, — nous enseigne le sage Montaigne, — estime digne du soin paternel de donner un beau nom aux enfans. » Quel plus beau nom un père, digne de ce vocable, peut-il donner à son enfant que celui d'un saint, — d'un saint noble, d'un saint à particule, bien entendu !...

Et ils ne manquent pas !... La Légende Dorée, ou simplement un bon almanach, vous indiquent les noms désirés : Alexandre de Talerat, François d'Assise, Benoît de Macérac, Albin de Tomières, Georges du Puy, Vincent de Paul, Jacques de Sassy, François de Paule, Félix de Valois, Grégoire de Tours, de Nysse ou de Nazianze, Camille de Lellis, Philippe de Néri, Nicolas de Flue, Victor de Mousson, Raymond de Penafort, Louis de Gonzague, voire Louis de France !... Pour les Jean, vous n'avez que le choix : Jean de Gualbert, Jean de Capistran, Jean de Matha, Jean de Sordi — voire Jean de Dieu, ainsi, d'ailleurs, que se prénommait le maréchal Soult, duc de Dalmatie.

La littérature connaît un jeune écrivain qui s'est fort bien trouvé d'avoir ajouté à son bref patronyme le nom d'un de ces saints, qui l'allonge par ainsi de la façon la plus élégante. On lisait couramment, avant la guerre, dans des comptes rendus de réunions ou de banquets littéraires : « Remarqué : M. et M^me^ de Gonzague X... » X... ne dit pas encore qu'il est de la branche des comtes de Novellara, — mais il nous faut bien espérer qu'il célèbre pompeusement le 21 juin l'anniver-

saire de son bienheureux patron. Et nous formons des vœux ardents pour que le Conseil d'Etat, le jour où notre aimable confrère aura progéniture, s'incline devant le fait acquis, la « possession d'état », et consacre par décret la légitimité de cette noblesse aussi nouvelle qu'originale.

8° Noblesse de substitution. — Ce cas-ci vise le « relèvement » légal d'un nom, soit que ce nom menace de tomber en quenouille, soit qu'il fût celui d'un parent défunt, soit encore que vous désiriez ajouter à votre nom celui de votre femme, soit, enfin, par les effets du projet de loi récemment déposé par le Garde des Sceaux sur la tribune de la Chambre et renvoyée par celle-ci à la Commission de réforme judiciaire.

Inutile d'ajouter que si nous étudions ce cas, c'est que ces « substitutions » ou « additions » n'ont jamais lieu en général que parce que le nom à « relever » est à particule.

La noblesse française compte des centaines de ces cas de substitutions. Hibon de Frohen a continué les ducs de Brancas ; Vignerod a continué Richelieu ; Pontevès a continué Sabran ; Marmier continue les Choiseul et, sous le Second Empire, Talleyrand-Périgord a relevé, à l'inexprimable stupeur du Faubourg Saint-Germain, le titre de duc de Montmorency, d'ailleurs éteint à nouveau. Les Polignac n'ont plus dans les veines, depuis longtemps, une seule goutte de sang de l'évêque-poète Sidoine Apollinaire dont cette famille prétendait descendre, attendu que ce nom a été relevé en 1439 par Guillaume de Chalençon qui épousa dame Valpurge, veuve sans enfants du dernier seigneur de Polignac.

La bourgeoisie française perpétue ces errements, et les tables de M. de Saint-Marc sont là pour le prouver. On relève le nom d'un parent comme on relève le nom de sa femme. Cela, quelquefois, ne va pas sans procès quand il y a encore des survivants du nom ou qu'on n'est pas au mieux avec la parentèle de son épouse. C'est ainsi qu'on a vu, le 3 mars 1907, le Tribunal de la Seine interdire à M. Charlot-Frantz Harcher de se faire appeler Harcher de Lédignan, parce qu'il avait épousé Mlle Mathilde de Roys de Lédignan. Mais telles chicanes sont infiniment rares.

Nous avons vu des godelureaux à patronyme plébéien abandonner le nom de leur père pour prendre froidement le

nom à particule d'un vague oncle défunt — parfois même hypothétique ! — sous prétexte que ce nom leur revenait par héritage. Inutile de dire que tant que le Conseil d'Etat n'a pas autorisé cet... héritage, l'état civil ne peut reconnaître cette addition de nom, et que les personnes ainsi... anoblies tombent sous le coup de la loi du 28 mai 1858.

Nous avons indiqué dans le *nota bene* de notre étude sur la *Question des Noms* (1) les résultats probables du projet de loi déposé par M. Viviani, au sujet du relèvement des noms de nos glorieux morts par leurs héritiers mâles jusqu'au sixième degré, et par les enfants de leurs filles ou de leurs sœurs.

Les noms bien sonnants et surtout ceux à particule bénéficieront généralement de la nouvelle mesure, tandis que les noms quelconques, vulgaires ou peu euphoniques, seront presque certainement délaissés.

Sans faire valoir précisément, et pour cause, cet argument, M. Charles Maurras a, dans *l'Action Française*, insisté significativement et de la façon la plus judicieuse, au cours d'un filet intitulé : *La noblesse de nom va ressusciter*, sur une autre conséquence du projet de loi :

Ce dessein est trop beau, trop noble, trop juste pour ne pas réussir... même si nous le soulignons du trait dont il faut le marquer : du trait de réaction. Après la loi sur les syndicats ouvriers, après la reconstitution, bien timide, du bien de famille inaliénable, après la tolérance de l'indivision pour les biens des héros tombés à l'ennemi, la résurrection légale des noms glorifiés par le sacrifice suprême est un nouveau coup de pioche dans l'œuvre égalitaire et individualiste de la Révolution. Ce ne sera pas le dernier, nous le pouvons prédire. C'est la noblesse d'épée qui va ressusciter : la plus ancienne et la première de toutes en France.

Ces lignes n'ont besoin d'aucun commentaire.

9° Noblesse pontificale. — Abordons maintenant le cas des gens qui, ne voulant pas porter de noms ou de titres *empruntés*, les obtiennent, à bons deniers comptants, des chancelleries des cours étrangères, en s'adressant plus particulièrement, ce qui est plus grave, à la chancellerie du Vatican qui n'est, celle-ci, reconnue d'aucune façon par le gouvernement français. « La pièce se passe en Pologne, c'est-à-dire *nulle part* »,

(1) *Mercure de France* du 16 août dernier.

nous enseignait le regretté Alfred Jarry à la fin de sa conférence sur *Ubu-Roi*. Or, en l'occurrence, et depuis 1905, c'est le cas de la chancellerie du Vatican.

On trouvera sur les « comtes du Pape » les détails les plus amusants dans l'excellent et caustique ouvrage de M. Jean de Bonnefon : *La Ménagerie du Vatican*. Les prix des titres y sont indiqués suivant que le postulant ambitionne d'être duc, marquis, comte, vicomte ou baron — et l'on y parcourt la liste, relativement complète, des sujets français porteurs de ces titres qui ne sont valables, on ne saurait trop le répéter, *que dans l'enceinte même du Vatican*. Sur la Place Saint-Pierre de Rome, ils ne sont même plus reconnus par le gouvernement italien qui a rompu toutes relations avec la Papauté depuis 1870.

D'ailleurs, la Chancellerie du Vatican joint fort honnêtement à l'envoi du parchemin une notice comprenant la suivante clause :

Les possesseurs de titres sont avertis qu'ils ne peuvent s'en servir que si le Bref a été reconnu par la chancellerie du pays qu'ils habitent et que si un jugement du tribunal civil les a autorisés à ajouter ce titre à leur nom.

Depuis 1870, voici les huit titres qui ont été autorisés par le Gouvernement de la République :

Comte Lefebvre-Pigneaux de Béhaine; bref pontifical du 19 mai 1871 ; autorisation par décret du 25 octobre 1873 ;

Comte Le Mesre du Pas ; bref du 2 octobre 1860 ; autorisation du 4 août 1874 ;

Comte Chaudordy, bref de 1846 ; autorisation de 1874;

Comte Carmoy, bref du 27 septembre 1859 ; autorisation du 2 décembre 1874 ;

Comte Espivent de la Villeboisnet, bref du 7 janvier 1876 ; autorisation de la même année ;

Comte d'Espous de Paul, bref du 1er juin 1877 ; autorisation du 25 septembre 1877 ;

Comte Delanet, bref de 1872 ; autorisation du 25 septembre 1877 ;

Comtesse Niel, bref de 1874 ; autorisation du 25 septembre 1877.

En dehors de ces huit titres, dont le port fut autorisé par le Président de la République, sous réserve du paiement des

droits d'investiture, il n'y a jamais eu d'autres confirmations.

Tous autres titres, étrangers ou romains, en dehors de ceux-ci, sont indûment portés et font tomber ceux qui s'en parent sous le coup des décret et loi qui suivent :

Décret du 5 mars 1859. — Art. 1. *Aucun Français ne peut porter en France un titre conféré par un souverain étranger, sans y avoir été autorisé par un décret rendu après avis du Sceau des Titres. Cette autorisation n'est accordée que pour des causes graves et exceptionnelles.*

Loi du 28 mai 1858. — Art. 259 du Code pénal : *Sera puni d'une amende de cinq cents francs à dix mille francs, quiconque sans droit et en vue de s'attribuer une distinction* aura publiquement pris un titre, *changé, altéré ou modifié le nom que lui assignent les actes de l'état civil.*

Le tribunal ordonnera la mention du jugement en marge des actes authentiques ou des actes de l'état civil dans lesquels le titre aura été pris indûment ou le nom altéré.

Dans tous les cas prévus par le présent article, le tribunal pourra ordonner l'insertion intégrale, ou par extrait, du jugement dans les journaux qu'il désignera.

Le tout aux frais du condamné.

Nous pouvons ajouter que, quelle que soit la notoriété des délinquants, le Procureur de la République peut *et doit* poursuivre, *motu proprio*, la personne qui, sans autorisation du Gouvernement, se permet de porter, depuis plus ou moins longtemps, un titre pontifical, de la même façon et avec les mêmes rigueurs que celles qui assument des titres purement de fantaisie. Aussi bien, croyons-nous savoir que le Gouvernement va prochainement enjoindre, très impérativement, aux procureurs, substituts de la République et tous autres fonctionnaires, d'avoir à faire respecter le texte des lois du 28 mai 1858 et 5 mars 1859 et à poursuivre d'office les personnes y contrevenant.

D'autre part, il ne faut jamais oublier qu'en principe tout titre, quel qu'il soit, doit être considéré comme « de fantaisie » du moment que son possesseur ne tient pas à la disposition des magistrats la quittance de la taxe d'investiture, réclamée à la « noblesse diplomatique », en avril 1909, par le Ministre des Affaires Étrangères.

D'ailleurs, il est certain, qu'après la guerre, il sera difficile de tolérer plus longtemps ces mascarades. Si les mesures

qu'impose la loi étaient sérieusement appliquées, il est probable que l'on verrait en très peu de temps disparaître une énorme quantité de ces faux nobles qui constituent en notre pays un des éléments de réaction les plus sérieux qui soient. Car il est à remarquer que tout individu se déclinant au génitif est réactionnaire en raison directe et progressive de ses prétentions nobiliaires, de la récente fraîcheur ou du douteux du titre qu'il arbore.

Un Rohan, un Noailles, un Kerguézec, un La Rochefoucault, nobles de vieille extraction, ne parleront jamais de leur noblesse, et souvent même s'efforceront de servir le régime que la France s'est reconnu. M. *de* Tartempion, lui, est intraitable ; à discuter avec lui, vous perdriez vos peines — et la conversation n'irait point sans dangers !... Il semble que c'est à son sujet que le vieux moraliste Charron a écrit ces mots :

Ceux qui n'ont en soi rien de recommandable que cette noblesse de chair et de sang la font valoir, l'ont toujours en bouche, en enflent les joues et le cœur.

Et si encore M. *de* Tartempion la possédait, « cette noblesse de chair et de sang », à laquelle il tâche exagérément de faire croire, en se montrant en toutes occasions plus royaliste que le roi !... Car toujours l'équivoque anobli force bêtement la note — et légitime, à son endroit, cette judicieuse réflexion de M. de Bonnefon :

La question héraldique se pose politiquement, tout faux noble est un danger pour la République. Il est condamné à une intransigeance réactionnaire, à une piété sacristine que ne connurent jamais les vrais gentilshommes.

Si elle se pose politiquement, la question héraldique se pose au moins autant financièrement. Car, ne l'oublions pas, si toutes les taxes d'investiture, imposées par des lois d'ancien régime *qui n'ont pas été abrogées*, étaient acquittées comme elles le doivent être ; si, d'autre part, les magistrats poursuivaient d'office les porteurs de faux titres, comme les règlements l'ordonnent, ces deux mesures feraient tomber des centaines de millions dans les caisses de l'Etat, ce qui serait particulièrement appréciable en ce moment où l'on cherche de toutes parts à boucher les trous faits par la guerre.

Savez-vous que si l'on condamnait simplement à 5.000 fr.

d'amende — soit la moitié de la somme indiquée par la loi de 1858 — les quelque cent mille individus — pour fournir un chiffre certainement *au-dessous* de la réalité (1) — qui usurpent en France des qualités nobiliaires, cela diminuerait de cinq cent millions, un demi-milliard ! les charges nationales ?...

Et cette mesure pourrait être le commencement de cet Impôt sur la Vanité, — impôt volontaire, puisque le paierait qui voudrait, — dont il sera certainement reparlé quelque jour.

§

Il ne nous reste plus qu'à compléter par quelques explications la manière « scientifique » de rendre plausible et acceptable la « noblesse » acquise par les moyens que nous venons de détailler.

Des « preuves de noblesse » ou de la composition d'un « chartrier ». — Pour étançonner sa noblesse, pour donner à ses prétentions quelque semblant de vérité, il importe que l'intéressé procède par lui-même ou fasse procéder par quelqu'un au courant de la science généalogique, à la composition d'un « chartrier » ou recueil de documents plus ou moins séculaires ayant rapport à « son » nom.

Règle générale : plus le nom est commun, plus les recherches sont faciles, plus le chartrier est aisé à établir. Un monsieur qui s'appelle Dupont se fabriquera une généalogie avec mille fois plus d'aisance qu'un autre monsieur qui s'appelle, nous supposons, Montcabrier, nom rare que l'on ne trouve point à toutes les pages du Bottin.

Donc, prenons Dupont. M. Dupont, industriel pécunieux ou rentier féru de noblesse, veut se trouver des ancêtres plus ou moins titrés dont il puisse se réclamer.

Il se rend d'abord, pour avoir un point de départ, aux manuscrits de la Nationale, et là, il consulte la table générale de

(1) Nous disons cent mille — attendu qu'en général on reconnaît qu'il existe actuellement en France de soixante à soixante-dix mille familles portant des titres — et que sur ces 70.000 familles, il n'y en a pas un *vingtième* qui puisse prouver la légitimité de ces titres. C'est la proportion que donne déjà le vicomte d'Avenel pour la noblesse du XVIIIe siècle — et il se trouve à peu près d'accord sur ce chiffre avec les vieux généalogistes Chérin et Maugard. Or, comme ces titres font des petits, que le fils d'un marquis s'intitule comte, le puîné vicomte, le cadet baron, *contre toute législation nobiliaire*, on peut déduire que le chiffre de *cent mille* est, comme nous l'écrivons, certainement inférieur à la réalité, d'autant plus que, dans notre calcul, il comprend les individus dont nous venons d'étudier la fantaisiste noblesse.

l'Armorial de France, établi, sur les ordres de Louis XIV, en 1696, par Messire Charles-René d'Hozier, et dans lequel, moyennant vingt livres, tout noble, bourgeois ou manant, pouvait avoir ses armoiries — qu'on lui fabriquait sur le champ s'il n'en possédait point.

M. Dupont constate qui la généralité de Touraine comprend un grand nombre de ses homonymes. Il feuillette le registre de cette généralité, et choisit Anselme Dupont, de Tours, à cause de ses poétiques armoiries : *d'argent à trois roses de gueules.*

Ensuite, il demande les « carrés Chérin », les registres de preuves pour entrer, sous l'ancien régime, aux Ecoles militaires, aux pages du roi, à la maison de Saint-Cyr, etc... Il collige soigneusement tous les documents parlant de Dupont ou de du Pont, sans oublier de noter, bien entendu, les seigneuries qui anoblissent, à tort ou à raison, ces patronymes.

Voilà un excellent début qui lui donne certainement une trentaine de références. L'Ordre des chevaliers de Malte, pour le seul XVIII^e^ siècle, lui aura fourni cinq ou six Pont (*de* ou *du*) qui ne sont pas à négliger.

Après cela, il court aux Archives Nationales où il demande à l'un des aimables conservateurs de lui donner tout ce qui concerne le nom Dupont. Ce fonctionnaire, qui connaît l'espèce à laquelle appartient notre homme, sourit — et met sur l'heure à sa disposition tous les documents, soigneusement cotés, intéressant ce nom. Pour Dupont, il se peut qu'il y ait une demi-douzaine de dossiers ou de casiers dévolus à ce patronyme seul, renfermant des papiers ou parchemins allant de la Révolution au XI^e^ siècle !... C'est à ce moment que l'aide d'un paléographe est indispensable pour se reconnaître dans la lecture, plus ou moins difficile, de ces trésors, pour faire un choix sagace parmi tous ces Dupont ou du Pont qui dormaient dans la poussière des siècles — et parmi les centaines desquels il peut d'ailleurs fort bien se trouver d'authentiques ancêtres de notre Dupont. Mais « cela n'a aucune importance », — comme le lui prouvera le premier généalogiste qu'il aura, moyennant finances, intéressé à son destin. L'important est de constituer un « chartrier » admissible, avec des dates, des références démontrant une continuité acceptable d'ascendants, de par le fait d'une marqueterie généalogique ingénieusement fabriquée.

Avec les trouvailles déjà faites, notre homme se sent plus fort. Il a surtout découvert, au cours de ses investigations, des Dupont de Chambareuil dont le nom revient souvent et lui agrée. C'est sur ceux-là qu'il a jeté son dévolu, — après, toutefois, s'être assuré qu'il n'est plus de famille encore existante portant ce nom. Il faut que notre homme soit Dupont de Chambareuil. Il le sera, — le généalogiste qu'il a attaché à sa personne le lui a juré.

A côté des documents soigneusement copiés, dont la cote est relevée, et auxquels il pourra toujours renvoyer les douteurs et les curieux, il faut bien pouvoir montrer quelques documents originaux. C'est alors le cas de s'adresser aux « cabinets héraldiques », aux « sociétés de généalogie » qui ont la spécialité de ces documents — et pour lesquels les vers de Boileau sont d'une permanente actualité :

> Mais quand un homme est riche, il vaut toujours son prix :
> Et l'eût-on vu porter la mandille à Paris,
> N'eut-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,
> D'Hozier lui trouvera cent aïeux dans l'histoire.

Quand, en avril 1830, le généalogiste Vitton de Saint-Allais voulut tirer parti des trente ou quarante mille parchemins et documents qu'il détenait, il adressa à toutes les familles nobles qu'ils pouvaient intéresser cette circulaire légèrement comminatoire :

> Parmi toutes mes collections, il en est une qui se compose de pièces judiciaires, d'actes patents et authentiques, constatant des meurtres, des faux, des concussions, des déprédations, des dettes déshonorantes, des usurpations de noblesse et de titres honorifiques, des anoblissements dissimulés, des violences et des actes réprouvés par nos lois et nos mœurs, enfin toutes les passions qui sont malheureusement inséparables de l'humanité, mais qui peuvent ternir l'éclat de certaines familles.

Nos modernes Saint-Allais ont abandonné des comportements aussi équivoques, surtout vis-à-vis de personnes dans le genre de M. Dupont. A beaux deniers comptants ils fournissent à M. Dupont tous les parchemins, contrats, cédules, notes, documents de toutes sortes qu'ils peuvent posséder sur « sa » famille, les peaux d'âne relatant des charges, des offices impliquant la noblesse... Savez-vous qu'en 1788, Chérin calculait qu'il y avait, en France, huit mille quatre cent

treize (8.413) charges principales conférant *ipso facto* la noblesse : secrétaires du roi, grand conseil, Parlement, Chambre des comptes, cour des Aides, bureaux des Finances, conseillers d'Etat et maîtres des requêtes, sans compter les présidiaux, bailliages, prévôtés, greniers à sel, maîtrises des eaux et forêts, bureaux de la maréchaussée, etc., etc.... M. Dupont n'a que le choix. Il peut arriver qu'il ne tombe, en pourchassant son Dupont de Chambareuil, que sur un Dupont de la Combe; il en sera quitte pour insinuer que c'est un des nombreux noms de la famille, « portés par les branches cadettes ».

Dupont n'oubliera pas non plus de faire savoir aux libraires des quais, grands spécialistes en la matière, de lui faire le service de leurs catalogues mensuels où quelque trouvaille manuscrite heureuse peut toujours être faite. Une question au sujet de « sa » famille, posée dans le précieux *Intermédiaire des chercheurs et curieux*, où collaborent tous les érudits de France, lui amènera certainement des renseignements utiles.

Notre homme s'abonnera également aux innombrables publications nobiliaires, achètera des recueils de généalogies où l'on peut trouver des « alliances » qui ne sont point à dédaigner — de façon à ce qu'on puisse dire un jour, avec quelque nonchalance : « Ah ! oui, les Montaiglon de Bazoches, marquis, je crois... Bonne famille du Perche... *Nous* sommes alliés depuis 1743... » Très important, le coup des « alliances », d'autant plus que les familles mises en cause ne protestent jamais, soit par ignorance, soit par simple prudence — soit, plus simplement encore, parce qu'elles sont disparues...

Enfin, au bout de quelques mois de recherches, le « chartrier » de Dupont est composé, tant en copies qu'en originaux précieux. Avec la centaine de vagues homonymes qu'il a rencontrés au cours de ses fouilles et achats, ce serait bien le diable, pour un généalogiste un peu délié, de ne pouvoir constituer un arbre généalogique qui remonte au moins à Louis XI son illustration familiale !...

Oserai-je, à ce propos, risquer en rougissant une confession personnelle ?... Si l'on estime que j'ai péché, je trouverai sans doute mon absolution dans ce fait que j'obligeai un camarade tout ensemble que je bernai des imbéciles; — et qu'aussi bien

mon entreprise, faite par simplè amour de l'art, ne me rapporta pas un sol... Voici les faits :

Il y a environ vingt-cinq ans, je m'amusai véritablement, quelques semaines, à constituer, pour un brave garçon de mes amis, un arbre généalogique de l'essence fantaisiste dont je viens de parler. Le pauvre bougre était assez bien vu d'une jeune et riche héritière que ses parents, toqués de noblesse, ne voulaient unir qu'à un monsieur titré.

Il me confia ses embêtements, regrettant vivement que son trisaïeul n'eût pas, à l'instar de Beaumarchais, acheté une charge anoblissante de secrétaire du roi.

— Qu'est-ce que tu en sais après tout, fis-je, il l'a peut-être achetée !... Mais depuis la Révolution il s'est passé tant de choses !... Songes-tu au brûlement de papiers du 4 août ?...

L'œil rond, mon ami D... me regarda, se demandant si je ne me moquais pas de lui... Je poursuivis :

— Alors, vraiment, les X... veulent absolument que leur gendre soit noble ?

— Hélas !...

— Eh bien, mon vieux, tu *le* seras, noble, dans six semaines, je t'en donne ma parole... D'ici là, habitue simplement tes futurs beaux-parents à l'idée que tu es le descendant d'une noble famille ruinée par la Révolution, que tu as un titre de Comte — et que, sous peu, tu leur en apporteras les preuves... Je me charge du reste...

A cette époque de ma vie, j'étais ce qu'on appelle un « rat de bibliothèque », sans cesse évoluant de la Nationale à la Mazarine, des Archives à l'Arsenal, infatigable chercheur de documents singuliers, de curiosités historiques, et particulièrement grand admirateur de la langue sonore et de l'art précieux et charmant du Blason.

Je fis à peu près pour mon ami D... les recherches énoncées plus haut. Deux mois plus tard, je lui apportais le résultat de mon travail. Les bras lui en tombèrent : je l'avais *remonté*, fort plausiblement, ma foi, jusqu'à Charles VIII !...

— Une chose, peut-être, est ennuyeuse, — remarquai-je... C'est que parmi « tes ancêtres » figure un page d'écurie de Louis XIII...

— Eh bien ? fit D...

— C'est que... c'est que les pamphlets du temps le donnent

comme « mignon de couchette » à Louis XIII, qui fut, comme tu ne le sais peut-être pas, le plus non-conformiste de nos rois, après, toutefois, Henri III...

D... flatta de la senestre sa barbe qu'il avait belle, et, après un instant d'hésitation, répondit :

— Bah !... avec un roi !...

D... s'est marié avec son héritière, étant parvenu, sans autres difficultés, à convaincre ses beaux-parents de la réalité d'une noblesse qu'il se chargeait de « relever » promptement. En effet, deux ans plus tard, il faisait homologuer *sur preuves*, par le Conseil d'État, le surnom à particule que je lui avais « retrouvé » et qu'il portait dès le lendemain de son mariage... Quant au titre, il a, *pro forma*, acheté un titre de comte palatin.

On l'a trouvé assez en règle pour l'admettre, il y a quinze ans, dans un des cercles aristocratiques les plus fermés de la capitale. Parfois, de vieux membres de ce cercle, férus de généalogies, le taquinent sur « son » ancêtre, vous savez bien, ce coquin d'Adhémar, favori de Louis XIII... D..., pardon, le comte D... de L... sourit affablement en homme qui n'en peut mais... On n'est pas responsable, n'est-ce pas, des actes de ses aïeux !...

Ajouterai-je qu'il se propose — oh ! simplement pour ses enfants et quelques intimes ! — d'entreprendre une édition hors commerce de « son » chartrier, considérablement augmenté depuis les temps lointains de ses fiançailles, — et qu'il s'est collectionné une « galerie d'ancêtres », achetée de bric et de broc dans les ventes, dont le joyau n'est, ni plus ni moins, que l'authentique portrait d'un comte Louis de L.... peint par Hyacinthe Rigaud.

Il y a quatre ans, je l'ai rencontré sur les terrasses de Monte-Carlo. Il me donna rendez-vous pour dîner à l'Hôtel de Paris, en ajoutant :

— Tu demanderas le *marquis* de L...

— Marquis ? interrogeai-je.

— Voyons, tu sais bien que mon père est mort il y a deux ans...

Ce serait une maladresse de clore autrement que par ce mot, l'un des plus admirables que la vanité ait jamais pu faire prononcer, cette petite étude sur l'un des côtés les plus pittoresques de la question nobiliaire.

GEORGES MAUREVERT.

UN PROLOGUE

—

Une troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer...

J. JOFFRE.

Pendant la première semaine de juillet 1914, la onzième division du 20e corps manœuvrait au camp de Mailly. Cette division venait de Nancy où elle tenait garnison : elle se composait des 26e, 37e, 69e et 79e régiments d'infanterie. Elle était depuis longtemps fameuse dans l'armée. Par la qualité de ses chefs, la discipline de ses soldats, leur entraînement méthodique et rigoureux à la guerre, elle avait, en temps de paix, mérité le surnom de *Division de Fer* qui rendait hommage à son endurance et à sa force.

Ce jour-là, au grand flamboiement du soleil de midi, la bataille fictive développait son dernier acte. Débouchant des boquetaux où ils étaient dissimulés, les bataillons venaient de donner l'assaut. On voyait les lignes rouges des soldats courir sur la pente des mamelons où s'alanguissait une herbe pâle.

Un clairon sonna : « Halte-là ! » puis donna le signal de la fin de la manœuvre. Les troupes, fractionnées pour le combat, se groupèrent au commandement de leurs chefs. Un hussard vint, au galop, convoquer les officiers à la critique des opérations. Le point de réunion était une hauteur dénudée qui dominait le terrain sur lequel la division venait d'évoluer.

Lorsqu'une nombreuse compagnie s'y fut rassemblée, les généraux qui avaient observé la manœuvre parurent à la tête de leurs cavaliers d'escorte. Ils s'appelaient de noms qui re-

tentiront à jamais dans l'Histoire. C'étaient le général Balfourier, commandant la division de Nancy, le général Foch, commandant le 20e corps d'armée, le général de Castelnau, sous-chef d'État-Major général.

Les conversations particulières cessèrent aussitôt. Un respectueux silence plana.

— Messieurs, voulez-vous avoir l'obligeance de former le cercle, fit le général Balfourier en mettant pied à terre.

Un air de bonté paternelle, une grande simplicité de tenue et de maintien caractérisaient le chef de la Division de Fer. On eût dit qu'il plaçait toute sa coquetterie dans le souci de ne pas dissimuler son âge ; ses cheveux, la moustache et la barbiche qu'il portait à l'impériale suivant la mode des vétérans de 1870 étaient d'une blancheur de neige ; mais le regard très pénétrant qui brillait derrière le binocle conservait l'éclat de la jeunesse. Il était impossible de s'y tromper : l'âme qui s'exprimait par des yeux aussi clairs était celle d'un énergique et loyal soldat.

Les officiers placés, la critique commença. Les deux généraux de brigade exposèrent successivement le thème tactique qu'ils avaient eu à interpréter sur le terrain ; ils expliquèrent les dispositions qu'ils avaient prises et énumérèrent les ordres qu'ils avaient formulés. Ensuite le général Balfourier fit un récit résumé de la manœuvre et l'agrémenta de quelques appréciations indulgentes. Dès que le général Foch prit la parole, la conférence perdit le caractère de causerie bénigne qu'elle avait présenté jusqu'alors. Il parla en maître de l'art de la guerre, reprenant une à une les données du problème, mettant en relief les difficultés à résoudre, énumérant les solutions possibles, les discutant à coups de clairs arguments, et terminant sa démonstration par un jugement précis et décisif. Il ne m'appartient pas, à moi qui suis un profane, d'émettre une opinion sur la valeur de cette critique : mais il suffisait d'observer l'auditoire pour savoir combien les enseignements de l'ancien directeur de l'Ecole de guerre étaient appréciés. Tous les regards des assistants étaient fixés sur son mâle visage, au modelé délicat ; chacun suivait les idées dans le reflet de ses yeux bleu d'acier ; chacun cueillait avidement les paroles sur ses lèvres où tressaillait une fine moustache grise, une moustache à la française.

§

Ce rappel d'un épisode précédant de quelques jours la Grande Guerre n'offrirait qu'un faible intérêt, s'il ne comportait une scène émouvante pour qui la commente aujourd'hui. C'était le tour du général de Castelnau d'entrer dans la lice oratoire. Je l'avais observé curieusement. Jusqu'alors il avait écouté en silence, sans esquisser un geste d'approbation. Cet homme court, trapu, immobile, me donnait l'impression d'une force tenace, à la façon d'un tronc d'arbre indéracinable. Il leva la tête dès que le général Foch eut cessé de parler, et fixant le colonel de Cissey, du 69e régiment d'infanterie :

— Où vouliez-vous mourir, colonel? demanda-t-il d'une voix grave.

Le colonel de Cissey esquissa un sourire et fit, de la main, un geste évasif. Il estimait que cette interpellation était une brimade. Il préférait n'y pas répondre. La plupart des assistants manifestaient, comme lui, un étonnement ironique.

La voix reprit, d'un ton impérieux qui retentit encore à mes oreilles :

— Colonel, où vouliez-vous mourir?

Le colonel ne souriait plus.

Il comprit qu'il ne pouvait se soustraire à la question importune, et il balbutia :

— Mais...., je ne sais pas. Je ne voulais pas mourir.

Se croisant lentement les bras sur la poitrine, le général de Castelnau toisa du regard celui qui venait de faire cette pitoyable réponse. Pour apprécier la mimique, il eût fallu voir les deux interlocuteurs en présence : la petite taille du général semblait défier la longue stature du colonel, — tel un pygmée affrontant un géant.

— Comment ? Vous ne savez pas? s'écria le général. Vous ne savez pas que, pour un soldat, il y a un moment où il ne lui reste plus qu'à mourir ?

Sa voix s'adoucissait. Elle avait le timbre attristé des reproches affectueux d'un père à son enfant.

Un nuage passa sur l'assemblée. Ces officiers n'étaient pas accoutumés à pareille évocation de la mort à propos d'une critique de manœuvre.

Elle leur causait la même impression de malaise que la présence d'un intrus dans une réunion d'amis.

Le général de Castelnau s'en aperçut. Il tint à s'expliquer sur ce propos que beaucoup de ses auditeurs voulaient considérer comme une boutade. Et, s'adressant à tous, il dit :

— Vous vous étonnez, Messieurs, de la question que je viens de poser au colonel de Cissey. Vous vous êtes préparés à conduire de savantes opérations de guerre ; mais vous êtes-vous jamais décidés à mourir ? Il le faut cependant. C'est l'essentiel de notre métier. L'honneur militaire n'est pas l'honneur mondain. Il ne se satisfait pas au premier sang. Le devoir qu'il nous impose n'a qu'une limite, la dernière de toutes, celle après laquelle nous ne pouvons plus que ranimer les âmes par le souvenir de notre exemple, celle où notre intelligence, notre volonté, notre énergie, notre courage sont anéantis : cette limite-là, c'est la mort !

— Décidément, il n'est pas folâtre, le grand chef, murmura un artilleur, mon voisin.

Le général continuait :

— La retraite peut parfois être une manœuvre qui permet de ressaisir et regrouper ses forces en vue d'un nouveau combat. Elle ne doit jamais être une fuite. Dans toute action malheureuse, il y a une ligne qu'il n'est pas permis de dépasser, sous peine d'être indignes de notre sang français, indignes de notre rôle de soldats, indignes de la confiance que la Patrie a placée en nous. Derrière elle est le gouffre où sombrerait notre honneur. Cette limite d'extrême résistance, Messieurs, c'est l'endroit où l'on se fait tuer. *On peut mourir n'importe où. On ne se fait tuer que là.* Le choix de cette position est d'une importance considérable, car elle constitue la capitale de chaque bataille. Tout le système des opérations dépend de sa solidité. Pour la déterminer, il est indispensable de connaître parfaitement le terrain sur lequel on est engagé et les moyens dont on dispose. C'est par de telles décisions que se révèlent la science et la valeur des chefs. Voyez, Messieurs, quel sentiment de fierté on doit éprouver lorsqu'on se sait capable de prononcer ces mots :

— Quoi qu'il advienne, je resterai là !

§

Le général de Castelnau se transfigurait. Nous n'avions plus devant nous un arbitre discutant une manœuvre, mais un apôtre qui prêchait la sublime religion du Devoir. On le

sentait animé d'une foi massive, inébranlable. Son discours ardent entraînait l'auditoire et l'emportait vers les cimes.

— Laissez-moi exposer toute ma pensée, disait-il. Il est brave de décider l'opportunité d'une noble mort; il est nécessaire d'en prévoir le lieu. Il y a plus encore : il faut savoir comment mourir. La mort d'un soldat ne doit pas être un vain sacrifice, une sorte d'acte passif qui rappellerait la résignation de ces gladiateurs terrassés s'offrant d'eux-mêmes au couteau. Cette suprême ressource du combattant qui ne veut plus reculer, je la vois comme l'explosion de toutes ses forces, le feu à la poudrière. *Lorsqu'il n'y a plus qu'à mourir, Messieurs, il reste encore à mourir puissamment.*

Il se tut un instant, puis, apaisé, changeant de ton, il reprit avec bonhomie :

— Pardonnez-moi ce discours. Je me suis laissé entraîner par mon sujet comme un vieux cheval d'armes par la sonnerie de la charge. Mes paroles étaient certainement inutiles. Vous connaissez tous l'étendue de votre mission et vous êtes résolus à l'accomplir jusqu'au bout. Le colonel de Cissey avait raison de me répondre qu'il ne voulait pas mourir. Ce qu'il voulait, c'était vaincre. La mort ne sauve que l'honneur; la victoire sauve le pays. Mais *la ferme décision de mourir plutôt que de reculer donne la mesure de notre force morale, de cette force qui fait, seule, la valeur d'une troupe.* Cultivons-la, Messieurs, dans notre cœur, dans le cœur de nos soldats, cette qualité qui engendre les héros et qui, à l'heure de la bataille, assurera la suprématie de nos armes. Voilà ce que je tenais à vous rappeler à propos d'un simple exercice. J'ai parlé un peu rudement. La leçon n'en sera que meilleure.

Il fit du regard le tour de l'assemblée. Lorsqu'il eut inspecté tous les visages, lorsqu'il eut vu une flamme briller dans tous les yeux, il parut s'épanouir, et se tournant vers le général Balfourier, il le pria gentiment de rendre la liberté à ses auditeurs.

— Amen! Le sermon est fini, conclut mon voisin l'artilleur.

Le propos n'eut pas d'écho. Il méritait cependant d'être recueilli. Aucun autre mot ne pouvait mieux traduire le caractère de l'allocution que nous venions d'entendre.

§

Les officiers se dispersèrent à la recherche de leurs chevaux.

Sitôt en selle, ils reprirent la route du camp. Tandis qu'ils trottaient botte à botte, ils commentèrent les paroles du général de Castelnau. En vérité, ils étaient troublés par cette sorte d'homélie de la mort à laquelle s'était complu le sous-chef de l'Etat-Major général. Ce n'est pas qu'ils ne fussent des hommes braves et décidés, à l'occasion, mais ils ne pensaient guère à l'heure où la France demanderait le sacrifice de leur vie. Celle-ci s'écoulait comme un fleuve tranquille au travers d'un paysage prévu. Elle allait régulièrement de grade en grade jusqu'à l'heure de la retraite. Ils n'ignoraient pas que leur métier pouvait comporter des risques, mais cette aventure était devenue si improbable que la plupart d'entre eux ne l'envisageaient plus. La carrière militaire avait pris, depuis quarante-cinq années de paix, l'apparence d'uue profession bourgeoise. Elle s'était acquis la réputation d'un fonctionnarisme spécial et astreint au port d'un uniforme que les femmes elles-mêmes n'admiraient plus.

Il faut se souvenir des illusions que la France nourrissait encore pendant les premiers mois de 1914. A la veille de la lutte de tant de nations, notre naïf pays ne croyait pas que la guerre fût possible ; si quelque politicien avait l'audace de la prévoir, si quelque journaliste avait l'imprudence de la prédire dans un avenir prochain, personne ne le prenait au sérieux. Il était commun d'assurer que l'Europe avait peur de se battre. L'état de guerre semblait un anachronisme. Ce n'était plus qu'un vain épouvantail. On en menaçait les peuples qui ne voulaient pas rester sages, comme on fait peur aux enfants en leur parlant de Croquemitaine. Les grandes nations, en adhérant à la Conférence de La Haye, n'avaient-elles pas décidé que toutes leurs querelles se résoudraient désormais par des palabres ?

A cette période de la longue paix, certains mots grandioses sonnaient creux. Celui de Patrie semblait réservé à une pompeuse rhétorique ; il avait perdu son sens concret. Les historiens, seuls, exhumaient le souvenir de notre gloire militaire. Cela suffisait à l'orgueil national. Nous admirions dans leurs livres notre bravoure ancienne ; mais nous n'entendions pas que les vertus guerrières de notre race dussent, un jour, reparaître à la pleine lumière des batailles.

En cet état de la pensée française, comment s'étonner que

des officiers déjà anciens, lassés par la monotonie des garnisons, désabusés de leurs espoirs, amoindris dans leur prestige, aient été surpris du langage du général de Castelnau ? Il les avait éveillés brusquement dans leur sommeil.

Tandis qu'ils commentaient cet incident, les officiers évitaient d'en discuter l'opportunité, par une sorte de pudeur pour leurs sentiments intimes. Ils mettaient surtout en cause la forme simple et brutale de la question posée par le général. Bientôt l'esprit de « blague » prévalut. On entendait des conversations s'engager sur un ton gouailleur :

— Bonjour, mon cher ! Comment cela va-t-il ?

— Très bien !... Où voulez-vous mourir?

Et les rires éclataient, chassant les soucis.

Cependant certains de ces solats gardaient une figure pensive.....

§

Deux mois plus tard, presque jour pour jour, sur ce même terrain de Mailly-le-Camp où avaient retenti les mâles paroles du général de Castelnau, la résistance de nos troupes brisait l'élan de l'invasion allemande.

Vers le même temps, une balle de shrapnell frappait au cœur le colonel de Cissey qui défendait — victorieusement — une des positions du Couronné de Nancy.

Etait-ce une simple coïncidence, ou devons-nous croire à une merveilleuse prophétie ?

R. BRICE.

LA QUESTION DU LATIN

—

Il est mort; c'est pourquoi lui seul est proclamé
Vivant, et d'autant plus patent qu'il est fermé.

V. HUGO, *l'Ane.*

J'admets toutes les cultures, sauf celle du bois mort.

RAOUL FRARY.

Un écho bienveillant du *Mercure* du 1er août dernier avait résumé un article du *Moniteur Médical* sur le tricentenaire de Shakespeare et Cervantès.

Dans cet article, j'insistais sur ce fait remarquable assurément que ni l'un ni l'autre ne savait le latin (ou si peu!), et que cette ignorance avait été partagée par nombre de grands écrivains français, dont je donnais une liste impressionnante.

Cette liste, la voici : l'auteur de la Chanson de Roland, Joinville, Froissart, Comines, Blaise de Monluc, Ambroise Paré, Bernard Palissy, La Rochefoucauld, Vauvenargues, Napoléon Bonaparte, Béranger, Mme de Girardin, George Sand, François Coppée, Pierre Loti, enfin M. Brieux, patron des primaires à l'Académie française.

Il me sera bien permis d'ajouter ici les écrivains régionaux Jasmin et Reboul, mon ami le bon poète Frédéric Bataille, l'excellent écrivain naturaliste J.-H. Fabre, le romancier Charles-Louis Philippe, Louis Pergaud, un des derniers lauréats du Prix Goncourt, enfin le fondateur de la *Revue des Deux Mondes*, François Buloz, et le grand comédien Antoine, qui, sans avoir écrit, ont travaillé glorieusement pour les lettres françaises.

Là-dessus, M. Emile Janvion, délégué de 1898 auprès de F. Coppée, mais assez mal connu au *Mercure* (1), me cherche

(1) Une lettre, à lui adressée aux bureaux du *Mercure* par mon ami, le docteur

noise à deux reprises (nos du 1er sept. et du 16 oct.), m'invectivant copieusement à la manière de Trissotin, me taxant d'ignorance et d'absurdité avec toute la grâce d'un pion authentique : en somme, une véritable mercuriale.

Pour lui, modeste, et il s'en vante, « sa plume grince pour la réfutation », et comment ! Au dire de M. Janvion, tous les écrivains que j'ai cités savaient parfaitement le latin : il se dit « en mesure de le prouver », mais il garde secret son dossier, sauf pour Cervantès et F. Coppée...

A moi donc de fournir mes preuves. Je ne suis qu'un liseur, un chercheur de seconde main. Les érudits et spécialistes que j'ai consultés vont répondre pour moi, à la grande confusion de mon contradicteur improvisé.

Shakespeare. — M. Janvion ergote sur son existence et sa personnalité qui ne sont plus sérieusement controversées. Sa formation seule est inconnue (1). Fils de boucher et garçon boucher lui-même dans sa prime jeunesse, il se marie à 18 ans, quitte bientôt Stratford pour Londres à la suite d'une aventure de braconnage, et se fait acteur avant de devenir auteur. Il apprit l'italien, mais où, quand et comment eût-il pu connaître autre chose que des bribes de latin ?

Dans toutes les biographies de Shakespeare (Guizot, James Darmesteter), on lit que son ami Ben Jonson, auteur dramatique lui-même et savant humaniste, lui reprochait son manque d'érudition et son ignorance de l'antiquité. Je puis ajouter cette citation topique, empruntée à Rowe, éditeur de Shakespeare et poète lauréat de la reine Anne, en 1709 : « S'il est vrai que Shakespeare *n'avait point lu les classiques*, il était également vrai que jamais il ne volait rien de leurs livres, faute que Jonson commettait sans scrupule. »

Cervantès. — M. Janvion s'imagine avoir « administré la preuve absolue que l'œuvre de Cervantès était lubrifiée (2) de latinité », parce qu'il a cité quelques vers d'Ovide dans une de ses nouvelles, *le Licencié de verre*. O l'admirable démonstration ! J'ai connu de vieilles dévotes qui récitaient

Henry La Bonne (de Marseille), est tombée en rebut et a été retournée, par la poste, à son auteur.

(1) « La formation des intelligences, a dit Paul de Saint-Victor, est aussi mystérieuse que celle des diamants. »

(2) *Lubrifiée* est là sans doute pour *imprégnée*, ce qui est un non-sens, car lubrifier veut dire *rendre glissant*...

toutes leurs prières en latin sans en comprendre un mot...

Tout semble démontrer, dit un de ses traducteurs et biographes (1), que Cervantès ne fréquenta jamais aucune des grandes écoles de son pays. Il savait pourtant un peu de latin et il aimait à faire des citations dans cette langue, prêtant généreusement à Horace ce qui appartient à Virgile, et vice versa.

Bien loin d'être « charnu de latinité, truffé de latin », comme parle M. Janvion, Cervantès est foncièrement espagnol de cœur, d'esprit, de mœurs et de langue. Mieux encore, il n'attachait aucune vertu spéciale aux langues mortes, et dans l'épisode de don Diego Miranda, il plaide ainsi pour les modernes par la bouche de don Quichotte :

Le grand Homère n'écrivait pas en latin parce qu'il était grec, et Virgile n'a pas écrit en grec parce qu'il était latin. En un mot, les poètes anciens ont écrit dans la langue qu'ils ont sucée avec le lait de leur nourrice, et ne sont pas allés chercher un idiome étranger pour exprimer leurs nobles pensées. Par conséquent, il serait bon que cette coutume s'étendît à toutes les nations, et qu'on ne méprisât pas le poète espagnol qui écrit dans sa langue.

L'auteur de la Chanson de Roland. — Voici l'opinion très nette de M. Léon Gautier, professeur à l'Ecole des Chartes (2) :

Notre épique n'a jamais lu Virgile ni Homère. S'il est un trait qui rappelle dans son œuvre le *Dulces moriens reminiscitur Argos*, c'est une de ces rencontres qui atteste seulement la belle universalité de certains sentiments humains...S'il faut dire toute ma pensée, je ne crois même pas que notre auteur ait été clerc.

Joinville. — C'est à 80 ans qu'il entreprit d'écrire la vie de saint Louis ou plutôt ses *Mémoires*, car le charmant historien se raconte lui-même à chaque page. Malgré qu'il eût vécu son adolescence à la cour du comte de Champagne, seigneur élégant et lettré qui protégeait les trouvères,

son instruction était plus que médiocre, dit M. Debidour (3). Il cite une fois l'empereur Titus, mais c'est dans un passage emprunté. Les Grecs et les Romains lui étaient, je pense, assez indifférents.

Froissart. — Il fut poète gracieux et fécond avant de se faire l'historien de son temps pendant trois quarts de siècle.

(1) LUCIEN BIART, *Cervantès*, page 9, Lecène et Oudin, 1890.
(2) LA CHANSON DE ROLAND, 12e édition classique, 1883, pages 31 et suiv. de l'Introduction.
(3) WILLEHARDOUIN ET JOINVILLE, p. 221, Lecène et Oudin, 1888.

L'antiquité n'a été d'aucun secours à Froissart, qui savait l'anglais et l'allemand, mais ignore les historiens latins et grecs, et cite seulement Platon, Aristote et Orphée dans ses poèmes. Ce n'est pas un scribe compilant une chronique dans l'ombre d'un couvent, et, comme dit M. Aubertin (1), « c'est surtout en prose que Froissart est un grand poète ». Il a mérité de prendre place parmi les grands écrivains français (2), n'en déplaise à M. Janvion.

« On le mit au latin, précise M. Aubertin (3), il préféra le français et quitta les scolastiques pour le « gay savoir » des ménestrels. »

Comines. — Au dire de M. Janvion, Comines, aussi bien que Froissart et Joinville, ne furent que des chroniqueurs, et non des écrivains : distinction spécieuse et radicalement fausse. Sainte-Beuve n'hésite pas à le proclamer « le premier écrivain vraiment moderne », et Villemain le déclare « le premier de nos historiens qui ait été philosophe ».

Il n'apprit pas le latin (4), dit M. Aubertin, et regretta souvent de l'ignorer ; mais sa merveilleuse mémoire, son esprit naturel, suppléèrent à cette ignorance première par la lecture de nombreux ouvrages francais, par l'étude des langues modernes : il parlait l'italien, l'allemand et l'espagnol.

Même note chez son éditeur Chantelauze (5) :

On envoyait les fils de familles nobles étudier le latin et le grec aux écoles de Louvain, de Cologne, de Paris. Comines, abordant un jour cette question du latin, déplorait de n'avoir pu l'apprendre. Nous ne partageons pas ses regrets. Il échappe ainsi au latinisme et au pédantisme des écrivains de son temps. Il apprit à penser par lui-même sans le secours des anciens. Quand il sut lire et écrire, il prit des leçons d'équitation.

Blaise de Monluc. — Il fut d'abord page de la duchesse de Lorraine, puis archer dans une compagnie de gens d'armes sous les ordres de Bayard. Après quoi, son éducation terminée, il revint au logis, à 17 ans, pour en repartir aussitôt et guerroyer pendant près de soixante ans. Quand aurait-il appris le

(1) *Histoire de la langue et de la littérature françaises au moyen âge*, tome II, page 98.
(2) Voir le charmant livre de Mme Mary Darmesteter, dans la Collection Hachette.
(3) *Loc. cit.*, tome II, page 225.
(4) *Loc. cit.* tome II, page 281.
(5) CHANTELAUZE, Portraits historiques, 1886, page 3.

latin? D'ailleurs, il détestait les écritures et les paperasses, se contentait de signer ses lettres et nous apprend lui-même qu'il dicta ses Commentaires (1).

La Rochefoucauld. — Son cas est bien connu de tous, sauf de M. Janvion. Voici ce qu'en dit son dernier biographe (2) :

Il reçut en province l'éducation d'un jeune seigneur voué au métier des armes : les exercices du corps y tenaient plus de place que l'étude des lettres, qu'il *termina dès sa treizième année. Ignorant en livres,* il devenait bientôt savant en actions et en émotions.

A 15 ans, il se mariait, et, l'année suivante, il faisait ses premières armes en Italie.

Vauvenargues. — Voltaire avait écrit en parlant de son jeune ami : « Par quel prodige avait-il, à 25 ans, la vraie philosophie et la vraie éloquence, sans autre étude que le secours de quelques bons livres ? »

Et son récent biographe, Maurice Paléologue, est encore plus explicite :

Il se forma presque seul et comme au hasard. Il n'acquit que bien peu de ces connaissances générales qui font pour ainsi dire la base intellectuelle de toute une vie, et *il ne sut jamais ni le latin ni le grec* (3).

Ce qui ne l'empêcha pas de se passionner pour la lecture de Plutarque et de Sénèque en traduction, et d'être un des plus exquis parmi les maîtres de notre langue.

Napoléon. — Quand le jeune Bonaparte arriva à Brienne, les Minimes de l'Ecole le traitèrent en étranger et lui apprirent le français.

Il ne comprend pas, dit l'historien Arthur Chuquet (4), qu'on écrive dans une langue morte et qu'on abaisse les classiques de l'ancienne Rome à n'être plus, comme disent les moines de Brienne, que des sources d'éloquence pour la diction latine. S'il lit les Latins, il se contente des traductions. Pourquoi expliquer, déchiffrer longuement un auteur dans l'original ? Ne vaut-il pas mieux le lire rapidement dans la version française ? Le latin sert-il à un homme d'épée ? N'est-il pas exclu des cours de l'Ecole militaire de Paris ?

Napoléon n'a donc pas fait ses études classiques, et son

(1) *Monluc*, par Charles NORMAND, Lecène et Oudin, 1892.
(2) J. BOURDEAU, *La Rochefoucauld*, 1895, p. 22 (Collection Hachette des grands écrivains français).
(3) M. PALÉOLOGUE, *Vauvenargues*, 1890 (Collection Hachette).
(4) *La jeunesse de Napoléon*, tome I, BRIENNE, page. 127.

ignorance du *Conciones* ne l'a pas empêché de trouver une forme d'éloquence militaire inimitable. L'histoire fut son étude favorite, à Brienne comme dans ses loisirs de garnison : il lut et relut avec acharnement Rousseau, l'abbé Raynal, Rollin, etc., prenant des notes dont il nous reste 38 cahiers tout entiers de sa main.

Mme de Girardin. — La charmante femme reprochait à Jules Janin de citer à tout propos des bribes de mauvais latin (1) :

Je prends un journal français, parlant de la littérature française, et je me mets à le lire à la clarté d'un soleil français : bon ! cela commence assez bien. Oui, mais au beau milieu du chemin, je rencontre un obstacle, je me pique le nez contre un chardon : du latin ! toujours du latin ! ça m'humilie ! Ajoutez que si parfois je demande à quelqu'un de mes amis, voire même à certains académiciens, l'explication de ce mot latin qui m'arrête, il se trouble, il hésite et voilà ce pauvre homme effarouché, tant ils ont peur de convenir les uns et les autres qu'ils ne savent pas le latin... Hier encore, au milieu d'un article, M. Saint-Marc Girardin avait écrit : *Ruit arduus æther.* Je demande à Gautier ce que ça veut dire ? Il me répond qne le *ciel est en rut ;* et cette fois je trouve en effet qu'on avait raison de dire en latin une si vilaine chose. Ah ! si vous saviez comme on a ri chez M. de Lacretelle de la traduction de Gautier ! *Ruit arduus æther*, cela voulait dire tout simplement : *il pleut, il fait mauvais temps.*

Cette jolie anecdote montre comme la langue latine est hérissée d'embûches et pleine de précipices, même pour ses fidèles.

George Sand. — Mariée à 18 ans et mère tout de suite, la dame de Nohant ne commença son apprentissage littéraire qu'à 27 ans. Elle se forma elle-même par d'immenses lectures, sans direction et sans ordre. Tous les philosophes y passèrent, Aristote, Bacon, Locke, Bossuet, Montesquieu, Condillac, Mably, J.-J. Rousseau, Leibniz surtout, qu'elle mettait au-dessus de tous les autres comme métaphysicien ; puis les grands écrivains français et étrangers, Chateaubriand, Montaigne, Pascal, Labruyère, Walter Scott, Byron, Gœthe, Pope, Milton, Shakespeare et Dante. Jusqu'à la fin de sa vie, elle étudia l'histoire naturelle, et particulièrement, la minéralogie, la botanique, les Papillons. J'ai eu beau chercher dans le

(1) Préface de la *Flore latine*, de P. Larousse.

livre très fouillé de Caro (1) les sources de son inspiration, je n'y ai pas trouvé trace de latin ni de culture classique.

F. Coppée.— M. Janvion a raconté que, délégué auprès du poète, il avait vu, ouvert sur sa table, un *Gradus ad Parnassum*. Singulier instrument de travail pour un poète français ! Peut-être était-ce pour endormir la bonne souffrance ? Je soupçonne plutôt qu'il y avait là une simple galéjade à l'adresse des visiteurs. F. Coppée avait le Parnasse sous la main et un bonnet à poil de grenadier dans le cœur, mais ce n'était qu'un symbole. Les poètes n'ont pas l'habitude de brandir un dictionnaire des rimes, pas plus qu'un chirurgien ses couteaux.

Quoi qu'il en soit, voici, d'après M. Ernest Gaubert (2), à quoi se bornèrent les humanités de F. Coppée : il entre, à 14 ans, comme « externe au lycée Saint-Louis dont il est loin d'être un bon élève. Plus que le *Gradus ad Parnassum*, la libre rêverie sous les ombrages du Luxembourg, la lecture aux étalages de bouquinistes et la flânerie à travers les rues de Paris retiennent son attention. Il quittait le lycée après la troisième, entrait commis chez un architecte, faisait de la copie pour des entrepreneurs et passait les nuits à composer ses premiers vers. » Ainsi Coppée ne fut pas même bachelier !

Pierre Loti. — Un des camarades de promotion du Borda a jugé à mon avantage le cas de P. Loti, qui ne pouvait connaître du latin que les premiers rudiments. J'avais trouvé l'indication de cette indigence dans un discours de M. Ch. Lallemand, membre de l'Académie des Sciences, et président de la Société de géographie, précisément sur *la question du latin et la culture scientifique* (3) ; et j'ai fait confiance à M. Lallemand, qui connaît aussi bien que M. Janvion le programme d'admission à l'Ecole navale.

On sait aussi, d'après son propre aveu, que le prestigieux Loti ne lit jamais les auteurs français, et j'en infère qu'il doit avoir pour les langues mortes un dédain supérieur.

Au collège où il entra à 12 ans comme externe, il fut irrégulier, ennuyé et peu laborieux, nul en narration française (voir *le Roman d'un enfant*); mais il aimait à écrire pour lui

(1) E. CARO, *George Sand*, de la Collection Hachette.
(2) E. GAUBERT, *François Coppée*, biographie critique, Sansot, 1906.
(3) C'était en 1911, au Congrès de Dijon de l'Association française pour l'avancement des sciences.

tout seul et tenait un journal de ses impressions et de ses rêves des lointains pays.

Jamais, dit-il, à aucune époque de ma vie, l'idée ne m'est venue de composer un seul vers. Mes notes étaient écrites toujours en une prose affranchie de toutes règles, farouchement indépendante.

Voilà qui n'annonce guère un humaniste !

On vient nous dire maintenant (*Mercure* du 1er nov. p. 184) que Loti « traduisait Tacite à livre ouvert ». Voilà certes un violon d'Ingres plutôt inattendu ! Qui veut trop prouver... Et, comme dit l'autre, mes remarques subsistent, ainsi que les commentaires de l'élève du *Borda*, d'une évidente sincérité.

Parmi tous nos champions du latin et fanfarons de grec, combien se nourrissent de cendres et n'ont pas la franchise d'avouer comme notre grand Victor (*Toute la lyre*, IV, 15) :

Je savais mal le grec ; je voulus lire Eschyle.
J'étais jeune, ignorant, innocent, ingénu ;
Je pris chez le premier bouquiniste venu
Un Eschyle en français ; car, pour être sincère,
Une traduction m'était fort nécessaire.

A bout de mauvaises raisons et d'invectives hargneuses, M. Janvion me somme à la fin d'expliquer « où je veux en venir, à quoi tend cette entreprise absurde de démolition ». Je vais le satisfaire.

Tout d'abord je proteste que je n'ai aucune intention iconoclaste, et que j'admire infiniment tous les grands écrivains, saturés ou non du latin.

J'ai voulu simplement démontrer, par d'illustres exemples, que la connaissance du latin n'a pas la valeur éducative *spéciale* et créatrice qu'on se plaît à lui attribuer. Cette opinion, que méprise sans doute l'omniscient M. Janvion, j'ai l'honneur de la partager avec une foule de bons écrivains et de savants, d'éducateurs et de professeurs, voire de latinistes professionnels. Après Raoul Frary, dont le beau livre sur *la question du latin* n'est pas oublié après 40 ans, je citerai : en première ligne, Jules Lemaître, les professeurs G. Lanson et Aulard, de la Sorbonne, M. Raymond Poincaré, M. Edmond Pottier, M. Ernest Courbet, éditeur du Montaigne de la maison Lemerre ; les savants français Berthelot, Ch. Lallemand, Carvallo, directeur des études à l'école Polytechnique, Gustave le Bon (*Psychologie de l'éducation*) ; les économistes F. Bas-

tiat et Frédéric Passy; les savants étrangers Franklin, J. Liebig, Helmholtz, Charles Darwin, W. Crookes, W. Ramsay, Andrew Carnegie (*The empire of business*), J. Novicow (*Les luttes entre sociétés humaines*); enfin les illustres philosophes Auguste Comte et Herbert Spencer (voir son *Autobiographie.*)

Ici encore je pourrais multiplier les déclarations intéressantes. Dans une page fameuse, Jules Lemaître a résumé avec une verve inoubliable tout le procès du latin. « Personne, écrivait l'illustre Charles Darwin, ne peut mépriser plus sincèrement que moi la vieille éducation classique stéréotype et bête. » Mais, comme a dit Voltaire,

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire,

et je veux terminer par la déposition de notre savant Berthelot : « J'estime que l'enseignement classique dans nos sociétés est destiné à être de plus en plus réservé à des minorités... Ce n'est pas là une question d'hostilité personnelle : j'ai été un des brillants élèves de l'enseignement classique, il n'y a aucune vanité à mon âge à le rappeler... L'éducation moderne devrait reposer essentiellement sur l'étude du français, des langues modernes et des sciences. »

Tel doit être le programme de tous ceux qui se sont libérés de la superstition du latin.

Dr E. CALLAMAND.

NIÉTOTCHKA NESVANOVA

(*Suite* [1])

—

III

A cette époque, tout Pétersbourg fut soudainement remué par une grande nouvelle : on annonçait l'arrivée du célèbre S... Tout ceux qui appartenaient pour si peu que ce fût au monde musical, à Pétersbourg, entrèrent en émoi. Les chanteurs, les acteurs, les poètes, les peintres, les mélomanes et même ceux qui ne l'étaient pas et affirmaient avec un modeste orgueil qu'ils ne comprenaient rien à la musique, s'arrachaient les billets. La salle ne pouvait contenir la dixième partie des enthousiastes qui avaient la possibilité de payer le billet d'entrée vingt-cinq roubles. Mais la réputation européenne de S.., sa gloire couronnée de lauriers, la fraîcheur inaltérable de son talent, les bruits répandus depuis peu qu'il ne prendrait plus que rarement l'archet pour le public, l'affirmation que c'était sa dernière tournée en Europe, et qu'ensuite il ne jouerait plus, tous ces bruits produisaient leur effet. En un mot, l'impression était générale et profonde.

J'ai déjà dit que la venue de tout nouveau violoniste, de toute célébrité, produisait sur mon beau-père l'effet le plus désagréable. Chaque fois, il s'empressait tout d'abord d'aller entendre l'artiste pour se rendre compte du degré de son talent. Il lui arrivait souvent d'être malade des louanges qu'il entendait autour de lui à l'adresse du nouveau venu, et il ne se calmait que s'il pouvait découvrir des défauts dans le jeu du violoniste et répandre avec une ironie amère son opinion par-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 444.

tout où cela lui était possible. Pauvre fou, il ne reconnaissait dans le monde entier qu'un seul talent, qu'un seul artiste, et, naturellement, cet artiste, c'était lui !

Le bruit fait autour de l'arrivée de S..., génie musical, produisit sur lui un effet foudroyant. Je ferai observer que pendant les dix dernières années, il n'était venu à Pétersbourg aucun artiste remarquable, même bien inférieur à S... C'est pourquoi mon père n'avait aucune idée du jeu des artistes européens de premier ordre. On m'a raconté que dès qu'il fut question de l'arrivée de S..., on vit mon père se montrer de nouveau dans les coulisses du théâtre. On m'a dit aussi avoir remarqué qu'il paraissait très ému, se renseignant avec inquiétude sur S... et son futur concert.

Depuis longtemps on ne l'avait pas revu dans les coulisses et son apparition y produisit même quelque effet. Quelqu'un, pour l'agacer, lui dit d'un ton provocant : « Mon cher Egor Pétrovitch, ce que vous allez entendre maintenant, ce ne se sera pas une musique de ballet, mais une musique après laquelle il ne vous sera probablement plus possible de vivre. » On dit qu'il pâlit à cette moquerie ; il répondit cependant en souriant nerveusement : « Nous verrons ; les cloches sonnent fort derrière les montagnes. S... ne s'est fait entendre, je crois, qu'à Paris ; ce sont donc les Français qui ont fait sa réputation et on sait ce que sont les Français ! » Et tous ceux qui étaient là éclatèrent de rire. Le malheureux en fut offensé, mais se contenant, il ajouta que d'ailleurs il ne disait rien, qu'on verrait, que le surlendemain serait vite arrivé et que bientôt tous les miracles seraient dévoilés.

B... m'a raconté que ce même jour, avant la tombée de la nuit, il avait rencontré le prince X..., le dilettante bien connu, qui aimait et comprenait profondément l'art. Ils faisaient route ensemble et causaient de l'artiste nouvellement arrivé, quand soudain, au tournant d'une rue, B... avait aperçu mon père arrêté devant la vitre d'un magasin où il examinait attentivement le programme sur lequel, en gros caractères, était annoncé le concert de S...

— « Voyez-vous cet homme? dit B... en indiquant mon père.

— « Qui est-ce? demanda le prince.

— « Vous avez déjà entendu parler de lui. C'est cet Efimov

dont je vous ai déjà entretenu plusieurs fois et à qui vous avez même accordé votre protection.

— « Ah ! C'est curieux, dit le prince. Vous m'en avez beaucoup parlé. On dit qu'il est très amusant. Je voudrais l'entendre jouer.

— « Cela n'en vaut pas la peine », répondit B..., « et ce n'est que pénible. Je ne sais quel effet il vous produirait, mais pour moi, il me déchire le cœur. Sa vie est une tragédie, lamentable, affreuse. Je connais à fond cet homme et, quelque bas qu'il soit tombé, toute sympathie pour lui n'est cependant pas encore morte en moi. Vous dites, prince, qu'il doit être très amusant ! C'est vrai, mais il fait une impression trop douloureuse. D'abord, il est fou ; ensuite ce fou est un criminel, car outre la sienne propre il a encore perdu deux existences : celles de sa femme et de sa fille. Je les connais. S'il était conscient de son crime, il en mourrait ; mais toute l'horreur réside en ceci que depuis huit ans il vit dans ce crime et depuis huit ans lutte avec sa conscience pour ne pas se l'avouer.

— « Vous disiez qu'il est pauvre? dit le prince.

— « Oui, mais la misère est presque un bonheur pour lui, puisqu'elle lui sert de prétexte. Maintenant il peut affirmer à tout le monde que c'est la misère seule qui l'empêche d'arriver, que s'il était riche, il aurait du temps, pas de soucis et qu'on verrait alors quel artiste il est. Il s'est marié dans l'espoir bizarre que les mille roubles que possédait sa femme lui permettraient de se mettre sur pied. Il a agi en poète et toute sa vie s'est toujours passée ainsi. Savez-vous ce qu'il ne cesse de dire depuis huit ans? Il affirme que c'est sa femme qui est l'auteur de tous ses malheurs, que c'est elle qui l'arrête en tout. Il ne fait rien et ne veut pas travailler, et si vous lui ôtez cette femme, il sera la créature la plus misérable au monde. Voilà déjà plusieurs années qu'il n'a pas touché son violon et savez-vous pourquoi? Parce que chaque fois qu'il prend en main l'archet, il est forcé de s'avouer dans son for intérieur qu'il n'existe pas, qu'il n'est pas un artiste. Mais quand l'archet est mis de côté, il garde au moins l'illusion lointaine que ce n'est pas vrai. C'est un rêveur. Il pense que tout d'un coup, par quelque miracle, il deviendra l'homme le plus célèbre au monde. Sa devise est *aut Cesar aut nihil*...

Comme si on pouvait devenir César comme cela, en un clin d'œil ! Il a soif de gloire. Et quand un sentiment pareil devient le moteur principal et unique d'un artiste, cet artiste n'est déjà plus un artiste, car il a perdu l'instinct artistique principal, qui est l'amour de l'art pour l'art, et non pour la gloire ou autre chose. Par exemple, quand S... prend l'archet, il n'existe plus rien au monde pour lui que la musique. Après l'archet, ce qu'il y a de plus important pour S..., c'est l'argent, et seulement, en troisième lieu, il me semble, la gloire. Mais il s'en soucie très peu... Savez-vous ce qui préoccupe maintenant ce malheureux? ajouta B... en indiquant Efimov. C'est le souci le plus stupide, le plus misérable, le plus ridicule au monde : à savoir s'il est supérieur à S... ou si S... lui est supérieur. Rien de plus, parce qu'au fond, il est tout de même convaincu qu'il est le plus grand musicien de l'univers. Dites-lui qu'il n'est pas un artiste et je vous assure qu'il mourra sur le coup, comme frappé de la foudre ; c'est, en effet, une chose terrible de se séparer de l'idée fixe à laquelle on a sacrifié toute sa vie et dont le fondement est tout de même sérieux et profond, car sa vocation, au commencement, était vraiment sincère.

— « Ce sera curieux ce qu'il éprouvera quand il entendra S..., remarqua le prince.

— « Oui, dit B... pensif. Mais non, il se ressaisira tout de suite. Sa folie est plus forte que la vérité, et il inventera aussitôt quelque raison lui permettant de se reprendre.

— « Vous croyez? »

A ce moment ils se trouvaient près de mon père. Celui-ci voulut se dérober, mais B... l'arrêta. Il lui demanda s'il serait au concert de S... Mon père répondit avec indifférence qu'il n'en savait rien, qu'il était pris par une affaire plus importante que tous les concerts et tous les virtuoses étrangers, que, d'ailleurs, il verrait et que, s'il avait une heure de libre, il irait peut-être. Puis, rapidement, l'air inquiet, il regarda tantôt B..., tantôt le prince, eut un sourire contraint, toucha son chapeau, fit un signe de tête et dépassa ses interlocuteurs, prétextant qu'il était pressé.

Mais moi, depuis la veille, je connaissais les préoccupations de mon père. Je ne savais pas précisément ce qui le tourmentait, mais je voyais qu'il était d'une inquiétude mortelle. Ma-

man elle-même le remarqua. Elle était à cette époque très malade et pouvait à peine remuer les jambes. Père, à chaque instant, sortait de la maison et rentrait. Le matin, trois ou quatre camarades, d'anciens collègues, vinrent le voir, ce qui m'étonna beaucoup, car, à l'exception de Carl Feodorovitch, je ne voyais, pour ainsi dire, jamais personne chez nous, tout le monde ayant cessé de venir nous voir depuis que mon père avait abandonné définitivement le théâtre. Enfin Carl Feodorovitch accourut tout essoufflé. Il apportait le programme. J'écoutais et regardais attentivement. Tout cela m'inquiétait comme si j'étais coupable de tout le trouble, de toute l'angoisse que je lisais sur le visage de mon père. J'aurais bien voulu comprendre de quoi ils parlaient, et, pour la première fois, j'entendis prononcer le nom de S... Je compris ensuite qu'il fallait au moins quinze roubles pour entendre ce S... Je me rappelle aussi que mon père, ne pouvant se contenir, faisait de grands gestes de la main et disait qu'il connaissait ces merveilles d'outre-mer, ces génies extraordinaires, et S... aussi, que c'étaient tous des Juifs qui venaient prendre l'argent russe, parce que les Russes croient toujours à toutes les sottises, surtout quand elles viennent des Français. Je comprenais déjà ce que signifiait cette phase : *Il n'a pas de talent !* Et les visiteurs de rire. Bientôt tous partirent, laissant mon père de très mauvaise humeur. Je me rendais compte qu'il était fâché, par une raison quelconque, contre ce S... et, pour le distraire, je m'approchai de la table, pris le programme et me mis à lire à haute voix le nom de S... Puis, tout en riant et en regardant mon père qui demeurait assis sur sa chaise, pensif, je dis : « C'est probablement un artiste comme Carl Feodorovitch ! Celui-là non plus ne réussira pas ? » Mon père tressaillit et, comme s'il en avait peur, arracha d'une main le programme, cria, tapa du pied, saisit son chapeau et voulut sortir de la chambre. Mais il se retourna aussitôt et m'appela dans le vestibule. Là, il m'embrassa, puis, avec une sorte d'inquiétude, une sorte de crainte dissimulée, il commença à me dire que j'étais une enfant sage et bonne, que sûrement je ne voudrais pas l'attrister, qu'il attendait de moi un grand service, mais il ne me dit pas lequel. En outre il m'était pénible de l'entendre. Je voyais que ses paroles et ses caresses n'étaient pas désintéressées, et tout cela me boule-

versait. Je commençais à être terriblement inquiète pour lui.

Le lendemain, pendant le dîner, c'était la veille du concert, mon père parut tout à fait consterné. Il était très changé et à chaque instant regardait maman. Enfin, je fus tout étonnée quand il se mit à causer avec elle. J'étais étonnée, parce qu'il ne lui parlait presque jamais.

Après le dîner, il commença à me flatter particulièrement. A chaque instant, sous différents prétextes, il m'appelait dans le vestibule, regardait tout autour de lui, comme s'il avait peur d'être pris en faute, et il me caressait la tête, m'embrassait et me disait tout le temps que j'étais une bonne enfant, obéissante, que j'aimais sans doute mon père et ferais sûrement ce qu'il me demanderait. Tout cela me causait une angoisse épouvantable. Enfin, quand, pour la dixième fois, il m'appela dans le vestibule, la chose s'expliqua. D'un air douloureux, regardant avec inquiétude de tous côtés, il me demanda si je savais où maman avait caché les vingt-cinq roubles qu'elle avait rapportés la veille au matin. A cette question, je devins folle de terreur. Mais à ce moment, quelqu'un ayant fait du bruit dans l'escalier, mon père, effrayé, me laissa là et s'enfuit.

Il ne rentra que le soir, confus, triste, soucieux. Il s'assit silencieusement sur sa chaise et commença à me regarder avec une sorte de joie. J'étais saisie de crainte et m'efforçais d'éviter ses regards.

Enfin, maman, qui était restée au lit toute la journée, m'appela, me donna de la monnaie et m'envoya acheter du thé et du sucre. Chez nous, on buvait du thé très rarement, maman ne se permettait ce véritable luxe pour nos moyens que quand elle se sentait souffrante et fiévreuse.

Je pris l'argent et sortis. Sitôt dans le vestibule, je me mis à courir comme si j'avais eu peur qu'on ne me rattrapât. Mais ce que je craignais arriva. Mon père me rejoignit quand déjà j'étais dans la rue et me fit revenir dans l'escalier.

— « Niétotchka, dit-il d'une voix tremblante, ma chérie, écoute, donne-moi cet argent, et demain...

— « Père, petit père ! m'écriai-je en me mettant à genoux et le suppliant. Je ne puis pas, c'est impossible, maman a besoin de thé. On ne peut pas prendre chez maman ; c'est impossible. Je prendrai une autre fois.

— « Alors tu ne veux pas ? Tu ne veux pas ? me chucho-

tait-il en délire. Alors tu ne m'aimes pas. C'est bien. Maintenant je t'abandonne. Reste avec ta mère. Moi, je m'en irai et ne te prendrai pas avec moi, tu entends, méchante fille ! Tu entends...

— « Petit père ! m'écriai-je saisie d'horreur. Prends l'argent, va ! Que puis-je faire maintenant ? disais-je en me tordant les mains et le saisissant par son veston. Maman pleurera, maman me grondera encore... »

Il paraissait ne pas s'être attendu à une résistance pareille ; toutefois il prit l'argent. Enfin, n'ayant plus la force d'entendre mes supplications et mes sanglots, il m'abandonna sur l'escalier et courut en bas...

Je montai chez nous ; mais à la porte de notre logement mes forces m'abandonnèrent. Je n'osais pas entrer : je ne pouvais pas entrer, Tout ce que j'avais de cœur était révolté et bouleversé. Le visage enfoui dans mes mains, je m'assis près de la fenêtre, comme le jour où j'avais entendu exprimer à mon père son désir que maman meure.

J'étais dans une sorte d'inconscience et tremblais au moindre bruit dans l'escalier. Enfin j'entendis qu'on montait hâtivement. C'était lui. Je reconnaissais son pas.

— « Tu es ici ? » chuchota-t-il.

Je me jetai vers lui.

— « Tiens ! fit-il en me mettant l'argent dans la main. Prends-le. Maintenant je ne suis plus ton père. Tu aimes ta mère plus que moi. Alors va chez ta mère. Moi je ne veux plus te connaître ! » Et, en disant cela, il me repoussa et de nouveau descendit en courant l'escalier.

Toute en pleurs, je me mis à courir derrière lui.

— « Père, petit père, je t'obéirai ! criai-je. Je t'aime plus que maman ! Reprends l'argent ! Reprends-le ! »

Mais il ne m'entendit pas et disparut à ma vue...

Toute cette soirée, je fus comme morte et tremblante de fièvre. Je me rappelle que maman me parla, m'appela près d'elle ; mais je n'entendais et ne voyais rien. Enfin la crise se produisit. Je me mis à pleurer, à crier. Maman, effrayée, ne savait que faire. Elle me prit dans son lit, et je ne me souviens plus comment je m'endormis, mes bras autour de son cou, tremblant de peur à chaque instant. Toute la nuit se passa ainsi. Le matin, je m'éveillai tard ; maman n'était déjà plus à la mai-

son. Ç'était le moment où elle se trouvait toujours dehors pour son travail. Mon père était là avec un étranger, et tous deux causaient à haute voix. J'attendais avec impatience le départ de ce visiteur et, dès que je fus seule avec mon père, j'allai me jeter dans ses bras, et, en sanglotant, je me mis à le supplier de me pardonner ma conduite d'hier.

— « Seras-tu une enfant sage, comme auparavant ? me demanda-t-il sévèrement.

— « Oüi, petit père, répondis-je. Je te dirai où maman cache l'argent. Hier il était dans cette petite boîte.

— « Où ? s'écria-t-il, s'animant soudain et se levant de sa chaise. Où est-il ?

— « L'argent est enfermé, petit père ! dis-je. Attends à ce soir, quand maman enverra changer, parce que la petite monnaie est déjà toute dépensée.

— « J'ai besoin de quinze roubles, Niétotchka, tu entends ? Seulement quinze roubles. Trouve-les-moi aujourd'hui et demain je te rapporterai tout. Et tout de suite j'irai t'acheter des gâteaux, des noix. Je t'achèterai aussi une poupée, demain même... Et chaque jour je t'apporterai des cadeaux, si tu es gentille...

— «Non père, il ne faut pas... Je ne veux pas de gâteaux. Je ne les mangerai pas. Je te les rendrai ! » m'écriais-je en sanglotant, car une terrible angoisse venait de me saisir au cœur.

Je sentais à ce moment qu'il n'avait pas pitié de moi, qu'il ne m'aimait pas, puisqu'il ne voyait pas que je l'aimais et qu'il pensait que je n'agirais que pour des cadeaux. A ce moment, moi, une enfant, je le comprenais merveilleusement, et je sentais que désormais je ne pourrais plus l'aimer comme auparavant, que j'avais perdu pour toujours mon petit père. Lui, il était dans l'enthousiasme à cause de mes promesses. Il voyait que j'étais prête à tout pour lui, que je ferais tout pour lui, et Dieu sait combien pour moi il y avait de choses dans ce « tout » ! Je comprenais ce que représentait cet argent pour ma pauvre maman. Je savais qu'elle pouvait tomber malade de chagrin si elle le perdait, et le remords criait en moi. Mais lui ne voyait rien. Il me considérait comme une enfant de trois ans, alors que je comprenais déjà tout. Son enthousiasme ne connaissait pas de bornes. Il m'embrassait, me suppliait de ne pas pleurer, me promettait qu'aujourd'hui même nous nous

en irions tous deux quelque part, sans maman, flattant ainsi ma persistante fantaisie. Enfin il tira de sa poche un programme et se mit à me raconter que cet homme qu'il irait voir aujourd'hui était son pire ennemi, son ennemi mortel, mais que ses ennemis ne triompheraient pas. Il ressemblait lui-même à un enfant, en me parlant à moi de ses ennemis. Mais ayant remarqué que je ne souriais pas comme j'en avais l'habitude quand il me parlait, et que je l'écoutais en silence, il prit son chapeau et sortit hâtivement, comme s'il était attendu quelque part. En s'en allant, il m'embrassa encore une fois, et me fit un signe de tête accompagné d'un sourire, comme s'il n'était pas sûr de moi et m'exhortait à ne pas réfléchir.

J'ai déjà dit qu'il était comme un fou et cela depuis la veille. Il avait besoin d'argent afin d'acheter un billet pour le concert qui devait décider de son sort. Il avait l'air de pressentir que ce concert résoudrait tout, mais il était si bouleversé que, la veille, il avait voulu me prendre la monnaie de billon, comme s'il pouvait avec cet argent se procurer un billet.

Ses bizarreries se montrèrent encore davantage pendant le dîner. Il ne pouvait littéralement pas tenir en place et ne touchait à aucun plat. A chaque instant, il se levait de table, puis se rassayait comme s'il se ravisait. Tantôt il prenait son chapeau, comme s'il devait aller quelque part, puis tout à coup il devenait étrangement distrait, marmonnait quelque chose ou bien, soudain, me regardait en clignant des yeux, me faisait des signes, comme s'il avait hâte de recevoir l'argent le plus vite possible, et comme s'il était fâché que je ne l'aie pas encore pris. Maman elle-même remarqua ses excentricités et le regarda avec étonnement. Moi, j'étais comme une condamnée à mort. Quand le repas fut terminé, j'allai me blottir dans un coin, et, tremblant de fièvre, je comptais les minutes jusqu'à l'heure où maman avait l'habitude de m'envoyer faire les achats. De ma vie entière je n'ai passé d'aussi pénibles instants, et ils se sont gravés pour toujours dans ma mémoire. Que n'ai-je pas éprouvé durant ces heures ! Il est des moments où la conscience vit davantage que pendant des années entières. Je sentais que je commettais une mauvaise action. Lui-même avait ravivé mes bons instincts quand, effrayé de

m'avoir poussée au mal, la première fois, il m'avait expliqué que j'avais agi vilainement. Ne pouvait-il donc pas comprendre qu'il est difficile de tromper une nature avide d'impressions et qui déjà sent et conçoit ce qui est bien ou mal? Je comprenais que c'était une terrible nécessité qui avait pu l'amener à me pousser au vice pour la seconde fois, et à sacrifier ainsi une pauvre enfant sans défense, en risquant encore une fois de débaucher sa conscience instable.

Et maintenant, blottie dans un coin, je me demandais : Pourquoi m'a-t-il promis des récompenses, puisque j'étais bien décidée à agir de mon plein gré? De nouvelles sensations, de nouvelles aspirations, de nouvelles questions, se pressaient en moi et me tourmentaient. Ensuite, tout d'un coup, je me mis à penser à maman. Je me représentai sa douleur devant la perte de son dernier argent, fruit de son travail.

Enfin, maman ayant terminé la besogne qu'elle avait grand peine à faire, m'appela. Je tressaillis, et m'approchai d'elle. Elle prit l'argent dans la commode, et me le remit en disant : « Va, Niétotchka, mais, au nom de Dieu, veille à ce qu'on ne te le vole pas comme l'autre fois, et ne perds rien. »

Je regardai mon père d'un air suppliant, mais il hocha la tête, me sourit d'un air approbateur, en se frottent les mains d'impatience.

La pendule sonnait six heures. Le concert commençait à sept heures. Lui aussi devait souffrir beaucoup de cette attente.

Je m'arrêtai dans l'escalier pour l'attendre. Il était si ému et si impatient que, sans aucune précaution, il courut aussitôt derrière moi. Je lui remis l'argent. L'escalier était noir et je ne pouvais voir son visage, mais je le sentais qui tremblait en prenant l'argent. J'étais presque sans connaissance et ne bougeais pas. Enfin je me ressaisis quand il voulut m'envoyer en haut lui chercher son chapeau.

Il ne voulait pas rentrer.

— « Père, est-ce que tu ne remonteras pas avec moi? » demandai-je d'une voix entrecoupée, mon dernier espoir étant qu'il me défendît.

— « Non... Va seule... Attends, attends !... s'écria-t-il, attends ! Je t'apporterai un cadeau tout de suite; monte d'abord et apporte-moi ici mon chapeau. »

Ce fut comme si une main glacée me serrait tout à coup le

cœur. Je poussai un cri et montai en courant. Quand j'entrai dans la chambre, j'étais pâle comme une morte, et si même j'avais voulu dire maintenant qu'on m'avait arraché l'argent, maman ne l'eût pas cru. Mais j'étais incapable de prononcer un seul mot. Dans l'excès de mon désespoir, je me jetai sur le lit de maman et cachai mon visage dans mes mains. Une minute après, la porte grinça doucement.

Mon père entra. Il venait chercher son chapeau.

— « Où est l'argent? s'écria tout d'un coup maman, devinant subitement que quelque chose d'extraordinaire venait de se passer. Où est l'argent ? Parle, parle donc ! »

Elle m'arracha du lit et me plaça au milieu de la chambre.

Je me taisais, les yeux baissés. Je comprenais à peine ce qui se passait en moi et ce qu'on avait fait avec moi.

— « Où est l'argent ? s'écria-t-elle de nouveau, en me lâchant et en se tournant brusquement vers mon père qui prenait son chapeau. Où est l'argent ? répéta-elle. Ah ! elle te l'a donné ! Vaurien, assassin ! Alors tu veux la perdre aussi, une enfant ! Non, non, tu ne t'en iras pas comme ça ! »

Aussitôt elle s'élança vers la porte, la ferma, et mit la clef dans sa poche.

— « Parle ! Avoue, me dit-elle d'une voix à peine distincte d'émotion. Avoue ! Parle, parle donc, ou... Je ne sais pas ce que je te ferai ! »

Elle m'avait saisi la main et la tordait en m'interrogeant.

Un moment je m'étais juré de me taire, de ne pas dire un mot de papa ; mais timidement, pour la dernière fois, je levai les yeux sur lui. Un regard de lui, un mot, quelque chose que j'attendais, que j'implorais, et j'eusse été heureuse malgré n'importe quelles souffrances, n'importe quelles tortures... Mais, mon Dieu ! d'un geste froid, menaçant, il m'ordonna de me taire, comme si, en ce moment, je pouvais redouter une autre menace. Ma gorge se serra, ma respiration s'arrêta, mes jambes flageolèrent.

Je perdis connaissance et tombai sur le sol...

Ma crise nerveuse de la veille se reproduisait.

Je revenais à moi, quand soudain on frappa à la porte de notre logement. Maman alla ouvrir, et j'aperçus un homme en livrée qui, en entrant dans la chambre, promena un regard d'étonnement sur nous tous et demanda le musicien Efimov.

Mon père s'avança. Le valet lui tendit une enveloppe en disant qu'il venait de la part de B... qui était en ce moment chez le prince. L'enveloppe contenait un billet d'entrée pour le concert de S...

L'apparition du valet en riche livrée qui prononçait le nom du prince son maître, lequel envoyait exprès chez le pauvre musicien Efimov, tout cela produisit pour un moment une très forte impression sur maman. J'ai dit tout au commencement de mon récit, en parlant de son caractère, que la pauvre femme aimait toujours mon père. Et maintenant, malgré huit années d'angoisses et de souffrances continuelles, son cœur n'avait pas changé. Elle pouvait encore l'aimer! Qui sait, peut-être entrevit-elle soudain un changement de son sort. L'ombre même d'un espoir pouvait agir sur elle. Qui sait, peut-être elle aussi était-elle contaminée par la confiance inébranlable de son fol époux. Il était même impossible que cette confiance n'eût pas eu quelque influence sur elle, faible femme; et en un instant elle pouvait faire des milliers de suppositions sur l'intention du prince. En ce moment, elle était prête de nouveau à se tourner vers son mari, à lui pardonner tout et même son dernier crime, la corruption de son unique enfant, et, dans un accès d'enthousiasme et d'espoir, de voir en ce crime une simple faute, un manque de caractère dû à sa misère, à sa vie rebutante, à sa situation désespérée. Tout en elle était enthousiasme, et, en ce moment, elle était prête au pardon et à la pitié infinie pour son malheureux époux.

Mon père commençait à s'agiter. Lui aussi était frappé de l'attention du prince et de B... Il échangea quelques mots à voix basse avec maman, et elle sortit. Deux minutes après, elle revint apporter l'argent qu'elle était allée changer, et mon père donna un rouble au valet qui partit en saluant très poliment. Ensuite maman, qui était de nouveau sortie pour un moment, rapporta un fer à repasser, prit la plus belle chemise de son mari et se mit à la repasser. Elle lui attacha elle-même une cravate blanche, qui était conservée à tout hasard dans sa garde robe, ainsi que son habit noir, très élimé, qu'il s'était fait faire quand il était rentré au théâtre. Quand sa toilette fut terminée, mon père prit son chapeau et, avant de sortir, demanda un verre d'eau. Il était pâle, fatigué, et s'assit sur une chaise. C'est moi qui lui donnai l'eau. Peut-être un

sentiment hostile s'était-il emparé de nouveau du cœur de maman et avait-il refroidi son premier mouvement.

Mon père sortit; nous restâmes seules. Je me blottis dans un coin et, longtemps, en silence, je regardai maman. Je ne l'avais jamais vue si émue. Ses lèvres tremblaient; ses joues pâles subitement s'empourpraient; par moments elle tremblait de tous ses membres. Enfin son angoisse finit par s'épandre en des plaintes, des murmures, des sanglots.

— « Oui, c'est moi, c'est moi qui suis coupable de tout. Malheureuse! » disait-elle. « Qu'adviendra-t-il d'elle? Que deviendra-t-elle quand je serai morte? » Elle s'arrêta au milieu de la chambre comme frappée de la foudre à cette sombre pensée. « Niétotchka, mon enfant, ma pauvre chérie, malheureuse enfant! dit-elle en me prenant par les mains et m'embrassant. Que deviendras-tu quand moi-même je ne puis t'éduquer, te soigner? Ah! tu ne me comprends pas. Comprends-tu, te rappelleras-tu ce que je te dis maintenant? Niétotchka, te souviendras-tu?

— « Oui, oui, maman », dis-je en joignant les mains.

Longtemps elle me tint fortement serrée dans ses bras, comme si elle avait peur à l'idée de se séparer de moi. Mon cœur se déchirait.

— « Petite mère, maman! dis-je en sanglotant, pourquoi.... pourquoi n'aimes-tu pas papa? »

Les sanglots m'empêchèrent d'achever... Un cri s'échappa de sa poitrine. Ensuite, de nouveau, terriblement angoissée, elle se mit à marcher dans la chambre.

— « Ma pauvre, ma pauvre petite! Je n'avais même pas remarqué qu'elle grandissait! Elle sait, elle sait tout! Mon Dieu! quelle impression, quel exemple! » Et de nouveau elle se tordait les mains désespérément. Ensuite elle s'approcha de moi et m'embrassa avec passion. Elle baisait mes mains, les mouillait de ses larmes et me suppliait de lui pardonner... Jamais je n'ai vu de souffrance pareille... Enfin elle parut se calmer. Toute une heure se passa ainsi. Puis elle se leva, fatiguée, brisée, et me dit de me coucher. J'allai dans mon coin, m'enveloppai dans ma couverture, sans pouvoir m'endormir ; la pensée d'elle et de mon père me tourmentait. Impatiente, j'attendais qu'elle revînt vers moi.

Au souvenir de ce qui s'était passé, l'horreur me saisissait.

Une demi-heure après, ma mère prit la bougie et s'approcha de moi pour voir si je dormais. Pour la rassurer, je fermai les yeux et feignis de dormir.

Ensuite, sur la pointe des pieds, elle alla jusqu'à l'armoire, l'ouvrit et se versa un verre de vin. Elle le but et se coucha, laissant la bougie allumée sur la table et la porte ouverte, comme elle faisait toujours quand mon père devait rentre tard. J'étais couchée et dans un état presque d'insconscience, mais je ne dormais pas ; et à peine fermais-je les yeux, que d'horribles visions m'assaillaient. Mon angoisse grandissait de plus en plus. Je voulais crier, mais ma voix s'étranglait dans ma gorge. Il était déjà très tard dans la nuit, quand j'entendis la porte s'ouvrir. Je ne me rappelle pas combien de temps s'écoula, mais quand j'ouvris tout à fait les yeux, j'aperçus mon père. Il me parut affreusement pâle. Il était assis sur une chaise, près de la porte, et semblait réfléchir. Un silence de mort régnait dans la chambre. La chandelle à demi-consumée éclairait tristement notre logis.

Je regardai longtemps, mais mon père ne bougeait toujours pas de place. Il restait assis, immobile, la tête baissée, les mains appuyées sur les genoux.

Plusieurs fois je voulus l'appeler, mais les sons ne sortaient pas de ma gorge. Enfin, tout d'un coup, il remua, redressa la tête et se leva de sa chaise. Il resta debout au milieu de la chambre pendant quelques minutes, comme s'il prenait une décision ; ensuite, résolument, il s'approcha du lit de maman, écouta, puis s'étant convaincu qu'elle dormait, il se dirigea vers le coffre dans lequel était son violon. Il ouvrit le coffre, prit la boîte noire renfermant le violon et la posa sur la table. Il regarda de nouveau autour de lui. Son regard était trouble et vague; je n'avais jamais encore remarqué chez lui un pareil regard.

Il prit le violon et le posa aussitôt ; il alla fermer la porte ; puis ayant remarqué que l'armoire était ouverte, il s'en approcha doucement, vit le verre et la bouteille, se versa du vin et but. Alors, pour la troisième fois, il prit son violon ; mais, cette fois encore, il le laissa aussitôt et s'approcha du lit de maman. Tremblante de peur, j'attendais ce qui allait se passer.

Il écouta quelque chose longtemps, puis, soudain, descendit

la couverture qui cachait le visage, qu'il se mit à palper avec la main. Je tressaillis. Il se pencha encore une fois et appuya presque sa tête sur le visage de maman. Mais quand il se releva pour la dernière fois, une sorte de sourire passa sur sa face extraordinairement pâle. Il ramena doucement et soigneusement la couverture du lit sur maman, lui enveloppant la tête et les jambes.... Je commençais à trembler d'une terreur incompréhensible. J'avais peur pour maman, j'avais peur de son sommeil profond, et avec inquiétude je regardais cette ligne immobile que dessinait son corps sous la couverture. Une terrible pensée traversa comme la foudre mon esprit !

Tous ces préparatifs terminés, mon père se dirigea de nouveau vers l'armoire et but le reste du vin. Il tremblait de tout son corps en s'approchant de la table. Il était méconnaissable, tellement il était pâle. De nouveau il prit son violon. J'avais vu ce violon et je savais ce que c'était, mais maintenant j'attendais quelque chose de terrible, d'effrayant, de merveilleux, et je tressaillis aux premiers sons. Mon père commençait à jouer. Mais les sons étaient saccadés. A chaque instant mon père s'arrêtait, comme s'il cherchait à se rappeler quelque chose. Enfin, d'un air déchiré, douloureux, il posa son archet et regarda vers le lit d'une façon étrange. Là, quelque chose ne cessait de l'inquiéter. Il s'approcha de nouveau du lit.... Je ne perdais pas un seul de ses mouvements, et, saisie d'un sentiment atroce, je le suivais du regard.

Tout d'un coup, hâtivement, ses mains se mirent à chercher quelque chose et, de nouveau, la même penseé terrible me brûla comme la foudre. Il me vint en tête : « Pourquoi donc maman dort-elle si profondément ? Pourquoi ne s'éveille-t-elle pas quand il tâte son visage avec sa main ? » Enfin je vis qu'il ramassait tout ce qu'il pouvait trouver de notre garde-robe. Il prit le manteau de maman, son vieux veston, sa robe de chambre, même la robe que j'avais ôtée en me couchant, et il mit tout cela sur maman, la roulant ainsi presque complètement dans cet amas de vêtements. Elle était toujours immobile ; pas un de ses membres ne remuait. Elle dormait d'un profond sommeil !

Quand il eut achevé son travail il respira plus librement. Maintenant rien ne le dérangeait plus ; toutefois quelque chose l'inquiétait encore. Il déplaça la bougie et se tourna face à

la porte, afin de ne pas voir même le lit. Alors, il prit le violon et, d'un geste désespéré, brandit l'archet.

La musique commença. Mais ce n'était pas de la musique... Je me rappelle tout cela avec une netteté particulière. Je me rappelle tout ce qui, en cet instant, frappa mon attention. Non, ce n'était pas de la musique telle que j'ai eu l'occasion d'en entendre plus tard. Ce n'étaient pas des sons de violon ; on eût dit une voix terrible hurlant dans notre sombre logis.

Etaient-ce mes sens ou mes sentiments maladifs, anormaux qui étaient frappés de tout ce dont j'étais témoin, mais je suis fermement convaincue que j'entendais des gémissements, des cris humains, des sanglots. Un terrible désespoir jaillissait de ces sons et quand enfin éclata l'effrayant accord final, il me sembla que s'unissait en un seul ensemble tout ce qu'il y a de plus épouvantable dans les souffrances, l'angoisse et l'agonie...

Je n'en pouvais plus. Je tremblais ; les larmes jaillissaient de mes yeux et, dans un cri fou, désespéré, je me jetai vers mon père et l'enlaçai de mes bras. Il poussa un cri et posa le violon.

Pendant une minute, il parut comme éperdu. Enfin ses yeux coururent de tous côtés. Il avait l'air de chercher quelque chose. Soudain, il saisit le violon et l'agita au-dessus de ma tête... Encore un moment et peut-être il m'aurait tuée.

— « Père ! petit père ! » m'écriai-je.

A ma voix il se remit à trembler comme une feuille et recula de deux pas.

— « Ah ! ah ! tu es encore là ! Alors tout n'est pas terminé ! Alors tu es restée avec moi ! » s'écria-t-il, en me soulevant par les épaules.

— « Père ! m'écriai-je de nouveau, ne m'effraye pas, je t'en supplie ! J'ai peur ! Ah ! »

Mes larmes l'étonnèrent. Il me posa doucement sur le sol et, pendant une minute, me regarda en silence, comme s'il cherchait à me reconnaître et à se rappeler quelque chose. Enfin, tout d'un coup, il sembla bouleversé, comme frappé par une idée terrible ; des larmes jaillirent de ses yeux troublés ; il se pencha vers moi et se mit à regarder attentivement mon visage.

— « Petit père, lui dis-je, tremblant de peur, ne me

regarde pas ainsi ! Partons d'ici au plus vite. Allons, partons !

— « Oui, oui, partons ! Il est temps. Allons, Niétotchka, plus vite, plus vite ! » Et il se mit à s'agiter comme s'il comprenait maintenant ce qu'il devait faire. Il regardait rapidement autour de lui, et, remarquant sur le parquet le fichu de maman, il le prit et le mit dans sa poche. Ensuite il aperçut un bonnet qu'il prit aussi et qu'il cacha, comme s'il se préparait pour une longue route et voulait emporter tout ce dont il pourrait avoir besoin. En un clin d'œil je mis ma robe et, moi aussi, hâtivement, je me mis à m'emparer de tout ce que je jugeais nécessaire pour la route.

— « Est-ce tout, tout? demanda mon père. Tout est-il prêt? Plus vite, plus vite ! ».

Hâtivement je fis un paquet, mis sur ma tête un fichu, et déjà nous allions sortir, quand soudain il me vint en tête qu'il fallait emporter aussi le tableau qui était accroché au mur. Mon père fut de cet avis. Maintenant il était doux, parlait à voix basse et me pressait seulement d'aller plus vite. Le tableau était accroché très haut. A nous deux, nous approchâmes une chaise sur laquelle nous plaçâmes un petit banc, et enfin, après de longs efforts, le tableau fut décroché. Tout était maintenant prêt pour notre voyage. Il me prit par la main, et nous allions sortir, quand, brusquement, mon père me retint. Longtemps il se frotta le front comme pour se rappeler ce qu'il y avait encore à faire. Enfin il parut avoir trouvé ce qu'il cherchait. Il prit les clefs qui étaient sous l'oreiller de maman, et, rapidement, se mit à chercher quelque chose dans la commode; puis il revint près de moi et m'apporta quelque menue monnaie trouvée dans le tiroir.

— « Prends, prends cela, et garde-le bien, me chuchota-t-il. Ne le perds pas. Prends garde ! »

Il me mit l'argent d'abord dans la main, puis me le glissa dans mon corsage. Je me souviens que je tressaillis quand cet argent toucha mon corps, et il me semble que c'est seulement à partir de ce moment que j'ai compris ce que c'était que l'argent.

Maintenant, nous étions prêts; mais soudain il m'arrêta de nouveau.

— « Niétotchka, me dit-il comme s'il faisait un effort

pour rassembler ses idées, mon enfant, j'ai oublié... Quoi? Que faut-il encore?... Je ne me rappelle pas... Oui, oui, je sais... Viens ici, Niétotchka... »

Il me conduisit dans le coin où était l'icône et me fit mettre à genoux.

— « Prie, prie, mon enfant ! Ce sera mieux... Oui, vraiment, ce sera mieux... me chuchota-t-il en indiquant l'image sainte et me regardant étrangement. Prie, prie... » fit-il d'une voix suppliante.

Je me mis à genoux, je joignis les mains et, pleine d'effroi et de désespoir, je m'effondrai sur le sol ; je restai ainsi pendant quelques minutes, comme morte. Je tendais toutes mes pensées, tous mes sentiments vers la prière ; mais la crainte l'emportait. Je me relevai torturée par l'angoisse. Je ne voulais plus le suivre. J'avais peur de lui. Je voulais rester. Enfin ce qui me tourmentait s'échappa de ma poitrine.

— « Père, dis-je en fondant en larmes, et maman? Qu'est-ce qu'elle devient, maman ? Où est-elle ? Où est maman ? »

Je ne pouvais plus prononcer un mot et fondis en larmes. Lui aussi, les larmes aux yeux, me regardait. Enfin il me prit par la main, m'emmena vers le lit, écarta le monceau de vêtements et rabattit la couverture. Mon Dieu ! Elle était morte, déjà froide et bleuie. Presque sans connaissance, je me jetai sur le cadavre de ma mère et l'enlaçai.

Mon père me fit mettre à genoux.

— « Salue-la, mon enfant, dis-lui adieu », fit-il.

Je m'inclinai. Mon père salua avec moi. Il était affreusement pâle ; ses lèvres remuaient et murmuraient quelque chose.

— « *Ce n'est pas moi*, Niétotchka, ce n'est pas moi ! me dit-il en indiquant le cadavre d'une main tremblante. Tu entends. Ce n'est pas *moi*. Je ne suis pas coupable de cela. Souviens-toi, Niétotchka.

— « Papa ! Allons, il est temps, chuchotai-je, saisie de peur.

— « Oui, il y a longtemps qu'il fallait partir », et me saisissant par le bras il marcha résolument vers la porte. « Eh bien, maintenant, en route ! Grâce à Dieu, maintenant tout est fini ! »

Nous descendîmes l'escalier. Le portier, à demi endormi,

nous ouvrit la porte de la rue, et jeta sur nous un regard soupçonneux. Mon père, comme s'il redoutait une question de sa part, sortit le premier presque en courant, de sorte que je ne le rejoignis qu'avec peine. Nous traversâmes notre rue et débouchâmes sur le quai du canal. Pendant la nuit, la neige était tombée, et maintenant encore elle tombait à petits flocons. Il faisait froid. J'étais transie jusqu'aux os. Je courais derrière mon père, accrochée à la basque de son habit. Il avait son violon sous le bras et, à chaque instant, il s'arrêtait pour retenir la boîte..

Nous marchâmes ainsi pendant environ un quart d'heure. Enfin il s'avança jusqu'au canal et s'assit sur la dernière borne, à deux pas de l'eau. Autour de nous, pas une âme. Mon Dieu ! Je me rappelle comme d'aujourd'hui cette terrible sensation qui, soudain, s'empara de moi ! Enfin tout ce à quoi j'avais rêvé pendant toute une année se réalisait ! Nous avions quitté notre misérable logis. Mais était-ce là ce que je rêvais ? Etait-ce ce qu'avait créé mon imagination d'enfant, quand je rêvais au bonheur de celui que j'aimais si profondément ? A ce moment j'étais surtout tourmentée à la pensée de maman.

Pourquoi l'avons-nous laissée seule ? pensais-je. Pourquoi avons-nous abandonné son corps, comme un objet inutile ? Je me rappelle que cette idée-là me tourmentait particulièrement.

— « Père, commençai-je, n'ayant plus la force de me retenir. Petit père !

— « Quoi ? fit-il sévèrement.

— « Père, pourquoi avons-nous abandonné là-bas maman ? Pourquoi ? demandai-je en pleurant. Père, retournons chez nous, et appelons quelqu'un à son secours.

— « Oui, oui, s'écria-t-il soudain en se levant de la borne, comme si une idée nouvelle lui venait en tête, une idée qui résolvait toutes ses incertitudes. Oui, Niétotchka, on ne peut pas la laisser ainsi. Il faut retourner près de maman. Elle a froid là-bas ! Va chez elle, Niétotchka. Va. Là-bas il y a une bougie ; il ne fait pas noir. N'aie pas peur. Fais venir quelqu'un près d'elle. Ensuite tu viendras me retrouver ; tu viendras seule ; je t'attendrai ici. Je ne m'en irai pas... »

Je partis aussitôt ; mais à peine étais-je remontée jusqu'au

trottoir que, soudain, quelque chose me frappa au cœur... Je me retournai, et je le vis qui déjà s'enfuyait loin de moi, me laissant seule, m'abandonnant en un pareil moment ! Je criai de toutes mes forces et, saisie d'effroi, je me mis à courir pour le rattraper. J'étouffais. Il courait de plus en plus vite, et déjà je le perdais de vue. En route, je trouvai son chapeau qu'il avait laissé tomber. Je le ramassai et repris ma course. Le souffle me manquait ; mes jambes fléchissaient. Je me sentais le jouet de quelque chose d'horrible. Il me semblait que tout cela n'était qu'un rêve et, par moments, j'avais la même sensation que dans mes rêves, lorsque je me voyais m'enfuyant loin de quelqu'un, et que, mes jambes cédant sous moi, on m'attrapait, tandis que je tombais sans connaissance. Cette sensation épouvantable me déchirait. J'avais pitié de lui ; mon cœur souffrait en le voyant, sans manteau ni chapeau, me fuir, moi, son enfant aimée. Je voulais le rattraper seulement pour l'embrasser encore une fois, très fort, lui dire de n'avoir pas peur de moi, le calmer, l'assurer que je ne courrais pas après lui, s'il ne le voulait pas, et que j'irais seule chez maman.

Enfin je le vis tourner dans une rue. Je m'engageai, moi aussi, dans cette rue ; je le distinguais encore, devant moi... Mais là, mes forces m'abandonnèrent... Je me mis à pleurer, à crier...

Je me rappelle qu'en courant je me heurtai à deux passants qui s'arrêtèrent au milieu du trottoir et me regardèrent avec étonnement.

— « Père ! petit père ! » criai-je pour la dernière fois. Mais tout d'un coup je glissai sur le trottoir et tombai. Je sentis que mon visage était tout couvert de sang. Un moment après, je perdis connaissance...

Je m'éveillai dans un lit chaud et douillet et vis autour de moi des visages affables, tendres, qui se montraient joyeux de mon réveil. J'aperçus une vieille dame, avec des lunettes sur le nez ; un monsieur de haute taille, qui me regardait avec une profonde commisération ; ensuite une belle jeune femme, et enfin un vieux monsieur qui me tenait la main et regardait sa montre.

Je venais de m'éveiller à une nouvelle vie.

Un des passants que j'avais rencontrés pendant ma fuite était le prince X...., et c'était près de son hôtel que j'étais tom-

bée. Quand, après de longues recherches, on apprit qui j'étais, le prince, qui avait envoyé le billet à mon père pour le concert de S..., frappé de cette étrange coïncidence, décida de me recueillir dans sa maison et de me faire élever avec ses enfants. On fit une enquête pour savoir ce qu'était devenu mon père. On apprit qu'il avait été arrêté, en dehors de la ville, en proie à un accès de folie furieuse. On l'avait conduit à l'hôpital où il était mort deux jours après.

Une mort pareille était la conséquence nécessaire, naturelle, de toute sa vie. Il devait mourir ainsi, quand tout ce qui le soutenait dans la vie disparaissait d'un coup comme une vision, comme un rêve vide. Il mourut après avoir perdu son dernier espoir, après avoir eu la vision nette de tout ce qui avait leurré et soutenu sa vie. La vérité l'aveugla de son éclat insoutenable, et ce qui était le mensonge lui apparut tel à lui-même. Pendant la dernière heure de sa vie, il avait entendu un génie merveilleux qui lui avait conté sa propre existence et l'avait condamné pour toujours. Avec le dernier son jailli du violon du génial S... s'était dévoilé à ses yeux tout le mystère de l'art, et le génie, éternellement jeune, puissant et vrai, l'avait écrasé de sa vérité. Il semblait que tout ce qui l'avait tourmenté durant toute sa vie, par des souffrances mystérieuses, indicibles, tout ce qu'il n'avait vu jusqu'à ce jour que dans un rêve et qu'il fuyait avec horreur et se masquait par le mensonge de toute sa vie, tout ce qu'il pressentait et redoutait, tout cela, tout d'un coup, brillait à ses yeux qui, obstinément, ne voulaient par reconnaître que la lumière est la lumière, et que les ténèbres sont les ténèbres. La vérité était intolérable pour ces yeux qui voyaient clair pour la première fois ; elle l'aveugla et détruisit sa raison.

Elle l'avait frappé brusquement, comme la foudre. Soudain s'était réalisé ce qu'il avait attendu toute sa vie avec un tremblement de terreur. Il semblait que durant toute sa vie une hache avait été suspendue au-dessus de sa tête ; que toute sa vie il avait attendu à chaque instant, dans des souffrance indicibles, que cette hache le frappât. Enfin elle l'avait frappé. Le coup était mortel. Il voulait s'enfuir, mais il ne savait où aller. Le dernier espoir s'était évanoui, le dernier prétexte anéanti. Celle dont la vie lui avait été un fardeau pendant de longues années, celle dont la mort, ainsi qu'il le croyait dans

son aveuglement, devait amener sa résurrection à lui, était morte. Enfin il était seul ; rien ne le gênait. Il était enfin libre ! Pour la dernière fois, dans un accès de désespoir, il avait voulu se juger soi-même, se condamner impitoyablement comme un juge équitable ; mais son archet avait faibli et n'avait pu que répéter faiblement la dernière phrase musicale du génie. A ce moment, la folie, qui le guettait depuis dix ans, l'avait frappé irrémissiblement.

DOSTOIEVSKI.

Traduit du russe par J.-W. BIENSTOCK.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES ROMANS

Claude Kamme : *Les douze lunes du bois*, Iris, 2 fr. — Th. Harlor : *Liberté, liberté chérie...*, Georges Crès, 3.5o. — Noëlle Roger : *Le cortège des victimes*, Perrin, 3.5o. — René Benjamin : *Sous le ciel de France*, Fayard, 3.5o. — Jean des Vignes rouges : *Bourru, soldat de Vauquois*, Perrin, 3.5o. — Louis Delluc : *Monsieur de Berlin*, Fasquelle, 3.5o. — Mary Floran : *L'ennemi*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Pierre Coutras : *Propriétaire pendant la guerre*, Perrin, 3.5o. — Jean Mallech : *Boris et moi*, Iris, 2 fr. — Léa Laurent : *La Véridique histoire de Louise York* et *La transfiguration de sainte Dorothée*, Iris, 3.5o. — Capitaine Morbihan : *Destinée*, Société française. — Pierre Mille : *En croupe de Bellone*, Georges Crès, 1.75. — Claude Farrère : *Quatorze histoires de soldats*, E. Flammarion, 3.5o. — Léon Frapié : *Le capitaine Dupont*, E. Flammarion, 3.5o. — Paul Duplessis : *Les mouettes aux croix rouges*, A. Maloine, 3.5o.

Les douze lunes du bois, par Claude Kamme. Vers la fin de l'année, ou au commencement, il est d'usage d'offrir à ses lecteurs un beau calendrier. En voici un : je le prends en Angleterre pour vous le donner, malgré tout l'art français qu'il contient, et je me demande pourquoi un éditeur français n'a pas eu l'honneur de publier ce roman de la nature. Est-ce que nous craindrions vraiment de... parler *d'autre chose* ? Il ne faut jamais redouter un chef-d'œuvre d'où qu'il vienne et malgré l'obscurité de sa signature. Mais Claude Kamme est peut-être très célèbre en Angleterre. Qu'*elle* ou qu'*il* accepte mon ignorance, comme le meilleur des hommages.

De quoi s'agit-il ? D'un bois où il n'y a personne, Dieu merci ! De ses hôtes mystérieux, bêtes volantes ou rampantes. De la nuit ou du jour qui l'enveloppe ou l'éclaire. Rien d'humain ne le hante, sinon une âme de poète grave et mystérieuse comme la nature même qu'elle chante. Pour faire un livre avec seulement les douze reflets différents des mois sur une forêt, sans ce que les Français appellent : *une intrigue*, un petit roman d'amour ou simplement un état d'âme amoureuse (un paysage, en France, est toujours un état d'âme... amoureuse), il fallait, justement, une force d'âme peu commune. En suivant l'auteur courant autour du cercle fatidique, je pensais le voir buter dans une ornière de sa forêt, « qui l'accueillit lorsqu'il n'avait rien et le recueillit lorsqu'il eut tout perdu ». Une de ces jolies ornières où brille le malicieux rayon illuminant la tête penchée de celui ou de celle qu'on attend. On nous a épargné cette surprise que je trouverais, dans cet ouvrage, absolument désagréable, telle une faiblesse de l'intelligence de son créateur. Mais pour compenser la... géniale

omission, que de drames profonds, que de pimpantes comédies sur ce théâtre de verdure ! Et comme celui qui nous montre ce désert, tour à tour ensoleillé, tourmenté par les disputes furieuses des saisons, sait le peupler des seuls héros connus (mettons plutôt méconnus) qui demeurent logiques dans leur victoire ou leur cruauté ! Là c'est la guerre pour la faim, la véritable défense du nid ou la conquête d'un terrain de chasse. Et les fleurs qui se fanent meurent pour ajouter aux pieds des grands arbres le fumier innocent de leur ex-beauté. L'auteur connaît scientifiquement et littérairement ce dont il nous entretient. Les plantes et les oiseaux sont placés à l'époque où ils naissent, où ils chantent de telle ou de telle façon, et de cette harmonie rigoureusement naturelle jaillit la vision philosophique, tout la divinité de la conception de ce poème. Dans le *Cippe*, du même auteur, livre probablement antérieur aux *Douze lunes*, il s'agit d'un tourment d'amour, mais d'une subtilité douloureuse qui m'intéresse moins que le cantique des saisons. Cependant, cette âme triste qui se cherche dans l'âme de l'autre, déjà mort au loin, possède aussi le don de l'émotion noble, et son désespoir, malgré son accent un peu hautain, ne laissera pas les femmes indifférentes. Ces deux livres sont, en somme, les deux pages de la même histoire qu'on pourrait intituler : *Résignation.*

Si nous devons apprendre à souffrir en nous résignant ainsi... que bénie soit la souffrance... ou la leçon !

Liberté, liberté chérie, par Th. Harlor. Je crois avoir compris, dans la préface de J. Ernest-Charles, que ce livre, très bien écrit, d'une rectitude extraordinaire de style et de jugement, est une œuvre de *pacifisme*. Nous faisons la guerre pour acheter la paix. Il est clair que nous allons la payer fort cher, mais nous devrons cette victoire, à nulle autre pareille, « au sentiment profond du devoir des hommes envers les hommes : solidarité, amitié, fraternité ». La France, depuis la Révolution, enseigne au monde l'amour du prochain. C'est bien possible, mais depuis la Révolution, la France, n'en déplaise aux rhéteurs et aux grands romanciers, me semble avoir perdu surtout une vertu : la clairvoyance. Les phrases, même bellement écrites, n'empêchent jamais aucune vilenie de se produire et on peut parfaitement crever pour un superbe idéal sans s'apercevoir que le dit idéal, quoique superbe, est en contradiction flagrante avec l'ordre naturel. Comme Harlor et comme Ernest-Charles, je déteste le guerrier *de guerre sainte*, ayant fait son Dieu d'une pensée sanguinaire bien disciplinée et assouplie à des rites religieux qu'il croit respectables ; mais j'ai peur, non moins, des utopistes, dilettantes fort attachés à une philosophie plus voluptueuse que vraiment sage, qui s'imaginent réglementer le cours de l'humanité, toujours barbare, par des sacrifices ou des combats purement esthétiques. Ce cou-

ple, le beau-frère et la belle-sœur, qui s'aiment noblement dans la pure ardeur de leurs théories, et qui tuent, ou brûlent ce qu'ils ont adoré, forcés d'ailleurs dans leurs derniers retranchements par un ennemi sans pitié, paraissent puérils malgré leur exquise sentimentalité. Il restera un manuscrit, Phœnix renaissant de ces cendres ? Sans doute ! Mais les idées qu'on dresse devant le barbare ne vaudront jamais un canon perfectionné. Le plus notoire des résultats de l'immortel principe de 89, c'est d'avoir suscité un Napoléon Ier. Monstre conquérant très haïssable ? Oui bien, mais si la république actuelle nous aidait à découvrir un *prince du sang* capable de nous exterminer *l'Autre*, elle aurait *seulement* bien mérité de la patrie... et pourrait ensuite recommencer à s'occuper de pacifisme. Ce que j'appelle *l'ordre naturel*, c'est de placer les discours en temps de paix et les actes de violences nécessaires... quand on se défend... ce que d'ailleurs les héros d'Harlor sont bien obligés de faire. Si la *liberté chérie* c'est de mourir en beauté, tâchons d'en tuer le plus possible avant... même si notre laideur devait en épouvanter le monde. A l'heure actuelle je ne comprends plus que la haine... la haine effroyable et juste de l'animal exaspéré qui, ayant enfin planté ses crocs dans la gorge de l'adversaire, reçoit la mort sans lâcher prise... Être le plus fort ne signifie rien, il faut être aussi le plus cruel. C'est cela qu'il faudrait tirer de nous, de nos exercices de rhétorique, de nos dilettantismes charmants et de notre feinte indolence, une crise *d'animalité* si redoutable qu'elle fasse reculer le monstre scientifique, comme j'ai vu, un jour, un fort grand savant reculer d'horreur, presque supertitieuse, devant une souris en colère. Croyez-moi, ne revenons pas à la barbarie (propre de l'homme). Mais à la simple animalité, à l'implacable logique de l'instinct.

Le cortège des victimes, par Noëlle Roger. Ce fut, dans toute la Suisse, un grand frisson d'humanité quand on vit passer ce cortège lamentable, et les femmes, les jeunes filles eurent bientôt transformé les gares en hospices, accueillant les voyageurs affamés avec un véritable luxe de fleurs et de nourritures. Celle-ci donnait son vêtement de précieuse fourrure, celui-là des civières pour transporter les grands malades et l'on pleurait sur une misère dont personne, hélas, n'arrivait à mesurer le fond. Cette charité des neutres, particulièrement de la Suisse, est peut-être ce qui me semble le plus effrayant dans la guerre. C'est bien là tout ce que le pacifisme et l'amour de l'ordre peuvent nous offrir et j'ai surtout pitié d'eux, que nous ne remercierons jamais assez, d'eux, hélas, qui seront punis pour avoir été bons, humains dans le seul sens trop élevé du mot. L'œuvre de Mme Noëlle Roger est ornée de photographies intéressantes et de documents techniques fort utiles au point de vue de la propagande par le témoignage.

Sous le ciel de France, par René Benjamin. Pèlerin de la bonne croisade, l'auteur se promène d'un bout à l'autre du pays en deuil, lui prêchant sa gaîté gauloise, sa jovialité que rien ne désarme. Sous les bombes du front ou sous les reverbères de Marseille, il trouve le mot juste ou spirituel qui force au sourire le plus ténébreux pessimiste. C'est toujours le très philosophe papa de *Gaspard*, qui connaît bien le degré de sensibilité de tous les fils de France et qui ne demande pas au méridional les gestes sobres du breton. Recueil des plus délicieuses nouvelles à la main de la guerre, il faudra puiser là dedans quand on voudra se pénétrer du fameux : « On ne s'en fait pas », lorsqu'un siècle de recul en aura effacé les principaux reliefs.

Bourru, soldat de Vauquois, par Jean des Vignes rouges. Histoires ou légendes, il faut féliciter ceux qui ont le courage de les écrire, car il est à craindre qu'on oublie les efforts, sinon leurs résultats. Il convient d'immortaliser tout de suite ces héros, justement parce que leur nombre, vraiment surprenant, les rend anonymes. Le soldat de maintenant, qu'aucune consigne ne peut empêcher de maugréer, est beaucoup plus courageux que le grognard fanatique de l'empire, parce qu'il ne compte pas du tout sur un génie planant pour le tirer d'un mauvais pas. Il essaye de s'en tirer d'abord tout seul ou avec le camarade, non moins grincheux que lui. Aussi la victoire doit lui paraître une sorte de propriété particulière où lui et le camarade sont des copains toujours chez eux. Vauquois fut cette propriété terriblement particulière qu'on s'est disputée cailloux par cailloux. De ce village il ne reste plus rien, mais bien des capitales célèbres par leur frivolité voudraient porter son nom qui durera peut-être plus que le leur dans le souvenir des peuples.

Monsieur de Berlin, par Louis Delluc. Imaginez un fantoche ressemblant vaguement au bourreau en question : même amour néronien des arts et du travestissement, même idée fausse de la beauté et de sa réalisation par le colossal, goût prononcé pour les actes de terrorisation et de dramatique envergure, même exaspération maladive. Enfermez ce vague dément dans un sanatorium et rien ne vous empêchera de prétendre que vous détenez le vrai, pendant qu'ils sont gouvernés par le faux. De là un roman très curieux. Seulement je suis alors très inquiète au sujet du ... *faux*. Est-ce que, par hasard, le sosie serait le plus sage ? Tout est possible dans ce ... désordre de choses.

L'Ennemi, par Mary Floran. Une jeune fille accomplie entre toutes les jeunes filles s'éprend d'un très séduisant attaché d'ambassade, un Allemand, qui n'a pas d'autre défaut que d'appartenir à la fameuse kulture. Tout va bien jusqu'à la guerre. Mais alors la jeune fille s'aperçoit qu'elle est Française. (Certains enfants ne s'aperçoi-

vent de la présence morale de leur mère que lorsque celle-ci est malade..., c'est-à-dire quand il est trop tard !) Elle refuse d'épouser le Monsieur correct qui se change en bête féroce avec, au moins pour lui, un semblant de raison. Il brûle et pille la maison de campagne de sa fiancée. A cette lueur inattendue, celle-ci voit enfin à qui elle avait affaire. Le personnage double du fiancé est fort bien indiqué. Il est nature, malgré qu'on exagère un peu sa correction de premier plan.

Propriétaire pendant la guerre, par Pierre Coutras. Satire amusante des mœurs nouvelles, qui justifie peut-être la célèbre maxime des libertaires : « La propriété, c'est le vol. » Ils sont en train de restituer, et comme toujours on leur en redemande trop.

Boris et moi, par Jean Mallech. Conversation criminelle entre la conscience de la dame et le cœur de l'absent, un pauvre diable de cœur d'homme qui me fait l'effet d'un peloton de laine dans les pattes d'un chat : « J'aime Boris, mais je crois que je ne l'aime pas assez. Si je ne l'aime pas assez, c'est que je ne l'aime pas du tout ou qu'il m'aime mal. » Là-dessus lettres sur lettres et finalement quelques considérations sur ce que la guerre pourra bien retrancher ou ajouter à l'insuffisance de cette passion, couleur du temps. Vers les dernières pages la dame s'aperçoit qu'elle aurait meilleure figure à devenir une maman qui contemple l'âme de son fils. Que n'a-t-elle commencé par là ! On est vieux quand on ne sait plus aimer !

La véridique histoire de Louise York, par Léa Laurent. Une fille... des rues rencontrée dans la rue par un musicien et adoptée, à titre gracieux, se trouve, justement, être l'enfant d'un très célèbre musicien allemand. Union fatale de deux genres jusqu'au jour de la déclaration de guerre où commencent les tribulations. Il y a une histoire d'espionnage et de prince qui est désolante, en ce sens qu'elle rappelle nos plus mauvais feuilletons. Enfin, on se bat dans les tranchées, Louise comme Jean, et on finit par rentrer en France, où il est possible qu'on fasse encore de la musique. Je préfère à ce roman moderne *la Transfiguration de Sainte Dorothée*, sorte de journal sur les peintres anciens, époque de la gloire artistique et marchande de Venise. C'est compliqué par l'introduction d'un tableau mystique, sorte de porte-bonheur qu'on se transmet de père en fils dans la famille de Pierre Delarue, un des fondateurs du Havre-de-Grâce, mais c'est intéressant.

Destinée, par le capitaine Morbihan. Des histoires et des voyages de marins. Des détails curieux sur des mœurs de grands explorateurs, quelques-uns fuyant le trésor trop à leur portée pour aller à la recherche de joies presque toujours nuisibles. A noter une chasse aux loups des plus sinistres.

En croupe de Bellone, par Pierre Mille. Des contes dont la

fiction amusante ou brillante ne dissimule point la portée philosophique. J'aime, entre tous, celui qui a pour titre : *l'Ouverture*. Des animaux sont réunis dans une sorte de paradis terrestre, c'est-à-dire un endroit d'où l'homme paraît absolument exclu... à moins qu'il ne soit forcé de vivre *sous terre*... et les animaux s'étonnent du bruit d'orage lointain et des arbres coupés « comme par des bûcherons négligents » qu'ils rencontrent dans leur promenade. Chacun se demande, anxieux : « Qu'est-ce qu'ils font ? » Et c'est le rat, être minuscule, mais très avisé, qui leur apprend qu'ils font *l'ouverture*... mais d'une chasse nouvelle. « Ils se chassent entre eux ! J'ai vu, moi ! » Me sera-t-il permis de faire une observation à l'auteur ? Le rat noir, ancien rat français, très rare, a été chassé, lui, par le rat gris, venu à la suite des croisades, non de Norvège alors, mais d'Asie. Maintenant, les avis sont peut-être partagés... et après la guerre, nous discuterons.

Quatorze histoires de soldats, par Claude Farrère. La très grande et très libre fantaisie de l'auteur est souvent comme éteinte par une sorte d'exagération *voulue* qui paralyse un peu l'admiration des lecteurs. C'est tellement beau que c'est vraiment trop beau pour être possible, sinon vrai. Ces deux amis anarchistes, dont un est un homme de génie et l'autre un grand d'Espagne vous intimident et, quand on apprend qu'ils sont morts *comme tant d'autres*, on est presque déçu... Je supplie M. Farrère de nous les faire revivre dans un volume à part... et surtout de ne pas nous dire, en préface, que ces quatorze histoires-là sont peut-être les dernières qu'il nous contera.

Le capitaine Dupont, par Léon Frapié. Après avoir fait parler des enfants comme des hommes, l'auteur nous devait bien de faire parler des hommes comme des enfants, des *ingénus*, car le soldat français est toujours innocent. Il y a, parmi *les âmes tragiques*, le Monsieur qui se prend lui-même à l'émotion de son propre drame, qui est une belle chose, terrible aussi, parce que maladive, mais supérieurement détaillée.

Les mouettes aux Croix rouges, par le Dr Paul Duplessis de Pouzilhac. Ce livre, tout sanglant des coups de ciseaux de la censure, devra certainement son succès au mystère qui entoure les dits coups de ciseaux. Pourquoi, par exemple, lorsque l'auteur nous décrit simplement une opération chirurgicale, supprimer partie du récit ? Est-ce qu'on craint une attaque de nerfs de la lectrice ?

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Pierre-Maurice Masson : *La Religion de J.-J. Rousseau*. I. *La Formation religieuse de Rousseau*. — *II. La Profession de foi de Jean-Jacques*. — *III. Rous-*

seau et la Restauration religieuse, 3. vol. in-18, à 3.50 chac., Hachette. — Pau Desanges : *Octave Mirbeau*, 1. vol. in-18, 1 fr., Librairie « Les Forgerons » — Désiré Toupance : *Lecomte de Lisle. « Esquisse d'une biographie intellectuelle »*, 1 vol. in-16, 2 fr. Jouve. — André Suarès : *Angleterre*, 1 vol. grand in-4°, Emile Paul. — André Suarès : *Ceux de Verdun*, 1 vol. grand in-4°, Emile Paul.

Cette étude sur la religion de J.-J. Rousseau a été achevée à la guerre, et c'est avec émotion, aujourd'hui que M. Pierre-Maurice Masson est mort au champ d'honneur, qu'on lit ces dernières pages de sa préface : « Cet ouvrage, écrivait-il, était chez l'imprimeur depuis quelques semaines, et déjà aux deux tiers composé, quand la guerre survint, et me mit à mon poste de combat. J'y suis encore. Il m'a paru préférable de ne pas attendre les hypothétiques loisirs d'une paix que je ne connaîtrai peut-être point, et de rendre dès à présent leur liberté à tous ces caractères que j'ai immobilisés trop longtemps. » Puis, évoquant l'amicale et érudite collaboration de M. Jacques Madeleine, il ajoutait : « Si, malgré tous ces secours et ma bonne volonté, il m'était échappé quelque référence ou citation inexacte, j'espère trouver un lecteur indulgent. » Devant un travail de cette importance et de cette conscience, le rôle du critique n'est pas de rechercher les petites erreurs qui ont pu se glisser dans ce livre, mais de mettre en lumière l'idée que l'auteur a voulu développer. Et ce livre de M. Pierre-Maurice Masson nous montre quel érudit psychologue nous avons perdu. Son ouvrage sur la religion de Jean-Jacques aboutit à une conclusion qui sera assez imprévue pour certains : au conservatisme religieux de Rousseau. En étudiant la vie intérieure de Jean-Jacques, et la pensée religieuse des deux ou trois générations qui lui font escorte, M. Masson a retrouvé l'harmonie de la pensée religieuse française, dont il fut un des restaurateurs. On imagine trop facilement qu'un homme de génie fait irruption dans le monde, apportant une pensée révolutionnaire et nouvelle. Comme le Christ, Rousseau eut ses précurseurs. Autour de Fontenelle, de Voltaire et des premiers philosophes, on entend déjà « des vicaires savoyards plus obscurs prêcher le retour à la nature, la lassitude de la raison, les évidences du cœur et les erreurs consolantes. » Les idées et la raison elle-même reviennent toujours se retremper, se rajeunir dans le sentiment. La raison des philosophes était un aboutissement sans issue : le rousseauisme fut un recommencement de la vie puisé à des sources religieuses. Mais si Jean-Jacques a restauré la religion, c'est qu'il l'a revivifiée de la richesse de sa sensibilité et de son sensualisme mystique. A ce propos, M. Masson, dans le premier tome de son ouvrage : **La formation religieuse de Rousseau**, a tracé une ébauche des mœurs de la famille Rousseau, qui nous révèle le sensualisme de cette race, associé à un profond amour de la religion. Qu'on se souvienne aussi de la vie sensuelle de Rousseau, de ses anomalies amoureuses. M. Masson dit

très bien : « Inquiet d'amour, sans l'atteindre, il l'a pressenti dans quelques rencontres délicieuses, mais furtives, et il apporte dans les recherches intellectuelles toutes les ardeurs de son cœur insatisfait. » Son sensualisme lui est remonté au cerveau et s'est transposé en idées morales et religieuses. Mme de Warens fut plutôt pour lui une initiatrice qu'une amante, et les Charmettes n'abritèrent qu'une très studieuse retraite. Voici ce qu'a pu lire Rousseau, dans le traité du vrai mérite, de Claville :

N'attendez-pas que la nécessité des temps et la révolution des choses ramènent le règne de la droiture et du bon cœur ; le siècle d'or et l'esprit bienfaisant ne reparaîtront plus chez les hommes. Il naît seulement de temps en temps quelque âme privilégiée pour perpétuer dans le monde l'idée de ce qu'était la nature dans sa pureté. Ha ! qu'il nous serait glorieux d'avoir une âme telle qu'on pût dire de vous que vous êtes comme chargé d'en-Haut du soin de justifier les intentions du Créateur quand il fit le monde, en montrant par votre vertu qu'elle était celle des premiers temps.

N'est-ce pas là le programme du retour à la nature, et n'est-il pas permis d'imaginer que cette page fut pour Rousseau « une révélation soudaine » ? Qui sait, ajoute M. Masson, si ce n'est pas un rhéteur anonyme du *Mercure* qui a fait passer dans son âme les premiers frissons de révolte contre « l'inégalité des conditions » ?

Son intention (de la nature) a été de mettre une parfaite égalité entre les hommes. Mère tendre et affectionnée, elle leur a également départi ses faveurs. Ce principe bien reconnu, il est évident que la force ou la fraude ont été les premiers instruments de la fortune du premier riche, et qu'on doit regarder encore aujourd'hui un nouveau parvenu comme l'ennemi et le tyran du genre humain.

M. Pierre-Maurice Masson a consacré le second tome de son ouvrage à **La Profession de foi de Jean-Jacques**, qui lui apparaît comme un manuel de méthode religieuse « l'histoire émue d'une âme à la recherche de la vérité, un credo théiste, un sommaire des objections rationalistes contre la foi chrétienne, une affirmation sentimentale de la séduction évangélique sur les cœurs, enfin et pour tout citoyen qui a le sens social, un conseil de soumission au culte et à la discipline religieuse de son pays ». Cette philosophie religieuse du Vicaire savoyard se trouverait déjà dans l'*Epître à Uranie*, critique philosophique des religions, mais Rousseau y ajoute sa sensualité mystique, et la profession de foi théiste devient un soutien de la révélation. Jean-Jacques, ainsi que l'observe M. Masson, n'est, en effet, pas aussi libéré des dogmes qu'il se le figure ou le désire : sa représentation, qu'il croit purement « raisonnable » et « naturelle » de l'univers et de la vie, est enfermée dans un cadre chrétien. M. Masson nous montre encore que déjà le théisme du XVIIIe siècle gardait, sans le savoir ou l'avouer, tout un résidu de

christianisme. C'est ce christianisme ensommeillé que Rousseau réveillera et léguera à Chateaubriand, lequel le répandra sur tout le XIXe siècle, qui fut un siècle essentiellement religieux. Je ne puis suivre M. Maurice Masson dans le dédale compliqué de ses chapitres : Rousseau directeur et chef d'Eglise, les doctrines religieuses de la Révolution, René héritier de Jean-Jacques, etc., qui constituent le troisième tome de son ouvrage : **Rousseau et la Restauration religieuse.** Je veux seulement cueillir dans sa conclusion, quelques réflexions suggestives : « Si Jean-Jacques a été à Genève un émancipateur, il a été en France un restaurateur », et cela au moment où l'esprit français, inquiet « d'une philosophie qui devenait un philosophisme », commençait à s'insurger en masse contre des doctrines « désolantes » qui ne savaient que « détruire ». A un siècle d'intervalle, le négateur du péché originel rejoint l'auteur des Pensées et, contre les mêmes « libertins », il « parie » pour Dieu, au nom des « raisons du cœur », au nom des « raisons que la raison ne connaît pas ». — Comme tous les hommes de génie, Rousseau fut l'expression du moment, et si, comme l'observe M. Masson, la restauration religieuse et chrétienne, dont il a été l'artisan, est devenue chez nous, dans son ensemble, une restauration catholique, c'est que « toute renaissance religieuse, en France surtout, profite d'abord au catholicisme ». En France, où le catholicisme, la continuation du paganisme, est la religion de la race.

§

Dans ce petit livre sur **Octave Mirbeau**, M. Paul Desanges a tenté de mettre l'auteur du *Calvaire* à sa vraie place et de nous dire la signification de son œuvre. Mirbeau est avant tout un moraliste; il est trop sain pour ne pas l'être, et, comme Juvenal, c'est l'indignation qui le pousse à écrire. S'il s'attaque à la société, c'est qu'il ne désespère pas de l'améliorer : « Un fait unique, écrit-il, domine toutes les histoires; la protection aux grands, l'écrasement aux petits. La politique est un abominable mensonge, tout y est à l'envers du bon sens, de la justice et du droit. » En vérité, il y a parfois sous l'indignation brutale de Mirbeau la colère d'un grand enfant naïf; mais cette indignation est fructueuse lorsqu'elle s'applique à la mauvaise peinture et à la fausse littérature. Il crie si fort qu'il faut bien qu'on l'écoute.

Au point de vue philosophique, il manque tout de même de tolérance et de subtilité. Il se demande dans le *Calvaire* : « Je voulais savoir la raison humaine des religions qui abêtissent, des gouvernements qui oppriment, des sociétés qui tuent », comme si toutes les religions n'avaient pas pour fonction d'endormir les consciences, les gouvernements d'opprimer..., etc. Aussi Mirbeau prend-il le parti du vaincu contre le vainqueur; apôtre de la justice sociale, il veut

réformer le monde et ne croit pas cette tâche absolument impossible : « Et, puisque le riche est toujours aveuglément contre le pauvre, écrit-il dans la *628-E 8*, je suis, moi, aveuglément aussi, et toujours, avec le pauvre contre le riche, avec l'assommé contre l'assommeur. » Cette attitude de protecteur, Mirbeau la prendra envers les faibles de la littérature.

M. Desange écrit avec un peu trop d'éloquence, à propos de Mirbeau : «... dressé de toute sa hauteur au-dessus de la mêlée sociale, il crut distinguer les forces obscures et malfaisantes, les malentendus millénaires qui perpétuent le grand divorce de l'Homme et de la Vie ». Mais tout de même si Mirbeau s'indigne si hautement des vices et des difformités de l'Homme, c'est qu'il s'en est fait une conception grandiose. Si bien que l'œuvre de Mirbeau, composée de livres en apparence immoraux, font vraiment de lui un moraliste. Tolstoï, qui se connaissait en morale, ne s'y est pas trompé, lorsqu'il écrivit à Mirbeau pour le féliciter de la moralité du *Journal d'une femme de chambre*. Et même, ce *Jardin des supplices,* qui est une fresque, peinte avec joie tout de même, de toutes les passions de l'amour et du sang ; même cette folie orgiaque est morale, puisque l'auteur n'a accumulé ces tortures de l'amour physique que pour crucifier dans ses pages le triste animal humain. Mirbeau est un mystique en colère, une sorte de Don Quichotte de la littérature et de l'Art, « un Don Quichotte désintéressé », a écrit M. Marc Elder. M. Paul Desanges a raison de penser que l'avenir mettra Octave Mirbeau à sa place, et dira l'influence heureuse et souvent décisive qu'il eut comme révélateur de jeunes talents, parmi les peintres et les littérateurs. On s'apercevra aussi, qu'avec Courteline et Jules Renard, il est peut-être un des seuls représentants du vrai théâtre contemporain. Il aura été une intelligence pure et désintéressée, et un vrai critique, puisqu'il aura su découvrir des œuvres et des hommes.

§

La biographie était devenue la seule méthode sûre de critique littéraire. Il n'y a pas d'œuvre indépendante d'une personnalité. Cependant une réaction semble se dessiner (autant que l'état d'incertitude où nous sommes permet de le discerner), contre cette méthode de critique. En tête d'une esquisse de *biographie intellectuelle* sur **Leconte de Lisle**, M. Désiré Toupance écrit :

La grande, l'immense erreur de la critique moderne a été de substituer des faits et des récits aux idées. Sous prétexte d'analyser un nom ou un caractère, on a entassé d'énormes biographies toutes remplies de détails de nul intérêt et l'on a perdu de vue ce que précisément l'on voulait expliquer.

On a substitué l'histoire littéraire, et quelle histoire littéraire, à la critique.

Mais voici justement que dès les premières pages de son esquisse de biographie intellectuelle, M. Toupance nous démontre que c'est une image précise, une vraie femme, et un amour réel qu'évoque la tristesse de Leconte de Lisle. Alors, peut-être que si le poète ne nous a pas confessé lui-même ses amours, il ne nous est pas interdit de les découvrir et de chercher si cette femme qui lui a dévoré le cœur, a été l'origine ou le prétexte de son pessimisme olympien.

Mais cette petite esquisse qui magnifie l'œuvre et la pensée du poète parnassien, se termine par une critique amère et un peu perfide du XIXe siècle, qui n'aura été que « le siècle des tentatives », sauf, peut-être, la réaction parnassienne. Mais on nous dit que la jeune école classique triomphera, en allant chercher ses modèles au XVIIe siècle. Depuis le romantisme on le cherchait plutôt au XVIe et aux siècles antérieurs, afin de retrouver la source française, pure de tout alliage classique. Le XVIIe siècle est peut-être trop parfait pour être autre chose qu'une méthode, et une source inépuisable d'imitation.

§

M. André Suarès parle à l'**Angleterre** et la glorifie, en un hymne d'une belle pureté de pensée, de langue, et de papier. Comment analyser ces paroles somptueuses et drapées comme une tente d'apothéose, qui évoquent aussi l'image exacte de cette nation personnifiée et que l'auteur appelle Marthe :

Tu es Marthe, sage et forte Angleterre. Et la France est Marie.
Marthe, tu es fidèle et précise à l'ouvrage.
Tu balaies la maison et ta maison est sur la mer ; tout est net, tout reluit, tout est bien arrimé et bien en place. La tempête peut venir.
Attentive et riche en bons calculs, tu prévois le mauvais temps, et tu y pares. Plus tu es prise au dépourvu, mieux tu travailles. Et dans la maison qui flotte, au plus fort de l'ouragan, chacun aura ce qu'il lui faut, le repas et le lit, la boisson chaude et le linge blanc.

C'est avec la même précision lyrique que M. André Suarès chante **Ceux de Verdun**, mais avec une émotion qui gonfle sa voix et son cœur. Ecoutez :

Nuit et jour, depuis cent trente nuits, depuis cent trente jours,
Sous le ciel des obus, ils font la carapace et la tortue :
Soir et matin, ils sonnent la fête des morts, coude à coude, couchés sur le ventre, dans la boue...
Ils vivent dans leur fosse, chacun la sienne, et toutes côte à côte,
Cousus dans la pluie dans le linceul de leur capote,
Et le sillon qu'ils creusent est notre rempart,
... O soldats, saints paysans de la guerre !

Ils n'ont rien pour les défendre que les trous de leurs tombes béantes;
En avant, ils tombent sur l'araire de leurs bras dans la glèbe, ils restent ensevelis ;
Ils sont le grain de blé, pour nous nourrir, qui pourrira ;
Et ils roulent dans la mort pour que vous dormiez dans votre lit.

En vérité, c'est peut-être là le plus beau poème qu'on ait écrit sur cette guerre ; qu'on le récite, à haute voix, comme le *Dies iræ* de la Messe Rouge.

JEAN DE GOURMONT.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Une opinion de Schopenhauer. — L'Eugénique. — Dr Eugène Apert : *Problèmes médicaux d'après-guerre ; la conservation de la race ;* le Monde médical ; 18 novembre 1916. — Dr Papillault : *Les Caractères moraux sont-ils héréditaires ?* Société française d'Eugénique, 3 juin 1914. — Charles Richet : *De la variation mensuelle de la natalité ;* Académie des sciences, 7 et 14 août 1916.

La guerre actuelle est en train d'accomplir la même œuvre de destruction que la peste noire, qui, au XIVe siècle, a dépeuplé toute l'Europe et une grande partie de l'Asie et de l'Afrique. Or, d'après la *Chronique des épidémies* de Schnurrer (1825), après ce terrible fléau, on observa une extraordinaire fécondité de l'espèce humaine ; en particulier les accouchements jumellaires devinrent très fréquents. Pour Casper (1835), ce ne serait là qu'un cas particulier d'une loi absolument générale : les décès et les naissances augmentent et diminuent toujours et partout dans la même mesure. **Schopenhauer**, qui, dans *Philosophie et science de la nature*, rapporte et discute cette opinion, est d'avis que l'augmentation des décès entraîne l'augmentation des naissances, non par une influence physique, mais par un rapport métaphysique.

En vertu d'une loi naturelle, la force prolifique de la race humaine, qui n'est qu'une face spéciale de la force génésique de la nature en général, s'augmenterait par une cause qui la combat, c'est-à-dire avec la résistance ; on pourrait donc, *mutatis mutandis*, faire rentrer cette loi dans celle de Mariotte (qui régit la compression des gaz), à savoir que la compression augmente la résistance à l'infini.

Une conclusion s'impose, — et Schopenhauer n'hésite pas à la formuler : toutes les dévastations, révolutions de la nature, épidémies, guerres..., en menaçant l'humanité, ne font que renforcer la force prolifique de celle-ci : si la force hostile arrivait à un degré tel que l'existence de l'espèce humaine soit en péril, la force prolifique de l'homme atteindrait, d'après Schopenhauer, une telle valeur, qu'il ne serait pas impossible que l'œuf d'un des derniers couples humains engendre, dans des conditions aussi exceptionnelles, des représentants d'une nouvelle espèce.

Cette théorie de la genèse des espèces nouvelles, à la suite des grandes révolutions du globe, est bien digne de l'esprit métaphysique allemand, et je ne serais pas étonné que de l'autre côté du Rhin, on n'attende de la guerre quelque chose de grand et de vraiment nouveau.

§

En France, on envisage surtout les destructions causées par cette guerre sauvage, on se préoccupe de l'avenir des races civilisées ; et on compte bien un peu sur une science nouvelle, **l'Eugénique**, pour sauver celles-ci.

L'Eugénique ! Tel était le sujet d'une chronique que j'ai écrite fin juillet 1914, avant de partir pour un laboratoire de biologie marine, et destinée au *Mercure de France* du 1er septembre 1914. Le manuscrit a disparu dans la tourmente de ce premier mois de guerre ; mais les questions traitées sont plus que jamais à l'ordre du jour. L'Eugénique, c'est la science de la conservation de la race, de l'amélioration de la race. Le 22 décembre 1912, les professeurs Edmond Perrier, Houssay, Landouzy, Pinard..., avec les concours de MM. Bourgeois et Paul Doumer, se sont réunis à la Faculté de Médecine de Paris pour fonder la *Société française d'Eugénique*. M. Apert, médecin des hôpitaux, en devenait le secrétaire général. En avril 1913, le premier numéro du Bulletin de la Société paraissait, contenant une savante étude sur les régimes alimentaires du professeur Houssay.

Il faut espérer que la Société française d'Eugénique reprendra bientôt ses travaux et ses discussions ; une foule de problèmes se posent et il est urgent que la science essaie de les résoudre. M. Apert s'en rend bien compte, lorsqu'il consacre un fort intéressant article, sur **les problèmes médicaux d'après-guerre** (*la conservation de la race*), dans une revue de médecine, qui recommence à paraître, *le Monde médical* (18 novembre 1916).

Il est à craindre qu'après la guerre la qualité des reproducteurs mâles devienne tout à fait inférieure ; les meilleurs au physique et au moral ayant disparu, il ne restera guère que d'une part des tarés, dégénérés, chétifs, et d'autre part des mutilés et malades revenus du front. Heureusement, la biologie nous enseigne que les mutilations même graves ne s'héritent pas. Il est à craindre cependant leur retentissement sur l'état général de l'organisme. A l'Hospice de Bicêtre le Dr Pierre Marie a observé la fréquence de la tuberculose chez les amputés. Il l'explique par la perte d'une notable partie de la musculature du corps, le muscle ayant un pouvoir antibacillaire comme le prouve le bon effet de la viande crue chez les tuberculeux. C'est là évidemment une vue intéressante, mais discutable.

Le cas des porteurs de suppurations persistantes, de fistules inta-

rissables peut également donner lieu à discussions. On a souvent cité les deux faits suivants. Une vache avait perdu une corne et une fistule suppurante subsistait à la place de cette corne absente : elle donna naissance à un veau auquel manquait la corne du même côté. D'autre part, un homme avait perdu l'œil gauche par abcès de l'orbite : ses deux fils avaient tous deux l'œil gauche plus petit que le droit. Mais ces faits, en admettant qu'ils soient exacts, paraissent tout à fait exceptionnels.

A plus forte raison, on ne peut parler d'hérédité des lésions complètement cicatrisées, si déformantes soient-elles.

Les lésions traumatiques ne se transmettent pas héréditairement. Chez les Maïs traumatisés, M. Blaringhem, il est vrai, a obtenu des anomalies sexuelles héréditaires, mais, en réalité, ces anomalies sont des conséquences d'une nutrition anormale de la plante, et c'est celle-ci qui se transmet héréditairement, et non la mutilation.

On s'est beaucoup préoccupé des suites possibles des blessures du cerveau. D'après des expériences retentissantes de Brown-Séquard et Dupuy, par ex., un Cobaye devenu épileptique par demi-section de la moelle peut donner naissance à des petits épileptiques. Mais d'autre part, bien souvent un père ou une mère atteint d'une lésion destructive des cornes antérieures de la moelle ou d'une lésion destructive du cerveau engendre des enfants normaux.

Au sujet de l'influence possible des maladies contractées au front sur l'avenir de la race, le Dr Apert fait remarquer que les états maladifs survenus chez des sujets de souche saine et robuste à l'occasion de fatigues accidentelles sont moins à redouter au point de vue de l'hérédité que les mêmes états survenus sans cause bien apparente, et par le seul fait d'une constitution congénitalement défectueuse.

Cette proposition n'est pas une vue théorique : elle est établie par de nombreuses expériences poursuivies dans les laboratoires de génétique animale ou végétale qui montrent que la proportion de sujets bien constitués dépend beaucoup plus des bonnes aptitudes générales de la lignée à laquelle appartiennent les parents que de l'état même de ceux-ci. En un mot, dans une lignée robuste, s'il apparaît un sujet malingre, ou si un sujet est devenu malingre à la suite de mauvaises conditions de vie, ce sujet sera néanmoins susceptible d'engendrer un sujet participant à la robusticité qui caractérise la lignée.

§

D'une façon générale, les eugénistes sont arrivés à cette conception : dans les questions d'hérédité, il y a lieu surtout de tenir compte des « diathèses », et celles-ci échappent le plus souvent aux influences extérieures.

C'est ce qui ressortait en particulier d'une très intéressante com-

munication du Dr Papillault : **les Caractères moraux sont-ils héréditaires ?** faite à la *Société française d'Eugénique*, le 3 juin 1914, et dont je rendais compte dans ma chronique non publiée du 1er septembre 1914. Le Dr Papillault exposait les résultats d'une enquête faite sur 3.000 criminels anglais. Il y aurait de véritables « diathèses criminelles », et l'imitation, la contagion, l'éducation n'interviendraient que fort peu. Quelques-uns des résultats de l'enquête sont faits pour surprendre. Les enfants enlevés de bonne heure à leur famille, famille de criminels, offrent une criminalité plus forte que si on les avait laissés à leurs parents. D'autre part, c'est parmi ceux qui n'ont reçu aucune instruction qu'il y a le moins de criminels. Et cependant on parle souvent du rôle moralisateur de l'instruction et de l'éducation ! De plus l'alcoolisme n'aurait aucune influence sur la fréquence du crime. Un seul fait serait en faveur de la contagion du crime : le mari et la femme fréquemment sont l'un et l'autre des criminels. Mais cette contradiction s'expliquerait aisément : dans les unions matrimoniales interviennent souvent les affinités morales : les criminels admirent les criminels et s'associent fréquemment.

A propos de l'alcoolisme, on a vu en lui la cause de beaucoup de dégénérescences nerveuses, de troubles du système nerveux. Or, maints biologistes et pathologistes arrivent maintenant à envisager les choses en sens inverse : les individus qui présentent une tare nerveuse, une « diathèse morbide », s'adonneraient plus facilement que d'autres à l'alcoolisme. Au lieu d'être la cause, celui-ci serait l'effet.

§

L'Eugénique se préoccupe non seulement de l'hérédité et de l'acquisition des diathèses, mais encore du problème de la repopulation. Dans deux notes récentes à l'Académie des Sciences sur **la Variation mensuelle de la natalité**, M. Charles Richet expose des vues originales concernant ce problème.

L'auteur commence par établir le fait suivant : Dans un pays donné, il y a un mois de l'année, toujours le même, où le nombre des naissances est maximum ; dans l'hémisphère boréal, ce maximum mensuel a lieu en février-mars, dans l'hémisphère austral, en août-octobre. Le maximum dépend du climat, c'est-à-dire sans doute de la température. Si on répartit les pays de l'Europe en 3 groupes : méridional, septentrional, central et le jour où il y a le plus de naissances se trouve être aux environs du 18 février dans le 1er cas, du 28 février dans le 2e cas, du 14 mars dans le 3e cas. Ces maxima des naissances correspondent à des maxima des conceptions : 8 mai, 18 mai, 4 juin.

Dans le fait que le maximum des conceptions se produit aux premières chaleurs du printemps, M. Richet voit un phénomène phy-

siologique et non psychologique. Il ne croit pas qu'il s'agit d'ardeurs amoureuses plus vives au printemps. Pour lui, l'ovule de la femme est à cette saison de l'année dans un état biologique tel qu'il est plus aisément fécondé par les spermatozoïdes. Au printemps, les femmes seraient beaucoup plus aptes à être fécondées qu'à toute autre époque.

A cet égard, les femmes se comportent comme les femelles des autres animaux, n'en déplaise à ceux qui croient encore l'humanité d'une autre essence que l'animalité.

GEORGES BOHN.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Les Œuvres d'art mutilées. — Au Petit Palais on a organisé, sur l'initiative du *Journal* — et peut-être intentionellement en plein hiver — une exposition des *Œuvres d'art mutilées ou provenant des régions dévastées par l'ennemi*, — faisant suite en somme à celle des *Œuvres d'art de Belgique* ouverte l'an passé et qui subsiste encore en grande partie. C'est un ensemble, sans doute très incomplet encore, de statues, de tableaux, d'objets divers, de fragments déménagés en hâte des endroits qu'allait atteindre l'ennemi ou qui se trouvaient déjà sous le bombardement ; certains sont de véritables reliques, tout ce qui reste de monuments disparus, — des morceaux cassés, attestant la sauvagerie de la guerre moderne qui s'en prend aux pierres ; qui non seulement a pillé et incendié, mais détruit volontairement, systématiquement, comme si c'était une œuvre méritoire. Nous n'avons pas à nous inquiéter des raisons données pour justifier de telles déprédations : « faire le plus de mal possible à l'ennemi ; la guerre la plus cruelle est la meilleure, etc... » et il nous suffit de constater simplement les faits. On a détruit souvent pour le plaisir de détruire, — abîmé indistinctement les œuvres d'art et les bondieuseries. Ce que nous montre l'exposition du Petit Palais, c'est l'œuvre du bombardement, de l'incendie, — même de l'agression individuelle, — c'est la dévastation et la ruine. Et avec la lumière pauvre des jours de décembre, cette exhibition est lugubre.

Les pièces recueillies au Petit Palais viennent surtout des départements du Nord et de l'Est, — le Pas-de-Calais et la Somme, la Meuse, la Meurthe-et-Moselle, la Marne. Mais d'autres rappellent plus particulièrement la marche foudroyante des Allemands sur Paris que brisa la bataille donnée entre Meaux et la Meuse, — ou se trouvent avoir été sauvées de régions que l'ennemi occupe encore. De la marche sur Paris viennent les objets, statues, œuvres d'art retirées de l'Oise et de l'Aisne. Mais il y a, parmi les objets déménagés, des statuettes de saints provenant de pauvres églises de campagne et qui

sont à peine des œuvres d'art ; d'autres tellement abîmées qu'il n'en subsiste que des trognons. L'ensemble n'en est que plus éloquent et c'est de la brutalité de l'agression que vient témoigner tout ce bric à brac de la mort.

§

Certaines localités importantes au point de vue artistique ont d'ailleurs été spécialement éprouvées et fournissent beaucoup à cette exposition ; c'est le cas d'Arras, de Reims, de Soissons, de Verdun. Dès l'entrée on trouve ainsi les œuvres d'art sauvées de la dévastation d'Arras, et la porte est gardée par un ange de bois peint, gigantesque, dont le visage a été abîmé par un éclat d'obus. Plus loin ce sont des statues funéraires, l'une de Philippe de Cavarel, abbé de Saint-Vaast et évêque d'Arras, mort en 1636 ; l'autre, dont le nez a été ébréché, est celle de Pierre Sarrasin, mort archevêque de Cambrai en 1598. Ces statues proviennent de la cathédrale et du palais Saint-Vaast, où se trouvait le Musée. Du même musée on a apporté encore un bas-relief figurant un squelette couché (fin du XVI^e^ siècle), et qui a fait partie de la décoration d'un tombeau, et un coffre en fer (XV^e^ siècle), retiré des décombres. Du Palais Saint-Vaast également a été sauvé un buste de Napoléon I^er^, la face sans nez, le crâne fendu par un éclat d'obus et raccommodés d'un fil de fer. — Il y a d'autres débris retirés des églises et du Musée d'Arras, encore que la plupart des œuvres qui s'y trouvaient aient péri. Mais la ruine la plus lamentable est certainement le lion cabossé, déchiqueté, écrasé qui dominait le Beffroi, — abattu par l'artillerie allemande en même temps que ce bijou de la Renaissance qui était l'hôtel de ville, et avec lui toutes les maisons qui entouraient les deux places historiques de la ville. — De Dunkerque, qui fut atteint également par les obus (22 juin 1915), on a apporté des stalles et boiseries, provenant de l'église Saint-Eloi. Les projectiles défoncèrent les nefs et détruisirent les vitraux. Les stalles qu'on peut voir au Petit Palais remontent probablement au XVI^e^ siècle, et les boiseries surtout abîmées qui ont été placées devant au XVIII^e^.

La cathédrale de Reims, si massacrée, devait fournir abondamment à cette Exposition, et en effet, à côté des superbes tapisseries retirées de la cathédrale, on y peut voir une vitrine entière de débris, sans compter tout ce qui se trouve réparti dans la salle, — fragments divers, fleurons, crochets de chapiteaux, têtes de statues, des mains, une des statuettes du grand portail, — même une larme de plomb venant des toitures fondues. C'est encore un fragment de cloche détruite dans l'incendie du campanile, et plus loin les restes de l'ange qui gardait l'abside. — sans ailes, sans bras, — un tronc informe et une tête grimaçante, — à côté de quoi on a disposé la tête de l'ange de Saint-Nicaise, dit le *Sourire de Reims*, maintenant

détruit et dont il ne nous est resté que des moulages. — Reims a d'ailleurs souffert autant qu'Arras et, de la ville encore, on a apporté « diverses pièces d'argenterie fondues et déformées, qui se trouvaient dans un coffre-fort éventré par les obus ». — De Soissons, qui reste une autre cible de l'artillerie allemande, peu de choses ont été recueillies : un saint Pierre provenant de Saint-Jean-des-Vignes, depuis longtemps ruiné et qui achève de disparaître, et des gargouilles en plomb de la cathédrale ; mais on a déménagé à temps de ce dernier édifice un grand Rubens, l'*Adoration des Bergers*, qui a été restauré par les Musées Nationaux et pourra reprendre sa place dans l'église, si par chance, après la guerre, elle est encore debout.

De Verdun enfin on a sauvé nombre de pièces, et d'abord les stalles de la cathédrale, — qui durent bien séjourner abondamment dans la cave, car tout un côté se trouve revêtu de moisissures. Ce sont du reste des stalles de basse époque (XVIIe siècle) et qui semblent dater de deux périodes ; les boiseries de fond peuvent être un peu plus récentes que les sièges, toutefois qu'elles soient attribuées au même artiste, Lacour de Toul (1760). Devant cette décoration d'église, qui se développe sur tout le fond d'une salle, on peut voir les quatre canons donnés à la ville en souvenir de sa défense en 1870 ; le portrait de François Chevert, le héros du siège de Prague, qui était originaire de la ville, et parmi nombre d'objets, de fragments divers, un grand coq en bois sculpté, — enseigne de l' « annexe de l'ancienne et célèbre hôtellerie du Coq Hardy », en bois sculpté et polychromé. On a encore déménagé de la cathédrale une vieille toile noircie et éreintée par le bombardement et qui représente, paraît-il, le « triomphe de Saint Saintin », premier évêque de la ville, et une collection de manuscrits sauvés de la bibliothèque : un pontifical, l'*Image du Monde* (XIIIe siècle), par Gautier de Metz ; un autre pontifical aux armes de Guillaume Honstein, évêque de Strasbourg, et le *Livre d'Or*, les Evangiles, sur lequel les Evêques à leur entrée dans la ville devaient prêter serment. — C'est de Verdun également que vient un volume exposé (Bibliothèque Saint-Joseph) qui a été atteint par un obus et qui se trouve en somme dans un triste état.

§

Mais bien d'autres endroits ont souffert de la guerre et leur seule énumération fournirait un véritable martyrologe. De ceux-ci où l'on s'est battu, il ne reste rien le plus souvent, — parfois quelques pauvres objets sauvés de l'église avant son écroulement, des statuettes de saints, des objets du culte, des boiseries. De Carency (Pas-de-Calais), c'est une cloche qui porte la date de 1749 ; de l'église d'Albert (Somme), dont la dévastation fut contée ailleurs (1), c'est une

(1) Cf. *Mercure de France*, 16 mars 1916, p. 345, *Notre-Dame de Brébières*, par René le Cholleux.

admirable tête de Vierge au sourire de pardon ; de l'église de Tilloloy qui possédait de très belles statues funéraires, ainsi que la chapelle du château contigu, ce sont les effigies de Françoise de Soyecourt, d'Abdias et de Françoise de Soyecourt, de Charlotte de Mailly, etc., statues restées plus ou moins intactes, les unes la tête emportée, d'autres le nez ou un bras cassé. A côté se trouve une clef de voûte de la chapelle funéraire et des écussons en bois peint et doré. Le tout remontait au XVI^e siècle.

Durant la marche des Allemands sur Paris, on sait que plusieurs églises de l'Oise furent dévastées. De Cambronne provient un Saint-Christophe en bois (XVI^e siècle, style flamand), mais resté en bon état ; de Tracy-le-Mont, c'est une statue d'évêque (XVI^e siècle), en bois vermoulu et dant il manque les bras ; de l'église de Conchy-les-Pots, de beaux vitraux reconstitués par M. André Lion, et où l'on retrouve le Calvaire, la vie de saint Jean-Baptiste, un arbre de Jessé (XVI^e siècle). — Le château de Vic-sur-Aisne, entre Compiègne et Soissons, fut bombardé en avril 1915 ; on en a apporté une décoration de Coysevox, prise dans le parc : deux sphinx à tête de femme comme les aimait le XVIII^e siècle, le dieu Pan, Actéon (terres cuites blanches, échelle humaine). — De la Marne vient le grand rétable de Mesnil-les-Hurlus, qui fut heureusement déménagé par les troupes et en somme a peu souffert ; des Hurlus une Vierge de bois sculpté, plutôt vermoulu (XVI^e siècle), et dont une main a été cassée, ainsi qu'une vierge au Calvaire, bois peint, de même époque ; de Cauroy, où l'église dut particulièrement souffrir, c'est le coq du clocher, en tôle autrefois dorée, et un Saint Fiacre, en plâtre peint (XVIII^e siècle) ; de la Neuville-au-Pont, une Vierge à l'Enfant, en bois (XVI^e siècle), et de Suippes un Christ aux outrages, également en bois, de même époque. De Souain, à 6 kilomètres de Suippes, on a apporté enfin une *pieta*, jadis en pierre peinte, la Vierge tenant le corps du Christ, dont un pied cassé et un bras ont disparu ; la Vierge elle-même est privée de tête (XVI^e siècle). De Bétheny, où l'église a été ruinée, ce sont des fragments de la chaire et un Saint Sébastien cassé, qui n'était d'ailleurs qu'une statue moderne.

On arrive en Meurthe-et-Moselle, et Nancy, en prévision du bombardement et peut-être de l'occupation par l'ennemi, a mis à l'abri, entre autres choses, le trésor de la cathédrale, dont on peut remarquer diverses pièces précieuses : un peigne liturgique de Saint Gauzelin, ivoire, et un feuillet de diptyque (X^e siècle). De Gerberviller, qui fut saccagé et incendié par l'ennemi, on peut voir, à côté d'une Vierge à l'Enfant (bois, XVII^e siècle) et du Saint Jean-Baptiste de Paul Dubois, bronze « ayant subi la patine du feu », deux objets qui viennent du château, un ciboire moderne retiré de l'église et portant des traces de coups de feu. De Noméný, c'est une statue d'évêque,

pierre peinte, et un Saint Hubert plutôt naïf, ayant fait partie d'un rétable du XVIe siècle; d'Herberviller, un morceau de la chaire et, de Vitrimont, une descente de croix en bois polychromé (XVIe siècle), qui par hasard est restée intact. — De la Meuse, région toute voisine, proviennent encore une croix d'autel en argent doré (XIIIe siècle) de l'église de Souilly ; un fragment du cadran de pierre de l'horloge, retiré à l'église de Louppy-le-château, — et à côté des portes du tabernacle (XVe siècle) de l'église d'Auzéville, près de Clermont en Argonne, d'où l'on a rapporté encore un battant de cloche ; une cheminée en pierre sculptée, avec taque ornée de griffons, attribuée à Ligier Richier et provenant d'une maison des Bénédictins de Saint-Mihiel à Han-sur-Meuse, et, de Génicourt, le Christ en croix, la Vierge et Saint Jean, statues en bois de l'école du même Richier, — à côté desquelles on peut voir une des œuvres les plus délicieuses de cette exposition, la Madeleine portant des parfums, une châtelaine fastueuse et jolie dans son costume d'apparat, une robe de velours crème soutachée d'or, — statue en pierre peinte (XVIe siècle) qui, par chance, s'est conservée intacte.

Pourtant ce n'est pas avec cette rencontre qu'on doit terminer une visite à l'Exposition du Petit Palais, c'est par le Christ de Revigny (Meuse) dont la vision horrifiante poursuit comme un cauchemar : une pauvre croix de bois, une sorte de croix de carrefour, sur laquelle pend, lamentable, un bras arraché du corps; deux pieds cassés, au-dessus desquels le montant de la croix apparaît noirci jusqu'à hauteur du corps. L'ennemi a brûlé l'Homme-Dieu sur sa croix de gehenne. C'est sinistre et atroce comme la guerre actuelle, qui a reculé les limites de l'horreur, — et des méfaits que peuvent commettre les hommes.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Sur la durée de la guerre. — Au début de cette nouvelle année d'hostilités, il est naturel de retremper ses énergies, de raffermir sa foi, en un mot, d'espérer; mais, il ne l'est pas moins de chercher à définir les raisons de nos espérances et de tenter de nous faire une idée claire de l'avenir, en faisant appel, avec une ardente sincérité, aux terribles leçons des vingt-neuf mois de guerre que nous venons de traverser. A notre avis, après les épreuves qui ne nous ont pas été épargnées, l'avenir doit se dresser devant nous, à l'heure actuelle, sans voiles, sans mystère, sans rien d'énigmatique. Sans doute, nos ennemis, bien qu'ils aient rabattu de leur insolence et de leur morgue, continuent de proclamer une foi indéfectible dans leur triomphe final. De leur côté, malgré toutes leurs traver-

ses, dues à une préparation décousue et à une imparfaite adaptation des moyens aux conditions de succès, les alliés coordonnent peu à peu leur formidable effort, en affirmant leur volonté de le poursuivre et de le multiplier jusqu'à la victoire complète. Il est dans l'ordre naturel des choses que les uns et les autres fassent entendre, en public, le même langage. Mais la victoire ne découle pas seulement du désir violent qu'on a de se l'attribuer ; elle dépend plus encore des méthodes, des moyens, des vertus particulières des individus, qui ont la tâche de l'assurer. Nous comptons bien que ces facteurs décisifs seront de notre côté et que finalement le problème se trouvera résolu à notre avantage. Admettons dès aujourd'hui que les alliés, tous les alliés soient animés de la plus haute volonté de vaincre, non seulement dans les discours de leurs hommes d'Etat, mais encore dans leurs résolutions, dans leurs actes. Alors, nous pourrons, non nous poser la puérile question, qui vrille pas mal de cerveaux : quelle sera encore la durée de la guerre ? mais simplement examiner si la lutte doit se prolonger encore longtemps ou si elle a chance de se terminer à bref délai.

§

Nos inquiétudes, notre énervement au sujet de la durée de la guerre seraient bien atténués, si nos idées n'avaient pas été faussées, pendant la paix, par une conception initiale irrationnelle des conditions d'un vaste conflit moderne. L'importance des effectifs mis en jeu, ainsi que la puissance des moyens matériels, tels qu'aucune guerre antérieure n'en avait vus, ont donné à penser que la solution d'un pareil conflit ne pouvait être que rapide. On concluait que la durée de la résistance du parti qui fléchirait le premier serait en raison inverse de la puissance des moyens d'action et de destruction. C'était un faux point de départ. Les armées modernes étaient à peu près équivalentes par le nombre (au moins au moment de la mobilisation) et par la valeur de l'armement. Il était donc raisonnable de supposer que la destruction des forces militaires de l'un des partis exigerait un temps assez long et que cette destruction ne pourrait avoir lieu en une seule rencontre. Je n'ignore pas qu'un certain nombre de techniciens ont présenté une opinion différente, au cours des années qui ont précédé la guerre actuelle. D'après eux, l'issue de la lutte dépendrait de la grande bataille, qui suivrait immédiatement la concentration des armées belligérantes. Ce premier choc devait être si formidable qu'il entraînerait forcément la décision. Je crains, tout d'abord, qu'on ait interprété alors dans un sens trop littéral les dires, sinon de tous, du moins des principaux de ces techniciens. Ainsi, le G. H. Bonnal a écrit : « L'issue de la guerre prochaine sera intimement liée au résultat de la première bataille... le sort de la guerre sera décidé

moins d'un mois après l'ouverture des hostilités. » En parlant de l' « issue » et du « sort » de la guerre, l'éminent critique militaire ne voulait pas entendre, croyons-nous, que la paix suivrait de très près la conclusion de la première rencontre, si formidable qu'elle fût. Il nous paraît plus en conformité avec sa véritable pensée de croire qu'il n'a voulu, en s'exprimant ainsi, que souligner l'influence considérable qu'aurait sur la suite des événements le résultat du premier choc d'ensemble entre les armées belligérantes. Le général Bonnal continuait, en effet, comme suit : « En se plaçant au point de vue des réalités, on doit bien se dire que de la première grande bataille dépendent les succès ou les revers de toute la campagne. » Opinion sans doute trop absolue, mais qui contient une part de vérité. En la développant son auteur achève de découvrir toute sa pensée, puisqu'il parle des « succès ou des revers de toute la campagne ». Il ne dit rien d'ailleurs sur la durée de celle-ci, et il reste évident que cette durée sera fonction d'une foule de facteurs : valeur du commandement, moral des troupes, puissance matérielle, alliances politiques, au lendemain de la première rencontre. Nous ne voulons citer que le G. H. Bonnal parmi ceux auxquels on a pu, avec plus ou moins de raison, attribuer l'opinion d'une guerre de courte durée. D'autre part, la grande majorité des techniciens s'est toujours élevée nettement contre l'opinion qui admettait que la guerre ne se prolongerait guère au delà de la première bataille. Le général Maillard, le créateur de notre doctrine de guerre moderne, écrivait en 1891 : « Nous ne partageons pas l'opinion émise par quelques-uns que la guerre future sera courte, et nous trouvons dangereux de limiter d'avance la dose d'énergie dont un peuple doit faire provision. » Voilà qui est net. Le général Langlois, dont la haute intelligence a eu une influence si heureuse sur les directions de notre armement, a protesté à plusieurs reprises contre la même opinion. Mais cette conception de la guerre moderne avait un caractère de simplicité, et si l'on peut dire d'élégance, qui séduisait certains esprits : la guerre se réduisait pour eux aux proportions d'une simple épure ; elle consistait en la solution d'un problème sur la carte. Enfin, il y avait des gens plus simplistes qui, sans compétence technique, mais professant une foi de charbonnier dans la toute-puissance des moyens matériels, croyaient dur comme fer à la guerre courte : les armées en viennent aux prises ; la lutte dure quinze jours ; elles possèdent de tels moyens de destruction qu'elles s'anéantissent mutuellement. Ces gens-là se rencontraient à cette conception d'une extrême simplicité, parce qu'elle leur permettait de penser que son absurdité même suffirait à empêcher une nouvelle guerre de se déchaîner. Il y a eu, cependant, d'autres opinions émises, qu'il est intéressant d'examiner. Il est exact que certains techniciens, qui se proposaient d'être plus

objectifs, admettaient, tout en reconnaissant que la guerre se prolongerait bien au delà d'une première rencontre, si importante qu'elle fût, qu'elle ne pourrait guère durer au delà d'une année. Chose curieuse, leur opinion se fondait non sur l'épuisement des forces militaires des belligérants après cette période de lutte, mais sur une crise économique qui devait suspendre à ce moment tous les rouages de la vie des nations en guerre. Ainsi, un de nos officiers brevetés, le commandant Mordacq, dans une étude publiée quelques mois seulement avant la guerre actuelle (1), après avoir admis que les considérations de stratégie pure suffisaient à faire supposer que la lutte se prolongerait après le premier choc des armées opposées, aboutissait cependant à la conclusion suivante, que nous voulons citer dans son intégralité :

Si l'on revient aux considérations d'ordre matériel, politique, financier, psychologique, on se rend compte que la guerre future ne pourrait se prolonger aussi longtemps que certaines guerres du passé et durer près d'une année. Au bout de quelques mois, il y aurait un tel arrêt dans la vie économique, industrielle, agricole et commerciale, et cela chez tous les peuples, que les gouvernements auraient la sensation de toucher presque aux limites de l'épuisement. Ce moment critique se produira-t-il au bout de trois, quatre ou cinq mois ? Voilà un point que l'on ne saurait certes fixer d'une façon ferme et pour cause : on ne possède aucune base sérieuse. Et l'on arrive, dès lors, à une fourchette de trois à cinq mois, qui n'est qu'une simple hypothèse... »

Ainsi le commandant Morclacq a vu les nations belligérantes enfermées dans leurs propres frontières. Il n'a pas tenu compte du rôle des communications maritimes qui, si contrariées qu'elles fussent par la guerre navale, ne cesseraient de rester à la disposition des belligérants ; il n'a pas prévu le formidable mouvement d'importations, favorisé par toute sorte d'intérêts privés, qui suffirait à empêcher une crise grave de se déclarer dans la vie économique du pays. Ce mouvement a été si considérable chez nous qu'il nous a fait négliger nos richesses nationales. Les neutres n'ont pas hésité à se faire les pourvoyeurs des belligérants, malgré les risques courus ; le prix du fret s'est simplement haussé en proportion. Enfin, la guerre nourrit la guerre. C'est une doctrine qui était bien établie en Allemagne, où une théorie quasi-officielle faisait de l'industrie de la guerre un des principaux facteurs de la richesse nationale. En fait, que voyons-nous en France à l'heure actuelle ? Si l'on fait abstraction de la rançon douloureuse du sang versé, le phénomène le plus sensible est la disparition d'une grande partie du numéraire au profit du monde des fournisseurs. En dehors de ce phénomène, les crises passagères qui se sont fait sentir, en produisant des prix fac-

(1) *La durée de la prochaine guerre*, Berger-Levrault, 1912.

tices pour quelques denrées de première nécessité, n'ont été que la conséquence d'une absence d'organisation. Il a été facile d'y remédier. En ce qui concerne la vie industrielle, les industries de guerre qui, en temps de paix, étaient déjà les plus florissantes et les plus rémunératrices, le sont aujourd'hui plus que jamais. Nul ne peut y contredire. Quoi qu'il en soit, l'opinion qui fut admise en faveur de la guerre courte, dans certains milieux, eut une influence fâcheuse sur notre préparation à la guerre. On ne la désirait pas et l'on était bien éloigné de croire à son imminence ; de là à la préparer en obéissant à la loi du moindre effort, il n'y a qu'un pas.

Il était certainement moins coûteux, en apparence, de ne la préparer que pour une durée de quelques semaines, et la faute la plus lourde qui fut commise consista à ne prévoir aucune réserve d'artillerie. A elles seules, des raisons d'ordre stratégique, qui étaient de la compétence des militaires, auraient dû montrer l'erreur grave que l'on commettait. Mais le Pouvoir Civil aime bien les militaires qui restent dociles à ses suggestions ou qui flattent ses idées. Il est regrettable, — j'ai déjà eu l'occasion d'exprimer ce regret, — qu'on n'ait pas lu davantage, en France, la littérature militaire qui s'imprimait outre-Rhin avant la guerre, où rien n'était déguisé, il faut le reconnaître, des méthodes, des idées, du cynisme de notre ennemi éventuel. Cette lecture aurait pu nous éviter bien des erreurs. On y aurait trouvé, entre autres, cette assurance que, malgré l'orgueil et le sentiment de supériorité sur tous les corps d'officiers étrangers qui animaient le Grand Etat-Major Allemand, malgré sa conviction de nous écraser à la première rencontre, la guerre se prolongerait avec des fortunes diverses sans qu'il fût possible d'en prévoir l'issue. Voici cette opinion, qu'il est réconfortant pour nous de recueillir, telle que je la trouve dans une étude, *Opinions Allemandes sur la Guerre moderne*, parue en 1912. Après avoir montré l'importance des premières rencontres, le rédacteur du Grand E.-M. A. ajoute : « Il ne faudrait cependant pas croire que tout sera fini après les batailles qui découlent de la concentration. Il est parfaitement possible que le vaincu du début finisse par l'emporter à force de ténacité et d'audace... » A force de ténacité et d'audace ! Soit, nous en acceptons l'augure avec joie et cet aveu de l'ennemi, rédigé pendant les années de calme, en pleine paix, en dehors de l'énervement de la lutte, nous est doublement précieux à retenir.

§

Je vois qu'aujourd'hui aucun homme de bon sens, d'esprit rassis ne peut croire que la guerre finira à la fin de la belle saison prochaine, comme on l'avait si fermement espéré à chaque printemps des deux années précédentes. La guerre sera forcément encore longue, et son échéance n'est pas aisée à déterminer. Il faut donc s'armer de

patience et de belle humeur. Il n'y a aucune intervention miraculeuse à espérer ; il se pourrait, cependant, qu'il se produisît des changements notables dans les directions de la guerre, et que ces changements aient une répercussion rapide sur son issue. Mais cela est encore bien improbable. Toutes les forces actuellement en jeu travaillent tendues à l'excès, et celles qui impriment nos directions s'appuient sur des fondations solides. Un officier de notre armée, le capitaine Z..., dans un livre plein de verve et de confiance, réconfortant au possible, dont je parlerai prochainement, prête à sir Douglas Haig un mot charmant sur la durée de la guerre. Je trouve ce mot charmant parce qu'il est l'expression d'une parfaite sincérité et qu'il peint au vif le calme, le flegme, le sang-froid de toute une race ; il est absolument représentatif : « Ce seront les cinq premières années de la guerre qui seront les plus dures », aurait répondu le commandant en chef de l'armée anglaise à une question indiscrète qui lui était posée sur la durée de la guerre. Sans accorder plus d'importance qu'elle ne mérite à cette rude boutade, reconnaissons qu'elle contient une part de vérité, en nous autorisant à penser que les heures que nous avons vécues jusqu'ici auront été les plus pénibles de la guerre. Il est rationnel de compter que celles que nous avons encore à vivre avant d'atteindre le terme de la lutte seront de moins en moins dures, à mesure que nous verrons se parfaire de plus en plus la préparation matérielle des Alliés. Dans le même temps, les manœuvres convulsives de nos ennemis diminueront d'ampleur et atteindront moins d'efficacité. La bête se repliera sur elle-même.

§

Le rôle de prophète est délicat à tenir. Je relisais Homère ces jours-ci ; la guerre actuelle laisse des loisirs : « Augure sinistre, disait Agamemnon à Calchas, tu ne m'annonces jamais rien de satisfaisant. » Je m'excuse à mon tour si mes prévisions n'ont rien de particulièrement agréable. Il me serait sans doute aisé de laisser entendre, comme tant d'autres qui en tirent profit auprès du public dont ils flattent les désirs, qu'on « entrevoit actuellement la fin des opérations militaires », formule assez vague pour contenir à la fois la vérité et son contraire et que je trouvais récemment sous la plume d'un publiciste. J'avoue n'avoir pas la vue aussi perçante, et je me borne à penser que la guerre sera encore longue, sans qu'il me paraisse possible d'en fixer l'échéance, même d'une manière approchée. Elle sera encore longue, parce que les Alliés ont en premier lieu de nombreuses erreurs à réparer. Nous avons d'importantes reprises à opérer et il est permis de penser que le programme de ces reprises est le minimum de ce que nous devons accomplir. La guerre sera encore longue, parce que les Alliés forment une coalition, et que c'est le propre des coalitions de manquer d'une direction unique. Il

se peut que sous l'empire de la nécessité, sous la pression des événements, cette direction unique, dont l'effet se fera sentir par la rapidité des décisions, surgisse un jour en notre faveur. Cette direction aurait un rôle encore plein de difficultés, car les Alliés forment deux groupes de forces, l'un à l'ouest, l'autre à l'est, séparés entre eux par des distances considérables, qui rendent difficile d'assurer toujours leur parfaite entente en temps convenable. Il n'y a qu'un moyen d'aboutir à la victoire, c'est de vaincre l'ennemi sur les champs de bataille, comme nous venons de le faire à Douaumont, mais en exploitant la victoire jusqu'à la dernière limite. Le jour où nous pourrons, où nous voudrons exploiter nos succès tactiques, nous aurons renversé la situation en notre faveur. La première condition du triomphe est de regarder la vérité en face, d'oser l'affronter. Il faut en cesser avec les lieux communs de l'optimisme qui n'ont servi jusqu'ici qu'à faire croire que l'on pouvait sans inconvénient remettre à plus tard les efforts qu'il aurait fallu consentir de suite.

Le printemps prochain marquera, sans doute, une fois de plus, des résolutions viriles et des entreprises énergiques. Employons les quelques semaines qui nous en séparent à ordonner des mesures, qui sont réclamées de divers côtés. Je joins ma voix, si modeste qu'elle soit, à celles qui se sont déjà fait entendre pour préconiser l'amalgame, dans la plus large proportion, des troupes anglaises, françaises et italiennes. Leur mentalité native n'apporte aucun obstacle insurmontable à la réalisation d'une telle mesure. L'unité de direction, sur le théâtre occidental, en découlera comme une conséquence naturelle. En second lieu, une réserve stratégique, composée de troupes amalgamées, doit être constituée avec tous ses services auxiliaires, et stationnée en un point rationnellement choisi. Son transport doit pouvoir être assuré, sans avoir à en constituer les éléments au préalable, sur le point particulièrement menacé par un déplacement subit des forces de l'adversaire qu'il aurait réussi à masquer. Celui-ci manœuvre sur les lignes intérieures, ce qui lui assure presque dans tous les cas les avantages de la rapidité et de la discrétion. Nous pouvons avoir à nous opposer à une forte pression sur le front de Salonique, une fois la campagne roumaine terminée ; nous réussirions à enrayer, le cas échéant, une nouvelle entreprise sur le Trentin, au moins en créant une menace dans son flanc. A force d'épreuves, à force d'expériences, mais aussi à force de ténacité et d'efforts, nous finirions par le plus beau et le plus légitime des triomphes. Plus la lutte aura été longue, âpre et pénible, plus elle sera douce à terminer. Je conclus par un mot, qui n'est pas de moi, mais de je ne sais plus quel poilu : « Bien à plaindre alors celui qui sera tué le dernier. »

JEAN NORÉL.

LES REVUES

Les Humbles : opinions de combattants sur les civils qui glorifient la guerre. — *La Grande Revue :* l'Amérique et nous, par MM. Joachim Merlant et I. Guess. — *La Revue de Paris :* M. F. Bac : « le Dilettantisme de Guillaume II ». — *Revue Hebdomadaire :* vers d'Emile Verhaeren. — Memento.

La revue **les Humbles** vient de publier un cahier double daté d'août-septembre. Le retard provient de ce que la censure s'est opposée à la publication d'un numéro consacré à Romain Rolland. M. Maurice Wullens, le directeur de la revue, écrit à ce propos :

Nous serons désormais inactuels, nous ne nous occuperons plus de l'actualité, de la Guerre et de ses charmes, puisqu'il est défendu d'aborder ce sujet autrement que d'un unique côté. La critique laudative seulement ne nous sied point. Nous voulons dire notre pensée : ne le pouvant point, nous nous tairons, nous réserverons cela pour plus tard. Nos lecteurs civils se documenteront ailleurs ; quant aux soldats, ils seront très heureux de ne point être assommés à coups d'encensoir !

Incidemment, M. Maurice Dalleré, qui est soldat et au feu, nous apprend, dans une « Lettre aux *Humbles* » où les rats gras de la censure ont fait des trous, que M. Wullens est un mutilé de la guerre.

Au reste, M. Dalleré s'adresse à M. Wullens en ces termes :

Comment, vous, mon cher ami, qui êtes mutilé, vous qui avez fait autre chose que de décrire la guerre du coin de votre feu. Vous qui avait fait à la Patrie un autre sacrifice que celui que lui font quotidiennement les enragés de l'arrière. Vous qui prenez la défense d'une aussi belle corporation. Vous qui, non seulement, parlez au nom de votre idéal personnel, mais qui êtes aussi engagé, avec tous vos collaborateurs, avec toute cette phalange des *Humbles* à prendre la parole pour cette génération que vous avez formée, pour celle qui se bat, pour celle qui meurt et aussi pour celle à venir. Pour celle qui attend, dans la fièvre des heures présentes, celle de sa venue... Vous, enfin, qui avez droit à la parole comme *responsables* de la mentalité, de l'intellectualité d'un peuple, vous ne nous parlez que faiblement, qu'avec des mots timides, des phrases étouffées ?...

A propos de cette proposition de je ne sais plus quel Masson ou Lavedan, aux fins que le droit de vote des soldats morts soit exercé par leurs veuves, — naturellement plus facilement dirigées par les prêtres dans les vues des partis monarchiques, — M. Dalleré écrit :

De quel droit une génération impose-t-elle son contrôle et sa volonté à celle qui lui succédera ?... Sommes-nous bien désignés pour fixer à nos fils, qui nous auront vus en guerriers, les règles d'une société qui sera *leur* ?... Et la nôtre a-t-elle atteint un tel degré dans la perfection pour se déclarer digne de survivre !...

Voilà pourtant ce qu'ils veulent !...

Devant les ruines, ils songent à reconstruire.

(*trois lignes censurées*).

Ils pensent qu'avec un replâtrage et une bonne couche de peinture, la confiance, la sécurité reviendront... Merci pour nous !... Trop des nôtres restent ensevelis sous les décombres de la vieille bâtisse, pour que nous consentions à vivre sur la même base, sur les mêmes fondations. L'abri sent le cadavre, la vie y est impossible !...

C'est à vous, les « *Humbles* », à vous les éducateurs, les instituteurs, qui allez avoir, la tourmente passée, à reformer, à regrouper, à renouveler les esprits ; à vous qui, dans le calme des écoles, allez avoir à nous redonner une enfance, qu'il importe de réagir.

De vos tranchées, protestez contre les articles de journaux idiots, stupides, amorphes et grotesques, qui déforment le combat, qui glorifient la guerre et font de lutte actuelle quelque chose de beau, de grand et d'héroïque. Soyez sans pitié pour ces malheureux journaleux qui s'obstinent à vouloir gagner leur pain en sacrifiant au dieu du jour. Dénoncez ces plumitifs sans conscience qui applaudissent les combattants, sans avoir le courage ou la force de partager les dangers et les souffrances de ceux qu'ils encouragent, de ceux qu'ils excitent, de ceux qu'ils prônent...

Montrez aux petits, aux jeunes, la hideur du combat, inspirez-leur le dégoût le plus profond de cette rage homicide, de cette haine folle. Décrivez-leur la guerre telle que vous la voyez, avec sa souffrance quotidienne, sa douleur infinie et son amoralité naturelle...

A la suite, la censure a coupé huit lignes. Le contexte permet de les imaginer. La censure ne permet pas à un soldat qui se bat de maudire l'horreur de la guerre. La censure protège la basse littérature enragée des vieux polissons de lettres qui glorifient, au jour le jour, les hécatombes de jeunes Français !

§

D'un très attachant article de M. Joachim Merlant — **La Grande Revue** (novembre) — sur « L'Amérique intellectuelle et la guerre » nous extrayons ces passages :

La France est, aux yeux des purs Américains, la nation par excellence. Le succès de la Russie ne les intéresse pas, et même ils le redoutent souvent, parce que, me disait le maire d'une grande ville du Sud-Est, « les Russes, victorieux, s'allieraient tôt ou tard au Japon contre nous, et c'en serait fait de notre avenir dans le Pacifique ». Notez d'ailleurs qu'il y a, non pas antipathie, mais absence complète d'affinités entre les Américains et les Slaves : « Chez nous, affirme le président d'une grande Université, les Slaves ne s'assimilent pas ; ils ne sont pas hostiles, mais étrangers, toujours. » Et il ajoutait : « Je suis convaincu qu'après la guerre, l'intelligence américaine s'orientera vers le génie latin. Il est notre pôle d'attraction. » Et l'on sait enfin que les Juifs échappés de Russie et immigrés en Amérique parlent sans tendresse de l'autocratie russe ; il y a là un ferment que les *Hyphenates* cultivent soigneusement. Quant aux Anglais, ce n'est un mystère pour personne que les Américains les jugent durement, injustement. Au moment de l'affaire de Kut-el-Amara, les journaux même

favorables à l'Entente commentèrent sans ménagements ce qu'ils appelaient le *désastre* anglais, d'où ils concluaient à « la faillite de la démocratie anglaise ». Beaucoup d'Anglo-Américains protestèrent ; l'un d'eux écrivait : « On sait bien depuis longtemps qu'en Amérique, être pour les Alliés, cela signifie : être pour la France. » C'est exact. Les Américains, en règle générale, souhaitent la victoire des Alliés, parce qu'elle sera surtout, à leurs yeux, le triomphe de la France. L'idée que la France pourrait être menacée dans son prestige, dans sa souveraineté morale et dans sa vie, a raison de toutes les antipathies qu'ils nourrissent contre ses alliés, des alarmes qu'ils éprouveraient à voir grandir leurs forces.

Pour beaucoup d'Américains, aimer la France est un titre de noblesse : « Pour des milliers et peut-être des millions d'Américains, disait la *New-York Tribune* du 27 décembre 1915, la présence des barbares allemands sur le sol français, la pensée de leur présence profanatrice parmi les belles choses que le génie de la France a données à toute l'humanité, la pensée de leurs formes grossières sur la belle et plaisante terre de France, est une torture, nuit et jour. C'est un crime qui scandalise, et qui ébranle la foi des hommes en la justice divine. »

En mars, j'étais à San-Diego, au Pavillon français de l'Exposition ; je regardais les tableaux envoyés par le Musée du Luxembourg, et précédemment exposés à San-Francisco. Un Américain, assez âgé, était arrêté devant la toile d'A. de Neuville, qui représente la défense du cimetière de X... en 1870. Il me demanda si c'était une scène de la guerre actuelle. Je lui donnai quelques explications ; et puis je lui dis : « Venez par ici, vous verrez quelque chose qui n'est pas moins beau. » Et je le conduisis devant la petite *Espérance* qu'avait peinte Puvis de Chavannes, après 1870, cette toute jeune fille aux yeux clairs, assise parmi des ruines recouvertes de gazon et de fleurs ; son regard est si tranquille, si profond, si pur qu'à le voir on se sent l'âme baignée de lumière, de douceur et de force. Et mon ami d'un instant ne me fit point de phrases, il dit seulement : « Oui, vous avez raison, c'est la France d'aujourd'hui ; ah ! vous pouvez être fiers, vous autres Français. »

Dans la même revue, nous trouvons un article de M. I. Guess : « L'Amérique réaliste et la Guerre » qui mérite une lecture attentive.

La grande leçon de la guerre se lira là-bas, au lendemain de la paix, et, si l'Europe s'obstine à perpétuer des divisions et des conflits de races, de religion et de commerce, avant cinquante ans la suprématie mondiale, le droit de conduire les peuples inférieurs vers la civilisation et le progrès, auront passé des mains ensanglantées des Européens, aux mains laborieuses et robustes des Américains. Il est peut-être opportun de le dire.

M. Guess dit, en passant, que Balzac est, aux Etats-Unis, « le plus populaire » de nos écrivains. On n'est pas fâché d'en apprendre la nouvelle, même en ces temps odieux : c'est une sorte de réparation.

M. Guess explique, par des faits, comment l'Amérique réaliste, d'abord admiratrice de la force allemande, est aujourd'hui convaincue de la victoire des Alliés et la souhaite. Cela est affaire de sentiment.

Pratiquement, voici les données intéressantes que nous apporte le travail de M. Guess :

Le pacifiste Norman Angell ne s'est pas tout à fait trompé quand il a dit : « La guerre ne paie pas. Elle ne paie pas aujourd'hui les peuples qui s'y laissent entraîner, mais les autres... »

Les Américains savent désormais combien elle peut « payer » les autres, les « payer » trop. Ils se sont acquis une supériorité financière qu'ils n'avaient jamais espérée aussi complète. Ils ont parfaitement conscience que leurs gains ne sont pas près de diminuer Après avoir armé l'Europe pour la guerre, il faudra l'armer pour la paix. Les usines américaines de munitions fabriqueront des outils, des charrues, des membres artificiels..., elles tisseront des draps pour les innombrables lits nuptiaux et pour les berceaux où se refera l'Europe.

Les Etats-Unis entreront directement dans la politique et dans les affaires européennes avec leurs entreprises en Russie, facilitées par la sympathie pour le pauvre soldat russe et l'affranchissement partiel des Juifs, et encouragées par les surabondantes richesses de cet immense empire où l'œuvre du colon et des banquiers germaniques devra être remplacée tout de suite. Le développement de son incomparable avenir est le seul espoir enropéen de balancer un jour la puissance des deux Amériques.

Le chemin de fer de Alexandrovo à Pétrograd n'est pas le dernier que construiront dans l'empire des tsars les ingénieurs américains. Les économistes américains écrivent aujourd'hui que la Russie est un pays analogue aux Etats-Unis (*sic*). C'est en Russie que se portera l'effort politique, financier, industriel des Etats-Unis. Et cela au détriment direct de l'Allemagne. Ne sera-ce qu'au détriment de l'Allemagne ?... L'avenir nous le dira.

L'Europe demeurera débitrice des Etats-Unis pour une longue période.

L'opération de la victoire des Alliés, entreprise inconsciemment d'abord, et plus tard en pleine connaissance de cause, par les Etats-Unis aura réussi. Colossale, elle se réalise dans des conditions splendides. Les Américains vont avoir tiré de l'Europe tout l'or qu'il est possible d'en tirer. Ils auront de gigantesques choses à entreprendre et l'émigration européenne arrêtée après la guerre ne pourra pas leur fournir des bras et peupler leur territoire où la natalité est si faible. L'Europe gardera ses hommes et ne viendra pas les aider.

Et voici le cri qui a déjà retenti : « Nous sommes trop riches, on va nous détester. »

La splendide opération commerciale américaine est réalisée. Il faut à présent la poursuivre dans ses conséquences morales qui dépassent les prévisions, le flair et le sens organisateur des banquiers, des marchands et des industriels. Les Etats Unis doivent chercher aujourd'hui des hommes de pensée, de réflexion désintéressée, des hommes qui sauront commenter, évaluer et manier cette opinion flottante et impondérable des masses populaires dont aucun chiffre ne donne la mesure, lui imposer une impulsion, une unité d'action, la soutenir et la diriger... Seuls, des créateurs intellectuels sont capables de faire du Nouveau-Monde un monde nouveau, non seulement par son énergie et son incroyable fortune, mais aussi par la grandeur, la générosité et la puissance de son union.

La Revue de Paris (1er novembre) donne un article de M. Ferdinand Bac sur « Le Dilettantisme de Guillaume II ».

Dans les dessins de Guillaume II, on trouve, avec une prodigieuse naïveté d'expression, le secret de je ne sais quoi d'impitoyable qui glace et qui effraie. La maladresse, qui se livre tout entière dans l'enfantillage de son procédé et de ses allégories, tout d'abord désarme. On serait tenté de sourire, de s'amuser, puis de passer. Mais, au dernier moment, quelque chose d'hostile et de sec frappe et offense. On se remet à feuilleter ces pages d'écolier et bientôt on les prend davantage au sérieux. Alors se révèle un état d'âme, une involontaire confession de tendances redoutables. Examinons ces indices avec soin et puisons à la source même, c'est-à-dire dans un grand album, édité sans doute par ses propres soins, et qui contient, avec les principales œuvres du souverain, celles qu'il a inspirées. Il est intitulé : *Der Kaiser und die Kunst* (*L'Empereur et l'Art*). Chaque fois qu'il reçoit un artiste, Guillaume II s'empresse de lui offrir ce gros volume. J'ignore l'effet que ce catalogue laudatif a pu produire dans l'esprit des étrangers qui le recevaient des mains impériales; mais j'imagine qu'ils ont dû être déconcertés en parcourant ce recueil de dessins d'écolier, de niaiseries et de pauvres plagiats pompeusement commentés et présentés comme l'œuvre d'une inspiration supérieure.

Guillaume II architecte, peintre, dessinateur, épris de lourdes sculptures, a été entraîné, selon M. Bac, vers « une forme d'art » « redoutable », qui se dressait en Allemagne dans les dernières années avant la guerre et que notre confrère appelle : « le Titanisme ». La même « force satanique », dit notre confrère, « sous une autre forme ou une autre espèce, devait bientôt lui imposer la guerre ». Peut-être? Pour nous, il était prédisposé à la faire, il l'a méditée et préméditée, et c'est pourquoi il faudra qu'il paie, dans sa chair, les crimes déchaînés sur le monde par sa volonté aidée par l'égoïsme des capitalistes internationaux.

Voici les derniers alinéas de l'article de M. Bac :

Tournez avec moi les dernières pages de ses œuvres ; il s'y est livré à notre jugement.

C'est d'abord un projet de monument funèbre pour les morts de la garde prussienne en 1870. Un héros noir, raidi dans une pose de génie sinistre, est appuyé sur un bouclier. Il est allongé, mystique, sèchement tracé. Il a des intentions de grandeur et de domination. C'est un guerrier funèbre et étiré, figure bizarre sans sexe précis, avec un visage de tête de mort, artificiel, triste sans douleur, équivoque. Est-ce un ironique, est-ce un muet persifleur de la mort héroïque? On n'en sait rien. Mais on a assez l'impression qu'il est Lucifer, et ce Lucifer tracé par une main inexpérimentée, déguisé en chevalier, se dresse sur un autel rococo où s'incrustent des médaillons Louis XVI. Où donc est l'émotion qu'un pareil sujet devait inspirer au *Kriegsherr*, à l'artiste *Imperator* ?

Voici enfin une allégorie, sur deux panneaux; elle s'appelle : *Pax*. Un

homme vêtu d'airain, au visage figé de « mort vivant », est debout devant un portail roman. Notre regard plonge par la porte entr'ouverte ; il aperçoit des gens qui font des gestes de justiciers. Ils semblent avoir condamné à mort un ennemi agenouillé. Et puis, c'est un chaos inextricable, des jambes, des membres coupés et des bras levés. On soupçonne des cadavres enchevêtrés dans l'horreur.

Et on lit : *Pax!...* Mais cet homme vêtu d'airain est-il l'ange de la paix, ou celui de l'extermination ?

L'autre panneau représente une porte de prison romaine, bardée de fers, garnie de clous énormes et d'anneaux pesants auxquels sans doute on en chaînera les réfractaires à la Paix. Des lions gardent cette porte hostile, des lions horribles sur qui la double malédiction est tombée de la maladresse impériale et du barbarisme archaïque; à leurs pieds des aigles piétinés, écrasés dans la poussière; sous un rouleau compresseur, des animaux aplatis gisent avec des ailes de chauve-souris. Un malaise immense sort comme une fumée de soufre de ce sinistre enfantillage. Au bas, ces mots écrits de la propre main impériale :

Deutschland Protectorin des Friedens (L'Allemagne protectrice de la Paix), et : *Niemand zuleide; Niemand zuliebe*, ce qui veut dire : « La Paix pour l'amour de personne ni pour la peine de personne. »

Ainsi donc c'est cela, la paix impériale. Pas une fleur, pas une gerbe de blé, nul indice de ce que la Paix représente pour le premier venu, je veux dire : la confiance, l'ordre dans la liberté et dans la sécurité.

Jamais aucun Latin, même le plus féroce des Latins, n'eût pu concevoir une *Pax* pareille, faite de fer, de sang et de massacre. Un Latin eût évoqué un symbole rassurant, quelque image de billet de banque où le laboureur se serait appuyé, sa faucille à la main, sur une meule de foin, ou bien un génie, couronné de fleurs, tenant un ciseau ou une palette...

§

Le mois dernier, nous nous honorions de citer, ici, de beaux vers d'Emile Verhaeren. Et le grand poète, l'homme au cœur grand et bon, n'est plus, désormais, que dans son œuvre et dans la mémoire des siens et de ses amis. **La Revue hebdomadaire** (4 novembre) aura, sans doute, publié les derniers vers qui aient paru du vivant de l'auteur. C'est un poème à la gloire du général Leman, — une belle pièce haute, forte, que devront apprendre les écoliers belges, de génération en génération, pour n'oublier ni les grands hommes de leur pays, ni les barbares d'Allemagne.

Et voici un passage du poème de Verhaeren :

Leman !
Ton nom n'angoissait point l'empereur allemand.
Il ignorait quelle foudre acharnée
Avait en son feu d'or forgé ta destinée
Pour que ton âme illuminât tout son devoir.

Depuis deux ans, au long des jours, matin et soir,
Prévoyant et l'attaque, et l'orage, et le siège,
Et les sifflants obus autour du front de Liége,

Tu travaillais avec tes merveilleux soldats,
— Soumettant chaque essai au joug des résultats, —
A la défense ardente et âpre de ta ville.
Le préjugé sournois et la manie hostile
Furent comme des joncs ployés entre tes mains;
Hier se rajeunissait en songeant à demain ;
L'effort se redressait au choc de nouveaux ordres.
La routine et ses dents ne savaient plus où mordre,
Si bien que, raffermie à force de travaux,
Liége fit face aux bonds terribles de l'assaut
Et fut pendant huit jours l'étonnement du monde.

Onde après onde,
Ainsi que d'une mer innombrable et profonde
Montaient vers elle et s'acharnaient les régiments,
Au pas massif, aux yeux déments.
C'était la nuit : l'attaque arrivait en bourrasque ;
De fuyantes lueurs illuminaient les casques ;
On entendait là-haut vrombir les zeppelins;
La rage ardait partout : les cœurs en étaient pleins ;
Les Allemands ? Dieu seul savait leur nombre :
Mornes, compacts et sombres,
Leurs bataillons toujours et puis toujours montaient,
Et les balles les abattaient
Par rangs hagards et stupéfaits,
Toujours et puis toujours,
Dans l'ombre.
Cela dura des nuits et puis des jours
Jusqu'à l'instant où Liége lasse
Ployа sous la menace
Toujours plus écrasante et toujours plus tenace
Des ennemis.
Boncelle, Embourg, Fléron et Barchon furent pris :
Des blocs énormes de mitraille
Choyant comme des pans de montagnes, là-bas,
Ecrasèrent sous leur poids le béton des murailles.

Le quatorze août, Loncin à son tour succomba.
La poudre déflagra dans ses caves fermées,
Un bruit rebondissant ébranla l'air vermeil
Et des nuages noirs de suie et de fumée,
Sortis du sol, firent la nuit sous le soleil.

Des gens fuyaient, par les routes et par les sente
D'autres se lamentaient en paroles pressantes :
« Leman ! Peut-être, hélas, qu'en cet instant,
Sous la brusque ruine,
Son corps gisait mutilé et sanglant,
Avec la mort dans la poitrine ».

On le trouva évanoui
La nuit,
Près des décombres;
Courage, honneur, fierté, toutes les grandes ombres
Etaient debout, dans le silence, à ses côtés;
Les étoiles tremblaient dans le ciel exalté
A voir ce grand destin se clore sur la terre;
Sa main serrait sa belle épée autoritaire
Avec un poing si fort qu'aucun des ennemis,
Quand il revint à lui,
Couvert de sang et de boue et de cendre,
N'osa, même en s'inclinant bas, venir la prendre.
Il s'en alla
Vers l'exil morne et ténébreux là-bas,
Simplement, sans rien dire.
Toutefois,
Avant de s'éloigner, il instruisit son roi :
« Sire,
La mort n'a point fait droit,
Pendant ce siège,
A mon désir d'être parmi ceux-là
Qui sont tombés dans les combats,
A Liége.
Sire, je suis vivant encore, excusez-moi. »

§

Mémento. — *La Revue de Paris* (15 novembre). — M. Ch. de Rouvre : « L'amoureuse histoire d'Auguste Comte. » — M. Marc Henry : « Berlin. » — Une nouvelle série des « Cahiers d'un artiste », de M. J.-E. Blanche.

La Revue Franco-Etrangère (septembre-octobre). — M. J.-H. Rosny aîné : « Nécessité et grandeur des petites nations. »

Revue des Deux Mondes (15 novembre). — « A propos de la foire de Fez », par M. Louis Bertrand. — « La conversion de M. H.-G. Wells », par M. T. de Wyzewa.

Les Actualités (novembre). — M. Han Ryner : « L'exécution du Kaiser. »

Revue bleue (28 octobre-4 novembre). — M. Paul Flat : « Les Français à Bayreuth. » — M. Paul Louis : « Discorde et confusion en Allemagne. »

La Revue hebdomadaire (18 novembre). — M. de Keyser : « L'avant-guerre en Turquie d'Asie. »

Je sais tout (15 novembre). — M. G. de Pawlowsky : « Le tunnel sous la Manche. » — « L'Education nouvelle », par M. H.-G. Wells.

P. S. — M. Francis Vielé-Griffin dont nous citions, le 1er décembre dernier, une lettre adressée au *Troubadour*, nous demande de signaler une coquille qui, dans son texte imprimé ici, d'après cette revue, lui fait dire *confondant*, au lieu de : *confrontant*. (Page 533 du « Mercure » 1-XII-1916.)

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Exposition de jouets (Arts décoratifs). — Exposition Picard le Doux et Camoin (Galerie Vildrac).

Aux Arts décoratifs, tous les jours, de trois à quatre les grandes personnes et aussi les enfants ont la possibilité d'assister aux prouesses de Polichinelle sur une jolie scène bien présentée parmi des boiseries discrètement tricolores. J'imagine que c'est l'Allemand que rosse Polichinelle, avec l'aide d'un commissaire ajournant tout autre souci. Mais ce répertoire n'est point de mon domaine; je ne puis que louer la façade joliment esthétique et l'aménagement heureux du petit théâtre, dont les foyers sont relativement gigantesques, car, ils se composent de trois ou quatre vastes salles pleines de jouets et d'images.

Dans cette exposition de poupées, de mobiliers de poupée, d'oiseaux et de bergeries il faut noter, car c'est bon signe, un triomphe presque complet de ces formules de dessin simple et hardi et de coloration éclatante qu'on a appelées l'Art nouveau; à bon droit, car en effet, il apporta du nouveau. Les campagnes inspirées contre ces tendances par des personnes fidèles à leurs meubles de jadis et des industriels enchantés de n'avoir, pour plaire au monde entier, qu'à reprendre sans cesse les vieux modèles et les faire copier par des ouvriers dispensés d'initiative ne se renouvelleront sans doute plus, après la guerre. La nécessité de faire mieux et de battre sur le marché mondial les concurrents allemands qui nous mettaient en infériorité par leur juste et nombreuse application des derniers principes français donnés par des artistes de mouvement, contraindront les hommes de routine à agréer des chemins frais. Il serait superflu pour des connaisseurs et il est nécessaire pour le public de lui affirmer fréquemment que c'est à tort, souvent, qu'on lui parle sans cesse de la camelote allemande, qu'on lui dépeint tant de faux goût et de fragilité dans le bibelot et le mobilier d'outre-Rhin. Légende! grave exagération! Sans doute on nous a montré des œuvres décoratives allemandes qui nous semblaient massives et lourdes. Mais elles n'étaient point faites pour l'optique de l'appartement parisien, destinées au contraire à de spacieuses maisons de là-bas. Or, en bien des pays les gens n'habitent point, à titre de locataires, des appartements qu'ils quittent fréquemment, et préfèrent des maisons, qui sont les leurs et qu'ils aménagent pour toute leur vie.

Il serait précieux que les Beaux-Arts qui se prêtent à envoyer des artistes ou des écrivains en mission mettent les décorateurs à même de bien savoir quelles sont pour l'Amérique et les pays d'Europe autres que la France les conditions d'habitation et de décoration, et même que ce travail soit fait minutieusement. Notre province, elle-même, n'obéit pas aux mêmes nécessités que Paris; des commandes

faites au cours de ces dernières années par de grands industriels du Nord français ont mis un directeur sur cette voie des *homes* spacieux à décorer. Mais l'ensemble de nos artistes a surtout puisé à Paris. Les Allemands qui, très attentifs à nos efforts, imitaient aussi les Anglais, non sans apporter leur part propre d'application ingénieuse obéissent davantage à ces conditions mondiales de la décoration de la *maison*, et cela leur a valu des succès.

Mais nous voici loin des Poupées? Non, puisque ces réflexions (outre qu'elles se présentent d'elles-mêmes à toute exposition actuelle d'art décoratif) me sont suggérées par de petites Maisons très bien faites que je vois à une présentation de *jouets d'Auvergne* qui est un des bons endroits de cette exposition. Il faut l'admettre : l'Arche de Noé a vécu, l'antique arche à toiture rouge, basse, montée sur une manière de péniche étroite dont le modèle fut, je crois, créé en Forêt Noire ou à Nuremberg. Les jouets d'Auvergne nous proposent une vaste nef à étages, grécisante avec des aspects d'Egypte. L'arche s'ouvre comme un hypogée et c'est un bateau à plusieurs étages, non sans analogie avec les galères grecques échouées sur les plages troyennes de nos peintres du XVIIe, Antoine Coypel, par exemple. Cette arche nouvelle a sa séduction ; mais elle est inspirée de préoccupations historiques et de velléités de reconstitution assez étrangères aux enfants, à l'époque de leur vie où ils usent de l'arche de Noé ; on aimerait une nef plus franchement moderniste, dans le goût précisément des fermes, bergeries, cottages que la même Société a édités. On y voit de menus corps de fermes, dans le style de ces bonnes et belles constructions de vieille France qu'on rencontre chez nous un peu partout et des villas pareilles à celles de Sauvage ou d'Umbdenstock, très complètes, très gaies avec leurs balcons de bois clair. La voie suivie est ici excellente ; on peut espérer que ces efforts et quelques essais parallèles qu'on voit à cette Exposition permettront de lutter avantageusement avec Nuremberg et Sonnenberg, ces capitales allemandes du jouet. Les Allemands avaient eu cette idée de copier des maisons et des mobiliers d'art et d'en mettre aux mains des enfants des réductions légères, mais complètes et soignées. Le jouet était de cette façon une excellente avant-garde pour les arts, qui s'exerçaient sur des dimensions plus vastes, du mobilier et de l'architecture ; c'était planter des idées dans le cerveau de l'enfant, et enfin les parents, ont pu être séduits parfois, souvent entraînés à la commande du grand modèle. Ces maisons-jouets de la Société des Jouets d'Auvergne sont, en mieux, presque aussi vastes, et plus finies que les maisons dont s'échantillonnent en vitrines les Sociétés de construction à crédits, ce n'est pas trop. Les mêmes artisans ont créé aussi et dans un modèle très abordable le contenu de leurs arches de Noé et de leurs bergeries, animaux taillés, en synthèse, chacun

dans un morceau de bois, et ce sont de petites figurines robustes et pittoresques.

La *Ligue du jouet français* a créé d'amusantes et pittoresques poupées ; les têtes sont uniformes, mais bien faites et non dépourvues de joliesse; les accoutrements sont faits avec goût ; on s'est souvenu des expositions régionales de poupées, des vieux costumes, des coiffes qui ont résisté à la mode moderne; la bonne articulation du corps de la poupée permet de figurer une bourrée auvergnate, ou des bretons joueurs de biniou. M. Meterau, la Société de jouets de Paris exposent de bonnes silhouettes de bois découpé : les Mutilés de la guerre ont diapré les murs de nombre d'oiseaux étincelants aux formes amusantes, dans une recherche caractériste, sinon caricaturale, du moins joviale. Cette association a produit également de nombreux petits mobiliers, petites salles à manger agrestes, vaisseliers jaunes timbrés de la corbeille chère à André Mare et peuplées de petites assiettes très ingénieusement polychromées.

A côté de ces jouets grands et petits des associations et des maisons de commerces, dont beaucoup peuvent être fabriqué en série et entrer dans la consommation courante, voici des créations d'artistes décorateurs qui peuvent aussi, mais moins facilement, être reproduites à plusieurs exemplaires et entrer dans la production : des animaux de Rabier, des silhouettes d'Albert Guillaume, des poupées d'Hans fondées sur le costume et la vie populaire de l'Alsace traditionnelle, des tables pour enfants, des céramiques de Mlle Zillhardt, qui a dessiné une très curieuse et très artiste salle à manger qu'a sculptée un mutilé de la guerre, M. Véry. La maison Delvau popularise les œuvres de Mlle Zillhardt; elle édite aussi de M. Golaz des mobiliers enfantins d'un joli goût.

Mme Lauth-Sand fait de belles poupées, des poupées d'art et de caractère. Il y a dans un coin de vitrine une petite parisienne d'une grâce toute moderne, un peu sévère, qui a son mérite. Le plus souvent les poupées de Mme Lauth-Sand ont un caractère plus romantique et peut-être la création de ces jolis objets d'art ferait-elle penser aux personnages de Consuelo ou aux bouffons italiens de Maurice Sand. Mme Lazarski a groupé un amusant cortège de poupées polonaises. Il s'agit d'un couronnement d'un roi de Pologne où se représentent des allures et des oripeaux décrits par Sienkiewicz. Ici un parti pris, celui de peindre la face de la poupée au lieu de la sculpter. Il y a deux écoles; les uns, comme Mme Lauth-Sand, cherchent l'expression et conservent l'ancienne tête d'émail en améliorant la facture et en lui donnant du style et de l'expression ; c'est peut-être plus artiste ; mais dans la rapide coloration d'un masque sans relief, en peau sur une armature, l'artiste peut rapidement trouver du pittoresque. Les deux écoles vivront à côté l'une de l'autre.

Près de ce couronnement polonais, l'Ecole d'Art russe expose une confortable isba, très détaillée. Une des œuvres les plus intéressantes de l'Exposition est due à la collaboration de Mme Simon et de M. André Boll. C'est la présentation, comme sur une scène, de la place du Delta ; le décor, le site urbain, est donné par une toile de fond fort bien peinte et entourant d'une excellent atmosphère une vingtaine de poupées fort bien faites, traduisant les figurants ordinaires de l'endroit ; passent la marchande des quatres saisons, le facteur, le charbonnier ; la fleuriste a dressé son éventaire, près du kiosque de la marchande de journaux. Il faut louer la vivacité des personnages et les bonnes harmonies de couleur des nature-mortes, éventaires de fleurs et voitures à légumes ; sans doute les enfants se plairont à ces jouets réalistes qui vont détrôner les formes reçues et enlaidies par l'usage des boutiquettes et des ateliers minuscules, et il y aura progrès esthétiques.

On n'imagine point une exposition de jouets sans la collaboration d'André Hellé. Il a placé dans la vitrine de *Primavera* ses animaux schématiques et joyeux. On le retrouve à l'exposition des livres uni à Georges Auriol pour la création de ce livre interessant et fort bien fait, *la geste héroïque des petits soldats ;* à cette exposition du livre, c'est encore Walter Crane qui triomphe, malgré qu'auprès de ses albums on puisse voir les jolies planches dont Boutet de Mouvel a paré de beaux textes d'Anatole France. Les livres illustrés français devraient et pourraient être les plus magnifiques. Nous en avons d'excellents, qui coûtent terriblement cher. Des vitrines de bibliophile les conquièrent, d'excellent relieurs les habillent entre des ais plus solides que le bronze. Ils vieillissent hermétiques sous des verrous triples, et l'art n'y gagne rien. Ce ne sont point les illustrateurs qui nous manquent, à condition de les chercher hors de ceux qui font profession d'illustration, et ce n'est pas encore tant le choix des artistes qui est difficile, mais plus encore la création de l'instrument de diffusion, le livre d'art à bon marché ; c'est encore un terrain de la lutte artistique où les Français conquerraient rapidement des avantages.

§

Charles Picart Le Doux et Camoin ont groupé chez Vildrac quelques pages de leur carnet de guerre. N'y cherchez ni batailles, ni horions, ni jeux lumineux des obus et des fusées sur un ciel de deuil. Ce sont des notations rapides, prises à des jours de calme entre des heures de service âpre et lourd. De Picart le Doux quelques aquarelles : villages préservés du feu de l'ennemi et encore englouti dans des frondaisons d'où s'évadent des toits vermillonnés autour du clocher ardoisé, des plaines doucement vallonnées, paisibles comme si l'ennemi n'était point à quelques kilomètres, et surtout de très

vivantes effigies de Marocains et de Sénégalais, des nègres, très divers, d'ethnique différente, vivement saisis dans le particulier de leur type et leur physionomie personnelle.

Quelques tableaux ensoleillés, des coins de ports de pêche aux tons très doux, des quais de Provence rappellent d'ancienne recherches de Camoin ; ses pastels donnent des aspects de vie chantante. Des figures féminines apparaissent en des séries de dessins rehaussés ; elles sont très différentes ; les unes évoquent des aspects de vierges de missel, d'autres des profils familiers à Steinlen, durs et violents. Ce sont des *Camoufleuses* et ici le caractère naît de la diversité des modèles et de la franchise avec laquelle l'artiste les a traduits.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Briefwechsel des Herzogs Carl August mit Gœthe, vol. II (1807-1820), herausgegeben von Erich Marcks ; Berlin, Mittler u. Sohn. — Emil Ermatinger : *Gottfrid Keller's Leben*, vol. III ; Stutgart, Cotta. — Bertha Schleicher : *Malvida von Meysenbug, ein Lebensbild* ; Berlin, Schuster u. Lœffler. — Nietzsche : *Briefwechsel mit Franz Overbeck* ; Leipzig, Insel-Verlag. — Traductions du flamand et du polonais.

La guerre n'a pas interrompu en Allemagne le flot des publications littéraires. Mémoires et correspondances, copieux ouvrages bourrés de documents biographiques continuent à voisiner, aux étalages des libraires, avec des volumes d'actualité. Le fait, déjà signalé ici même, mérite d'être appuyé par des exemples. Signalons donc brièvement quelques récentes apparitions qui sont de nature à intéresser le public français.

La littérature gœthienne (c'est toujours par là qu'il faut commencer) est en train de s'augmenter d'un important recueil de lettres, celles qu'échangèrent pendant plus d'un demi-siècle le grand poète et le duc de Saxe-Weimar. A vrai dire, cette correspondance était connue dans sa majeure partie, mais c'est la première fois que, par les soins de M. Erich Marcks, elle est publiée intégralement, avec l'estampille officielle et le pesant appareil philologique qui, en Allemagne, accompagne toujours ce genre de recueils. Des trois tomes que comprendra l'ouvrage, le second vient de paraître ; il embrasse la période qui débute en 1808 pour se terminer en 1820. Au cours de l'année qui suivit la défaite d'Iéna, Charles-Auguste après un séjour à Berlin était revenu dans ses Etats. Il payait assez cher ses sympathies prussiennes. Ayant amené à l'armée du duc de Brunswick un contingent de 700 fantassins et de 40 hussards, il partagea le sort de l'armée défaite, suivit le roi de Prusse jusque sur le Niémen et ne sauva son duché qu'en adhérant à la Confédération du Rhin et en payant 2.200.000 francs de contribution de guerre. La paix fut

signée le 15 décembre. On sait assez que c'est à sa situation de « foyer intellectuel » de l'Allemagne que Weimar fut redevable de l'indulgence dont fit preuve l'empereur. La personnalité de Gœthe ne resta pas étrangère à ce traitement de faveur. Napoléon savait que le ministre d'Etat du duc était aussi l'auteur de *Werther* et les rapports de Saint-Aignan l'avaient éclairé sur les sentiments qui régnaient dans ce milieu assez bigarré, où les sympathies françaises, affichées ouvertement par un groupe d'écrivains, étaient de nature à contrebalancer les intrigues prussiennes de la cour.

Il est assez difficile de savoir quelles étaient les ambitions de Charles-Auguste. Les Allemands d'aujourd'hui veulent voir dans ce prince, amateur de belles-lettres, le type du patriote allemand. C'était surtout un réaliste de l'école de Frédéric II, guettant l'occasion qui lui permettrait d'arrondir son duché. Pendant les sept ans que dura l'occupation française, il fut un courtisan modèle, tout en poursuivant secrètement ses intrigues. A Erfurt, en 1808, confondu parmi les princes de la Confédération, il n'est qu'un tout petit personnage. Pourtant, l'empereur et sa suite viennent passer une journée à Weimar. Talma joua le soir au théâtre ducal la *Mort de César* de Voltaire et une grande chasse fut organisée le 6 octobre sur l'Ettelberg, montagne qui avait vu, deux ans plus tôt, l'un des principaux épisodes de la bataille d'Iéna. Charles-Auguste alors souhaitait d'obtenir, par l'entremise du tsar Alexandre, l'annexion de la forteresse d'Erfurt à ses Etats; les négociations mal emmanchées ne dépassèrent pas les préliminaires. En 1813, il espéra encore une fois se faire payer sa fidélité par un accroissement territorial. Entraîné dans la débâcle de Leipzig, il dut ensuite son salut à la protection du tsar. La propre sœur d'Alexandre, la grande-duchesse Marie Pawlowna, n'était-elle pas la femme du prince héritier Charles-Frédéric ? Enfin, le Congrès de Vienne accorda au duc de Weimar le titre grand-ducal qu'il avait vainement sollicité de la toute puissance de « l'usurpateur corse ».

Dans la correspondance entre Charles-Auguste et Gœthe il est peu question de grande politique. Quand le poète fut appelé à Weimar en 1775, le duc était un adolescent qui sortait à peine des mains de son précepteur. L'excellent Wieland, pendant trois ans, s'était efforcé de lui inculquer le goût des lettres françaises et le respect des traditions classiques. Il lisait Molière et Voltaire et rêvait, comme tous les principicules allemands, de faire de sa capitale un petit Versailles. Seulement, ce n'était pas un bâtisseur, mais un amateur de théâtre. Gœthe fut pour lui un compagnon de jeu plutôt qu'un fonctionnaire respectueux de l'étiquette. Il l'aida à s'émanciper. Ivre de sa jeune gloire, impétueux et démesuré, l'auteur de *Werther* entraîna le duc dans un tourbillon de fêtes littéraires et de plaisirs. On

monta des pièces de théâtre ; la cour ressemblait alors à une compagnie de comédiens où les déguisements servaient de prétexte aux intrigues amoureuses. Cela ne pouvait durer longtemps. Quand Gœthe revint d'Italie en 1788, il était assagi. Le duc s'occupait des affaires de ses Etats et le poète, confiné dans sa sphère, savait s'imposer la réserve qui convenait à sa situation. Cependant Charles-Auguste continuait à le tutoyer et n'usait vis-à-vis de lui des formule protocolaires que dans les pièces officielles. Un terrain d'activité commune leur restait, le théâtre de Weimar, qui intéressait le duc à plus d'un titre et dont Gœthe conservait la gérance. La nomination des professeurs de l'université d'Iéna, l'entretien des collections de minéralogie et du jardin botanique, voilà des sujets importants qui reviennent sans cesse dans le **Briefwechsel** entre Charles-Auguste et le poète, mais il y a dans cette correspondance une série de lettres (elles sont presque toutes inédites) où il n'est question que d'une artiste du théâtre, Caroline Jagemann, avec laquelle le duc entretint une longue liaison et dont il eut plusieurs enfants. L'un d'eux naquit précisément après la bataille d'Iéna, pendant que le duc fuyait avec l'armée prussienne, et Gœthe a soin de prévenir son auguste souverain, dès que les circonstances le permirent, que « la mère et l'enfant se portent bien ». Plus tard, d'autres services lui furent demandés. Les petits bâtards ducaux vinrent s'ébattre en plein air dans le jardin du poète. De pareilles complaisances valaient bien quelques égards à l'endroit d'un ministre qui osait exprimer sa satisfaction de voir les Français installés dans le pays et qui n'envisageait pas sans appréhension les résultats des « guerres de libération » qui devaient les en chasser.

§

Gottfried Keller appartient à la Suisse. Bien avant les événements actuels, ceux qui l'ont étudié de près se sont rendu compte que le meilleur de son talent le rapproche de son pays et l'éloigne de ce qui préoccupe l'Allemagne impériale. Pourtant, ses œuvres, comme celles de son grand contemporain Conrad-Ferdinand Meyer, ont été publiées par des éditeurs allemands et, maintenant encore, c'est dans l'empire que s'impriment les principaux travaux qui lui sont consacrés. Le grand ouvrage biographique de M. Emile Ermatinger a vu le jour chez Cotta à Stuttgart. C'est là qu'il faudra chercher tous les renseignement relatifs à sa vie et à la genèse de ses œuvres. Justement le troisième et dernier volume vient d'être mis en vente. Il contient des lettres écrites par le grand écrivain de 1861 à 1890, et embrasse par conséquent les trente dernières années de sa vie. **Gottfried Keller's Leben** est le complément nécessaire à la biographie publiée à Berlin par Baechtold de 1895 à 1897, entreprise un peu hâtive qui comprenait également trois volumes.

On trouvera dans ce nouveau recueil la fameuse lettre que Keller

adressait en 1873 à Emile Kuh et où il jugeait si sévèrement les premiers écrits de Frédéric Nietzsche. Un fragment en avait été cité dans le 3e tome des *Lettres* du philosophe. Keller n'aimait pas les nouveautés et la charge à fond que le jeune professeur de Bâle entreprit contre David Strauss eut le don de l'exaspérer. Il ne comprit pas que, pour Nietzsche, l'exégète allemand était un « type », le type du savant barbare qui, sous le masque de la culture, cache les ambitions les plus brutales. Il semble bien que Keller ne se résigna jamais à pardonner à Nietzsche son juvénile pamphlet et qu'il lui garda rancune toute sa vie. Des amis communs firent de fréquentes tentatives pour rapprocher les deux hommes. On a conservé trois lettres de Nietzsche à Keller. De celui-ci nous ne possédons qu'un méchant billet de dix lignes, s'excusant de ne pas avoir remercié le philosophe pour l'envoi de *Zarathoustra*, ignorant, dit-il, à quel endroit il aurait pu adresser sa lettre.

Pas plus qu'il ne comprit Nietzsche, Keller ne parvint à s'intéresser au talent de Spitteler. Le publiciste J.-V. Widmann se livra auprès de lui à des tentatives de prosélytisme restées inutiles. Widmann, qui fut pendant trente ans rédacteur au *Bund*, était l'ami de Brahms. Dans une circonstance mémorable qui faillit brouiller les deux hommes, Keller donna raison à Widmann et fit à cette occasion preuve d'une finesse d'esprit qui lui fera pardonner l'incompréhension qu'il opposait aux efforts littéraires de ses contemporains. Mme N. Valentin a conté récemment cet incident dans la *Gazette de Lausanne*. On verra qu'il n'est pas inutile d'y revenir.

En 1888, l'année même de son avènement, Guillaume II avait prononcé à Francfort-sur-l'Oder, à l'occasion de l'anniversaire de Vionville, un toast qui contenait cette phrase : « Plutôt apporter 42 millions d'Allemands au tableau que de céder une seule pierre de ce qui a été conquis. » Widmann, choqué par l'expression de chasse employée par l'empereur, publia un article virulent dans le *Bund* du 19 août. Il oubliait qu'il avait des amis allemands qui ne manqueraient pas de blâmer sa liberté d'esprit. Brahms se sentit en effet froissé et reprocha vivement son attitude au journaliste suisse.

C'est alors que Gottfried Keller écrivit à Widmann (lettre du 30 août 1888) :

Vous voilà dans une situation tout à fait bizarre vis-à-vis de Brahms. Je ne sais trop que vous en dire, car il s'agit de quelque chose qui au fond n'est rien. Mais je reconnais là l'énorme changement qui s'est produit à certains égards depuis la guerre et la création de l'empire. Pendant les longues années que j'ai passées dans le nord, à Berlin, les Prussiens et les non Prussiens, c'est-à-dire les Frisons, les Saxons, etc., écoutaient tranquillement les remarques, critiques ou ironiques, sur les coutumes et opinions du pays, ils y répondaient même sans que cela eût des conséquen-

ces. Maintenant, après dix-huit ans à peine, le fils des villes libres est attaché plus passionnément à l'empereur et à sa maison que ce ne fut le cas même pendant la grande époque.

Toutefois, je dois vous dire franchement qu'à mon avis vous faites tort dans votre article à l'orateur de Francfort. Nul n'a méconnu le pathos juvénile, l'irréflexion ou plutôt l'étourderie de ce toast. Seule déjà, l'image absurde d'une nation de quarante-deux millions d'Allemands apportée « au tableau » empêcherait de prendre la chose au sérieux. Et vous y voyez un symptôme qui permet de constater la mentalité de l'homme ; vous allez plus loin, vous songez à Shakespeare et à son *Richard III*. Vous accusez de brutalité, de mépris pour la vie humaine ce jeune homme encore inexpérimenté. Cela part certainement de votre cœur honnête, mais, au nom du du ciel ! ce n'est pas en place quand cela blesse le cœur de celui qui le lit !

Keller n'était pas seul à estimer, il y a vingt-huit ans, que les discours de l'empereur allemand n'avaient pas d'importance. Personne ne prenait alors au sérieux les propos excessifs du jeune souverain. Comme il récidiva dans la suite, on fut tenté de croire à une manie inoffensive. Hélas ! nous savons trop bien maintenant que Guillaume II ne plaisantait pas. Il est en train de réaliser à la lettre ses propos sauvages. On compte déjà beaucoup de soldats allemands « au tableau ». Quand le féroce chasseur aura-t-il son compte ?

§

Les Allemands, qui ont la manie des commémorations littéraires, ont voulu célébrer le centième anniversaire de Mlle de Meysenbug. Cette « idéaliste », dont les *Mémoires* ont été traduits en français, fut l'amie de Nietzsche et de nombreuses autres personnalités du monde cosmopolite. Elle semble même avoir été le dernier champion du libéralisme européen, formé au contact des idées de 1848. Chez elle se mêlait agréablement l'utopie révolutionnaire, l'anarchisme de salon et le goût des belles-lettres. Elle passa les vingt-cinq dernières années de sa vie à Rome, mais une existence aventureuse l'avait précédemment fait élire successivement domicile dans toutes les capitales de l'Europe. A Londres elle rencontra Alexandre Herzen, dont elle devait élever les filles, mais aussi Louis Blanc, Ledru-Rollin, Mazzini, Orsini et Freiligrath. Lothar Bucher, qui se mit plus tard au service de Bismarck, lui fit un cours d'économie politique. C'est là aussi qu'en 1855 elle vit pour la première fois Richard Wagner. Cette rencontre orienta sa vie dans une direction nouvelle. Elle abandonna les réfugiés politiques pour s'adonner à la protection des arts. Au lieu de communier avec Feuerbach elle ne jura plus que par Schopenhauer.

A Sorrente elle hébergea Nietzsche durant tout un hiver, mais à Rome ses hôtes étaient Bernard de Bülow et la princesse Caroline de Wittgenstein. Pendant les dernières années de sa vie, elle se plaisait à des discussions religieuses avec Mgr Mermillod, évêque de

Genève. Elle mourut à l'âge de quatre-vingt-sept ans, en 1903. On s'est étonné qu'une Allemande ait pu mener ainsi imperturbablement pendant un demi-siècle une existence de grande dame errante, tout en conservant, même dans ses utopies, une haute tenue morale. L'ouvrage que vient de publier Bertha Schleicher, **Malvida von Meysenbug, ein Lebensbild**, nous renseigne sur les origines de l'« idéaliste » et nous fournit l'explication de cette énigme. Le père de Malvida s'appelait primitivement Charles-Louis-Georges-Philippe Rivalier. Ce descendant de réfugiés calvinistes fut ministre d'Etat de l'Electeur de Hesse. Son souverain l'autorisa à prendre les titres d'une famille noble de ses Etats, dont le dernier rejeton venait de s'éteindre. Ainsi Malvida de Meysenbug était en réalité une Rivalier !

La correspondance de Frédéric Nietzsche avec Franz Overbeck vient enfin de voir le jour par les soins de MM. Richard Oehler et Carl Bernoulli. Jusqu'à présent on ne la connaissait que par les fragments publiés par ce dernier, la sœur de Nietzsche s'étant opposée à la publication complète. On se souvient du procès qu'elle avait engagé contre M. Bernoulli, auteur de l'ouvrage *Fr. Overbeck und Fr. Nietzsche*. Comme Mme Foerster-Nietzsche obtint gain de cause, le second volume ne put être mis dans le commerce qu'abondemment caviardé. Maintenant les « parties » se sont entendues et ce qui était répréhensible il y a dix ans a paru inoffensif.

Il faut signaler pour finir une branche nouvelle qui s'est ajoutée à l'activité des éditeurs allemands. Pour satisfaire la curiosité du public d'outre-Rhin, on a voulu l'initier à la littérature des régions occupées. La maison Georg Müller de Munich a fondé une « Bibliothèque polonaise ». Un publiciste letton s'est chargé de la besogne de dégrossissement et l'on a traduit à tour de bras les chefs-d'œuvre les plus incertains, en négligeant ceux qui pourraient faire connaître à l'Allemagne la *vraie Pologne*. Quant aux esthètes du *Insel-Verlag*, ils ont eu l'idée singulière de mettre leur argent au service de l'état-major pour ressusciter une littérature flamande dont ils font paraître des traductions.

HENRI ALBERT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Lettres d'un Soldat (1914-1915), préface de André Chevrillon ; Paris, Librairie Chapelot, fr. 3. — André Salmon : *Le Chass'bi, Notes de Campagne ;* Paris, Perrin, fr. 3.50. — François de Tessan ; *Quand on se bat ;* Paris, Plon, fr. 3.50. — Henri Libermann : *Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied ;* Paris, Plon, 3.50. — Lieutenant Robert Deville : *Carnet de route d'un artilleur : Virton-la-Marne*, préface de Pierre Mille ; Paris, librairie Chapelot. — J. Maxwell : *La Philosophie sociale et la guerre ;* Alcan, 3.50. — *La Guerre* (Documents de la section photographique de l'Armée), Armand Colin, 2 vol., 30 fr. — R. Chaistian-Frogé : *Morhange et*

les marsouins en Lorraine, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — Louis Madelin : *La victoire de la Marne*, Plon, 2 fr.

Dans chaque récit de combattant un tempérament personnel s'affirme. Les impressions de guerre varient selon les individus, beaucoup plus que selon les épisodes que ces individus nous racontent, La guerre est devenue « notre vie, notre atmosphère », écrivait l'autre jour Léo Larguier, mais chacun y vit, chacun y respire à sa façon. Il y a d'une narration à l'autre d'infinies nuances. Depuis la subtile analyse psychologique des états d'âme créés par les événements jusqu'à la relation brève et sèche des péripéties de la campagne, nos écrivains soldats cultivent tous les genres littéraires et affirment leur personnalité sous les formes les plus diverses. Le hasard réunit ici quatre livres, quatre tempéraments, quatre procédés d'écriture. Voyons comment chacun de ces auteurs a envisagé la guerre.

A vrai dire, le petit recueil anonyme intitulé **Lettres d'un Soldat** n'était pas destiné à la publicité. L'auteur est un jeune peintre, mobilisé dès le début des hostilités, et qui disparut en avril 1915, dans un des combats de l'Argonne. Faut-il parler de lui au présent ou au passé ? En tous les cas, il convient de taire son nom tant que tout espoir de son retour n'est pas perdu. Dans une émouvante préface, M. André Chevrillon, sans lever l'anonymat, a présenté l'auteur des *Lettres* au public : « Par une grâce qu'il n'escomptait guère quand il quitta sa pure solitude d'artiste pour les sueurs, les servitudes et les mêlées de la troupe, il a, sans doute, produit là le meilleur de lui-même, et l'on peut se demander si, au cours régulier d'une vie accomplie d'artiste, il ne lui a jamais été donné de s'exprimer avec cette plénitude. Pour ceux qui l'aiment, il y a dans cette idée de quoi les aider à tout accepter. Son âme est là plus essentielle et plus belle qu'ils ne l'ont jamais connue. » Cet artiste, avant d'être soldat, ne vivait que pour son art. L'accommodation à la guerre fut pour lui des plus difficiles. S'il accepte les conditions de son existence nouvelle, s'il y trouve même une sorte de beauté, ce n'est pas qu'il prenne goût au métier des armes, mais seulement qu'il se réjouit d'être en contact perpétuel avec la nature. Une singulière inquiétude religieuse trouble son âme frêle et délicate. Dans les lettres qu'il écrit à sa mère (elles remplissent presque tout le volume), ses actions de grâce se mêlent à des cris déchirants. L'exaltation angoissée qui frémit tout au long de ces lignes rappelle étrangement certains passages des *Cahiers d'André Walter*, le premier livre d'André Gide. Mais à mesure que le soldat s'adapte aux circonstances, ses rêveries deviennent moins stériles : « Jusqu'à présent j'ai possédé une sagesse de renoncement, maintenant je veux une Sagesse qui accepte tout, en s'orientant vers l'action future ».

Dans les premières semaines de la guerre, la note dominante, c'est

le besoin de solitude. L'artiste s'isole de ses camarades. Il vante « la liberté de contemplation qui est laissée au soldat qui la désire ». Le 17 novembre, après trois mois de campagne, il écrit encore : « Au milieu des conversations, je parviens à conserver la sensation de solitude de pensée qui m'est nécessaire. » Ses méditations se rattachent à des souvenirs de lectures :

Sans doute nous n'avons pas la solitude, mais si tu feuillettes les poésies d'Albert Samain, tu trouveras un épigraphe de Villiers de l'Isle-Adam : « *Sache qu'il y aura toujours de la solitude sur terre pour ceux qui en sont dignes.* » Cette solitude d'une âme qui peut oublier tout ce qui ne vibre pas comme elle...

La magnificence des décors émeut ce jeune peintre autant que les péripéties de la bataille. Quel contraste entre la fureur humaine et l'éternelle sérénité ! Il vit « dans la bénédiction de la nature » ; il s'efforce de « dégager de l'épouvante une nouvelle beauté ». L'œil se réjouit de l'infinie diversité du paysage : « Toute cette délicatesse lumineuse et somptueuse trouvait des points d'appui dans la vigueur des taches que faisaient les personnages disséminés dans l'étendue... Un moment j'évoquai nos si intellectuelles banlieues de Paris avec leurs infinies notations et leurs registres assourdis. Mais ici il y a plus de franchise. Ici tout était simplement du rose et du bleu s'appuyant sur un beau sol gris. » On pourrait citer cent passages d'une égale venue.

Mais à mesure qu'il entre en communion avec les réalités du monde, ce dépaysé perd le goût de l'isolement. « J'accepte tout de la destinée, car je lui ai tout pris du bonheur qu'elle cache dans les plis de chaque moment. » Il se rapproche de ses compagnons d'armes : « Nous passons des journées d'enfant », écrit-il à sa mère. « Mes camarades sont admirables dans la manifestation du génie français. » Placé en première ligne dans les durs combats de l'Argonne, nommé sergent, chaque jour maintenant il risque sa vie. Et c'est avec un magnifique stoïcisme qu'il envisage le sort qui l'attend : « Nous sommes entre les mains de Dieu. Jamais, jamais nous n'aurons eu besoin de plus de sagesse confiante. La mort sévit, mais elle ne règne pas. La vie reste noble. » La guerre ainsi considérée devient une purification et c'est véritablement en état de grâce que ce jeune héros affrontera la mort. Après un dur combat de toute une journée (le 22 février), où il aura vécu parmi « l'horreur des choses » et dont il fait le récit le plus circonstancié, il ne lui viendra sous la plume que des paroles de tendresse et de pitié : « Chère mère, qui dira l'inouï de ce que j'ai pu voir, mais qui dira les certitudes que fait découvrir cette tempête ? Devoir, effort. »

Un court répit, pendant les premiers jours d'avril, permet à l'artiste de goûter une dernière fois l'ivresse de la nature : « Soleil dé-

voilant la jeunesse du printemps »... « Aussi je me laisse glisser sur les douces pentes de la vie. Tant pis si l'on côtoie un précipice. » Sa dernière lettre est du 6 avril : « Je t'envoie tout mon amour. Quoi qu'il arrive, la vie aura eu de la beauté. » Et il disparaît le même jour.

Les joies que l'anonyme des *Lettres d'un soldat* tire de la contemplation solitaire du paysage, André Salmon les éprouve au contact de ses semblables. Le formidable drame humain remplit la nature et ce n'est pas l'heure de rêver. Comment vivent les hommes du front, ce qu'ils disent, ce qu'ils pensent, André Salmon s'applique à nous le conter avec une inaltérable bonne humeur. Observateur sagace, il aperçoit du premier coup le trait caractéristique; en quelques phrases d'une simplicité voulue il établit une situation, quelques traits suffisent à dessiner un personnage. « Au jour le jour, du Vieux Fort au Fortin, du « Village Nègre » au Blockhaus, de l'Artois en Argonne, du Front à l'Hôpital, ces feuilles de route d'un troupier s'envolèrent vers l'arrière ; l'*Intransigeant* les rassembla une à une. Et maintenant c'est un livre, un livre lourd d'un ardent passé qu'on ne se consolerait point de n'avoir pas vécu. » Ce livre s'intitule **Le Chass'bi.** André Salmon en a vécu tous les détails. Il est maintenant un vétéran de la guerre qui se rappelle avec tendresse les péripéties de la campagne. Les camarades dont il nous relate les exploits n'ont pas été pour lui uniquement des sujets d'étude : il s'est senti tout près de leur cœur. Aussi comme il les connaît bien :

J'ai vu des hommes patients, mes frères d'arme, dévoués à une tâche magnifique. Ils ne vociféraient point, ainsi que des héros d'Homère. Ils étaient de bons soldats, comme ils étaient avant la guerre de bons artisans. Ils servaient parfaitement...

Il n'y a peut-être pas beaucoup de héros ; il y a des saints en quantité, et de la meilleure qualité, de celle qu'estimait le pauvre Péguy... redites-le à votre ami le pacifiste.

J'ai vu des hommes souffrir, fumer des pipes à s'en tourner le cœur, manger une quantité surprenante de camemberts et mettre le pinard au-dessus de tout ; des hommes qui lisaient les journaux pathétiques de l'arrière en haussant les épaules, et qui, tout de même, faisaient de grandes choses.

Ils se fichaient un peu du sublime ! C'est parce que le Service ne leur laissait pas le temps de s'inquiéter des diverses inventions à l'usage des civils.

Dans la succession de scènes vécues que nous offre André Salmon, il y a des dialogues d'une saveur toute particulière qu'il faudra relire plus tard, quand on voudra étudier la langue que l'on parlait dans la zone des armées pendant la grande guerre. Et quelle subtile psychologie sous le ton bonhomme, dès que le troupier dévoile, par

quelques mots heureux, le fond de son âme! Il y a dans le chapitre intitulé « Bataille! » une conversation entre un bourgeois engagé volontaire et un ouvrier versaillais qui est d'un tour d'esprit délicieux. C'est que « la bonté habite au fond des tranchées, dans la boue de l'Argonne, dans la craie de Champagne, dans le lit des betteraves artésiennes ».

S'il reconnaissent la bravoure de l'Allemand, nos soldats ont cependant pour lui un mépris instinctif : « Ces hommes ont avec l'ennemi des relations de mauvais voisinage. C'est la forme militaire de la haine. » L'activité des civils ne leur inspire pas non plus une confiance excessive. Lisez la promenade de « l'éclopé », évacué sur une ville de l'arrière, et qui sur la grand'place se trouve soudain en présence d'une statue d'un « monsieur de bronze ». Ce personnage fut en son temps représentant du peuple. « Mais les forts godillots de l'orateur rassurent tout de suite : ce représentant du peuple aimait le peuple et se flattait d'en être, par les pieds. »

Soudain la fureur de l'évacué éclate, inattendue. Le vocabulaire des tranchées lui fournit l'injure appropriée : Ah ! « qu'est-ce qu'il prend, l'Orateur ! » Il n'est plus l'Orateur, le monsieur qui parle bien, il n'est plus que le Bavard. C'est lui qui est responsable du défaut de munitions au début de la guerre, c'est lui qui est coupable de toutes les imprévoyances, lui qui a semé, cueilli et partagé les pavots du pacifisme, etc. Enfin, à bout d'outrage, l'éclopé trouve pourtant cet outrage suprême : « Hé ! va donc, Orateur ! »

L'homme du front s'est accoutumé à l'homme de bronze.

Maintenant, sans se fâcher, le Poilu s'amuse de ce civil dont l'odieux se fait pardonner le grotesque.

Il est l'Orateur, le simulacre de l'éloquence d'avant la guerre ! Plus jamais, en France, on ne dressera de pareils monuments (pages 122-123).

André Salmon a collectionné les « types » créés par la guerre. Avec François de Tessan nous apprenons à connaître les « aspects » différents que revêt la bataille. Mais celui-ci systématise et coordonne ses observations, alors que l'autre se contentait de nous apporter, en parfait artiste, ses impressions directes. **Quand on se bat** est une exposition objective des faits les plus intéresssants dont l'auteur a été témoin.

Pendant deux ans, François de Tessan, soit dans le rang, soit en liaison, soit comme observateur, a assisté à maint épisode de guerre. Il ne prétend pas donner une « physionomie complète » de la grande lutte qui se poursuit sans trêve, mais montrer le rôle de ce qu'il appelle « les spécialités de la victoire ». Son livre ne renferme que des impressions personnelles, des témoignages directs appuyés sur des rapports d'états-majors. Il a cherché, comme il le dit lui-même, à analyser le plus clairement possible ce qui se passait devant lui, autour de lui, au-dessus de lui. Mais chaque fois qu'il expose un fait,

un détail de la manœuvre que les guerres antérieures ont ignoré, il sait choisir l'anecdote, le trait d'héroïsme qui met en relief les parties essentielles de sa démonstration. C'est ainsi qu'il parvient à apporter au lecteur une image fidèle de la tragique mêlée de Verdun, du rôle exact des agents de liaison, des mitrailleurs, des grenadiers, des pionniers et sapeurs, des engins nouveaux de l'artillerie, du crapouillot au canon de 400, des aviateurs dans leurs poursuites audacieuses, leurs reconnaissances et leurs bombardements, leur coopération au réglage de notre tir, etc. Il présente enfin un émouvant tableau de la « fraternité guerrière » qui unit les soldats dans les tranchées. Les déductions que M. de Tessan tire de cette abondante documentation permettent de mesurer les progrès accomplis par nos états-majors depuis les débuts de la guerre et sont de nature à donner la confiance la plus absolue dans l'issue de la grande lutte.

Le livre de M. Henri Libermann est, ainsi que l'a dit son préfacier, M. Edmond Haraucourt, « le journal honnête et simple des deux premiers mois de la guerre ». L'auteur est un officier de chasseurs à pied, sorti frais émoulu de Saint-Cyr et jeté en pleine mêlée sans préparation spéciale. Fils du général Libermann qui s'illustra sur les champs de bataille de l'autre guerre, celle dont on ne parle plus, il appartenait à cette « promotion de Montmirail » dont il est aujourd'hui l'un des rares survivants. Il était parti pour la guerre avec toutes les illusions de la jeunesse, avec ce bel optimisme qui nous animait presque tous dans les premiers jours du mois d'août 1914. « Vous partiez pour l'*Iliade*, lui dit M. Haraucourt, et on vous a donné la *Batracomyomachie*, guerre de rats et de grenouilles, dans des trous d'ombre et dans la boue. » Il est retourné se battre, sans attendre l'apparition de son livre, dont il se désintéresse au point qu'il n'a voulu s'y mettre en scène que sous un pseudonyme. **Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied** nous offre, jour pour jour, le récit circonstancié des événements auxquels prit part la 5e armée, depuis l'avance en Belgique, la bataille de la Meuse, la retraite, jusqu'à la bataille de la Marne et les combats sous Reims. L'auteur, appelé plus tard à prendre part à l'expédition d'Orient, initie le lecture aux traîtrises du début de la campagne, aux alertes continuelles, aux premières surprises causées par l'artillerie allemande, au magnifique esprit de sacrifice qu'exprime le seul mot *tenir*, aux essais progressifs de retranchements qui devaient aboutir à la guerre de tranchées. C'est un document historique autant qu'une confession. On appréciera la simplicité émouvante de ce véridique récit.

HENRI ALBERT.

C'est un bon document que le **Carnet de route d'un artilleur : Virton-la Marne**, du lieutenant Robert Deville. C'est

aussi un fort bon petit livre. L'auteur narre en soldat, avec simplicité et avec précision. Ce qu'il a vu, il le dit sans emphase, avec une clarté qui n'est pas seulement celle de la phrase, mais plutôt celle du regard et de l'esprit. Pas de considérations générales sur la marche des armées, encore moins sur la guerre elle-même. Jour par jour, les faits sont notés, — sans artifice de style, mais avec une criante vérité qui est en elle-même une manière de style. Le lieutenant Deville est tout à l'action. Ses réflexions sont rares; le plus souvent elles restent sous-entendues. A quelques traits, deci delà épars, on le devine pourtant sensible, mais d'une sensibilité qui ne s'abandonne jamais; elle garde cette réserve de la bonne éducation française qui enseigne à ne point montrer son âme à tout venant.

C'est un drame qui se joue, cependant : celui de tant des nôtres qui connurent en un mois la défaite et la victoire et qui, tombés sous le feu de l'ennemi, sont enfin revenus parmi nous, mutilés mais triomphants.

Voici la mobilisation. L'auteur note simplement : « Ma cantine est faite. Je suis paré à tout événement. » Puis c'est le départ, l'organisation sobrement indiquée, la marche en avant par les Ardennes jusqu'aux abords de Virton, dans la Belgique wallonne, où a lieu le premier combat. « Je mets une paire de gants neuve, j'enlève mon caoutchouc et je me brosse, puis j'allume ma pipe. C'est un bon calmant... » Le lieutenant est un brave; sa jeune crânerie me plaît, qui se pare pour la bataille. Mais il n'est point hâbleur : « Mes camarades sont un peu pâles; je me regarde dans une petite glace, je n'ai pas plus de couleurs qu'eux. »

Le combat semble indécis : duel d'artillerie, — celle des Allemands soigneusement défilée, — attaque de notre infanterie qui ne peut progresser. Au total, pourtant, il s'agit d'un échec, puisque l'offensive est arrêtée et qu'on se retire peu à peu. Mais, des péripéties de l'engagement, l'officier qui y participe n'a rien aperçu, — rien, sauf quelques mouvements de nos troupes et la chute des obus allemands. Il note avec sincérité : « Je n'ai pas vu un seul ennemi »; mais il dit noblement l'attitude de ses hommes : « Je suis fier d'eux, et d'être un chef de cette troupe. En moi-même, je trouve qu'elle me donne un bel exemple et je m'efforce de le lui rendre. Je savais déjà que je voulais rester digne des générations de soldats dont je descends. J'apprends aujourd'hui qu'il faut être digne des hommes que l'on commande. »

J'aime ce respect réciproque de l'officier et des hommes dont l'unanime tenacité est un mutuel enseignement d'héroïsme. Ténacité dont le mérite va devenir plus grand chaque jour, car c'est la retraite, — la retraite déprimante, irritante surtout, pour ces soldats qui n'ont point le sentiment d'avoir été battus... Puis brusquement, un arrêt,

un mot d'ordre vibrant, un délirant sursaut : et c'est la ruée en avant, l'ivresse de l'offensive, l'exaltation de la victoire. L'heure de la Marne a sonné !

C'est pendant la victoire que le lieutenant Deville est frappé. Il tombe, le bras fracassé par un projectile ennemi ; et il note : « Je n'en ai rien senti. »

J'ai dit qu'on devine dans l'auteur une âme délicate. Elle ne se traduit point par des sensibleries : l'homme d'action se contraint à une dure fermeté en face de la mort. Son héroïque poésie est de l'accepter avec simplicité. Le jeune lieutenant s'émeut pourtant devant les premières tombes, mais d'une émotion noble et qui grandit le cœur. « Camarades inconnus, dit-il, bons ouvriers de la première heure, je vous salue et murmure une prière. Vous dormez dans une belle forêt de notre France. Si je dois succomber à mon tour, je ne demande pas un autre sort que de reposer au milieu des grands arbres parmi la vie multiple, silencieuse et pourtant bruissante, des bois que j'aime tant. Et si vous étiez des ennemis, la terre de mon pays vous a pris et vous gardera, vous deviendrez son sol. Je ne vous hais plus puisque vous êtes tombés. »

Blessé, on l'a enveloppé dans une capote allemande. Tandis qu'on l'évacue il croise un prisonnier, un général ennemi : « Je m'empresse, dit-il, de dissimuler la capote allemande à ses regards. » Le lieutenant Deville, blessé, redoute d'offenser vainement un vaincu. Des traits pareils, qui ne sont pas une exception parmi les nôtres, suffiraient à prouver l'aristocratie d'une race, et de la culture qui l'a formée.

M. Pierre Mille a orné ce livre d'une préface judicieuse. « Cette déposition, conclut-il, s'ajoutera à toutes celles qui démontreront le caractère nouveau, le caractère *inutile* de la guerre. »

Puisse-t-il avoir raison.

ALBERT MOCKEL.

§

En écrivant son livre **La Philosophie sociale et la guerre**, M. Maxwell a voulu « provoquer des réflexions, des décisions et des résolutions » et il l'a fait avec sa double autorité de magistrat et de penseur tourmenté par le mystère. Pour lui, l'échec de l'Allemagne, qu'il ne dépend que de notre ténacité de transformer en défaite définitive et complète, est venu de ce que « ses chefs ont ignoré les forces spirituelles qui sont les plus puissantes de l'univers ». Et cela est vrai sans doute, mais enfin les forces matérielles de nos artilleurs et de nos mitrailleurs ont bien été pour quelque chose dans l'aventure ! Si nous n'avions eu que notre bon droit et notre patriotisme à opposer à la grande ruée de 1914 et aux autres ruées de 1915 et 1916, il y a longtemps que nous serions sous la botte du Kaiser. C'est pour cela

qu'en vérité je trouve excessive la tirade amère de l'auteur : « Une nation si imprévoyante qu'elle n'avait pas de canons lourds, etc.,etc., une nation aussi folle ne devait-elle être pas anéantie, n'eût-elle pas mérité de l'être ? » Imprévoyant, le passant qui est assailli au coin d'une rue par une bande d'apaches l'est toujours, et puisqu'on parle de nation folle, nous avions tous le droit d' « imprévoir » le coup de dés vraiment fou de l'Allemagne. Mais, malgré tout, nous avions envisagé l'hypothèse, et les modalités de l'hypothèse, y compris l'invasion de la Belgique, quoi qu'en dise M. Maxwell, et en somme nous avions pris toutes les précautions que nous permettaient notre population et notre état économique ; quant à l'absence de canons lourds, ce n'est pas à la nation, mais aux services techniques qu'il faut en demander compte. Quand on fait de la « philosophie sociale » il faut garder tout son sang-froid et réserver son indignation pour ce qui le mérite, les longs calculs d'agression, le mépris des lois divines et humaines, et la brutalité odieuse et féroce. C'est d'ailleurs ce que finit par faire M. Maxwell, et on ne peut que souscrire à ses dures paroles, et contre l'Allemagne et contre tels pays neutres qui n'ont pas eu l'énergie morale de maudire ses atrocités. Ses derniers chapitres sur « la sociologie criminelle et la guerre » sont à retenir ; l'auteur se rencontre avec ce Vindex dont j'analysais ici en novembre dernier (p. 144) les idées sur « les sanctions pénales des violations du droit des gens », comme, dans son chapitre précédent, sur « les difficultés après la victoire », il s'était rencontré avec moi-même, ce dont je suis vraiment heureux. Si comme il faut bien l'espérer, « quoique l'heure présente ait de trouble et d'ennui », les puissances civilisées arrivent à briser les puissances barbares, il n'y aura pas de meilleurs procédés pour, après avoir détruit le militarisme allemand se garantir contre sa reviviscence, que d'appliquer les idées de M. Maxwell respectueuses des « forces spirituelles » : les avant-postes militaires français reportés sur le Rhin, mais sans que les Allemands de la rive gauche deviennent Français pour cela ; il leur serait seulement interdit de servir dans l'armée allemande, et d'ailleurs permis de ne pas s'enrôler dans la nôtre. Or vraiment cette simple comparaison du sort que nous réservons aux Allemands dans l'hypothèse de notre victoire, avec celui que les Allemands nous réservent dans celle de leur triomphe, suffirait à elle seule pour illustrer la différence qu'il y a entre la culture et la kultur !

HENRI MAZEL.

§

Le curieux ouvrage de la librairie Colin, **La Guerre**, *Documents de la section photographique de l'Armée* s'est terminé, — du moins provisoirement, — avec son deuxième volume et se trouve

d'ailleurs une des bonnes publications de ces derniers mois. On sait l'intérêt, la beauté des clichés fournis par la section photographique de l'armée. Lors de la récente exposition organisée au pavillon de Marsan sur les choses de la guerre, on pouvait admirer nombre d'épreuves qui se trouvent maintenant reproduites dans l'album qui achève sa publication et dont nous avons annoncé autrefois les premiers fascicules. — Ceux du deuxième volume ont été consacrés aux *Prisonniers et tranchées* ; à la lutte soutenue *sur l'Yser* et aux rivages de la mer du Nord, qui vit la défense acharnée de Dixmude, la ruine de Nieuport, d'Elverdinghe, de Loos, de Woesten, la dévastation d'Ypres, et aussi le bombardement de nos villes frontières, Bergues et Dunkerque, — où les combats qui arrêtèrent la ruée allemande sur ces terres inondées resteront comme une des séries de faits les plus extraordinaires de la guerre présente. — Un fascicule ensuite est relatif aux événements de *Verdun* et donne la physionomie des environs : Béthincourt, Fresnes-en-Woëvre, Ornes, Samogneux, Forgue ; puis à la ville même, à présent dévastée et où vaguent les derniers civils. Des photographies reproduisent le beau cloître ruiné de l'évêché, ou le quartier de la cathédrale, pris de la Meuse, tandis que d'autres clichés montrent les départs de troupe ou le passage des réserves sur la rivière ; le ravitaillement ; l'arrivée des éclopés dans un dépôt de la Marne ; une halte de prisonniers allemands sur la route de Sainte-Menehould, etc. — D'autres fascicules sont relatifs aux *Etapes du blessé*,— ce qui a permis de montrer un brave chien atteint sur le front et dont on panse la patte ; à l'*équipement* et au *ravitaillement* des troupes ; à l'*armée coloniale* et à l'*expédition d'Orient*, dont les très beaux clichés reproduisent l'île de Corfou avec la baie d'Ulysse et la citadelle ; des coins de Salonique et le panorama de la ville, l'embarquement des troupes serbes à Moraitika ou la batterie de marche indo-chinoise à l'heure du déjeuner. C'est enfin la récente offensive de la Somme vers Péronne et Bapaume et dont on retrouve des coins tant de fois cités : le chemin de Curlu, le bois du Chapitre, un des aspects du village de Combles, la vue prise d'un boyau à Estrées, le bois des Satyres avec la route de Saint-Quentin ; la « rue de Berlin » dans un village reconquis, lequel n'est d'ailleurs désigné, — aussi bien que beaucoup d'autres — que par une simple astérique.— Le dernier fascicule a été consacré, — hommage tardif, — à la bataille de la Marne, dont on retrouve les villages endommagés, les églises en ruines, — les coins où l'on s'est battu sur l'Ourcq, le plateau de Brie, le Petit-Morin, dans les marais de Saint-Gond, sur la Saulx, en Argonne et Meuse. Les clichés nous montrent la ferme de Coligny, près Puiseux, en Seine-et-Marne ; Cormicy, Châtillon-sur-Morin, où trente-trois maisons furent incendiées ; Courtacon dont il ne reste guère que des pans de murs la

grande ferme du château d'Esternay, brûlée par les Allemands ; le château et l'église de Mondement ; l'église de Saint-Prix, celles de Reuve et de Thil ; la tour du château de Sillery ; le château, dévasté par le feu de Chapelaine ; les églises d'Etavigny, de Vienne-le-Château (Argonne), de Marcilly (Seine-et-Marne), Maurupt et Heiltz-le-Maurupt, Sermaize, Chambry, la vallée du Petit-Morin, Barcy, Douy-la-Ramée, etc.

Cet ouvrage achevé avant la guerre se trouvera — malheureusement — incomplet, puisque les batailles continuent. Les éditeurs ont donc annoncé un tome de supplément ; mais il ont eu le bon esprit de n'en pas fixer la date de publication.

Chez Berger-Levrault, dans la série des récits de témoins, il a été donné un volume de M. R. Christian-Frogé sur **Morhange** *et les Marsouins en Lorraine*, qui est une œuvre alerte, batailleuse et même enthousiaste, et l'un des meilleurs livres, sans doute, de la collection. Nous ne sommes plus cette fois avec des soldats improvisés, mais parmi des hommes dont le métier est de se battre et qui cognent d'enthousiasme. Aussi faut-il voir avec quelle impatience ils attendent la ruée vers les pays allemands ; entendre leurs cris de rage lorsqu'ils doivent reculer et la clameur féroce de la bataille de Nancy, après laquelle l'ennemi doit reculer, vaincu. Après les marches, contre-marches des débuts de la campagne, et quelques incidents, le bataillon dont fait partie M. R. Christian-Frogé se bat à Morhange où nos troupes doivent reculer devant la supériorité numérique de l'adversaire. C'est la retraite et les restes du bataillon sont envoyés au sud-ouest de Château-Salins, qui n'est déjà plus qu'un immense hôpital. Il faut ensuite repasser la frontière, qu'on avait traversée d'enthousiasme, et la retraite se poursuit, lugubre parmi l'exode des populations qui déménagent en hâte pour échapper à l'ennemi. L'offensive reprit toutefois, ou plutôt la résistance, et le 28 août le bataillon de M. Christian-Frogé se trouva parmi les troupes qui arrêtèrent l'ennemi sur la route de Lunéville à Nancy ; on se battit ensuite près de Lunéville, en forêt de Vitrimont, à la Faisanderie. Après des courses, des galopades pour exécuter des ordres, conduire des munitions par le pays bombardé, l'auteur pénètre à Vitrimont, dont l'église croulante abrite le corps, étendu sur une civière du colonel de Cissey, tué à l'ennemi, et auquel il peut rendre les derniers hommages. — Un répit dans les combats se produit alors, ou plutôt le corps de M. Christian-Frogé se trouve renvoyé à l'arrière, tant qu'il cantonne à Saint-Nicolas du Port. C'est là qu'il apprend la retraite de Belgique, la ruée des Allemands sur Paris. Mais il leur faut enlever Nancy également et c'est la bataille du Grand-Couronné qui commence, la tuerie implacable qui va réduire les hordes ennemies, — transformer tout le pays en un

trop de récriminations les multiples règlements d'une administration prudente mais tracassière.

N'oublions pas cependant qu'il y a des choses qu'on peut demander au peuple allemand, à quoi nulle autre nation n'accepterait de se soumettre. Madame de Staël avait déjà constaté « l'extrême docilité » des Allemands, vis-à-vis des pouvoirs établis. C'est peut-être l'une des seules observations justes qu'avait faites la célèbre pamphlétaire. Quand l'Allemand est assuré de posséder la « liberté intérieure », c'est-à-dire le droit de divaguer, il se soumet sans murmurer à la contrainte extérieure. Il considère, au contraire, la sévérité des lois et l'assujettisement matériel, comme une sorte de garantie contre ses propres instincts. Avant la guerre, l'inquisition fiscale et la législation compliquée sur le domaine de la prévoyance sociale lui paraissaient la chose la plus naturelle du monde. Quoi d'étonnant qu'il ne se soit pas insurgé contre la réquisition des denrées chez les particuliers et contre le système de cartes qui assujettit chaque habitant aux règles sévères de l'alimentation réduite.

Après l'acceptation du rationnement, aucun obstacle ne pouvait empêcher le gouvernement de pousser plus loin la mise en tutelle de la population. L'enrégimentement des civils ne pouvait donc soulever de difficultés que par son mode d'application plus ou moins rigoureux. L'Allemagne sait quels sont les dangers qui la menace. Ses dirigeants avaient préparé l'état de guerre bien avant les hostilités; il ne leur a donc pas été difficile d'inculquer « l'esprit de guerre » à tous les citoyens. En faisant croire que le pays est injustement attaqué, ils parvenaient à soulever l'indignation populaire et à créer une atmosphère qui facilite la tâche du gouvernement. Il n'y a point eu chez eux de ces tâtonnements qui ont tant entravé l'action des Alliés, surpris par la ruée germanique avant d'avoir pu prendre des dispositions propres à en atténuer le choc.

Nous savions du reste que la dernière phase de la guerre provoquerait chez nos ennemis des soubresauts dangereux. Leurs journaux nous avaient prévenu qu'avant de s'avouer battus ils feraient des efforts surhumains pour sauver la situation. On pouvait se demander seulement de quelle façon se manifesterait cet effort. Le recours aux mesures extrêmes pouvait prendre les formes les plus diverses. On sait qu'au moment de la déclaration de la guerre, l'empire allemand n'a pas mobilisé les hommes âgés de plus de quarante-cinq ans. Pour appeler des classes plus anciennes, une loi eût été nécessaire. Or l'Allemand vieillit vite; l'abus de la bière et le manque d'exercices l'alourdit avant l'âge. Nos soldats qui se sont trouvés en face d'hommes du landsturm des dernières classes les ont pris pour des vieillards. Aussitôt le bruit a couru que « l'Allemagne mobilise ses vieillards ». C'était absolument inexact.

L'élévation de la limite d'âge pour les obligations militaires, si elle avait été votée par le Reichstag, n'aurait donc fourni que des déchets et la puissance défensive de l'empire n'en eût pas été sensiblement accrue. Au reste, quoi qu'on en ait dit, l'Allemagne ne souffre pas encore de son manque d'hommes. Grâce à l'abondance de son matériel, elle est à même de couvrir ses positions défensives — ce qu'on a appelé les « secteurs tranquilles » — avec un rideau de troupes. En outre, les contingents turcs, bulgares, voire même polonais, s'ils sont bien encadrés, peuvent suppléer à l'usure des forces impériales. Mais à mesure que les divisions s'affaiblissent, le rôle du matériel devient plus important. Ce sont donc avant tout des canons et des munitions qu'il faut à l'armée allemande. En mettant à la disposition des usines de guerre un plus grand nombre d'ouvriers civils, la production pouvait être intensifiée et, d'autre part, les hommes jeunes et propres au service actif, retenus dans l'industrie, dans les chemins de fer et les mines seraient disponibles pour le front. Voilà l'idée qui a présidé à l'élaboration de la nouvelle loi sur le service auxiliaire patriotique.

Cette mainmise de l'administration militaire sur l'élément civil n'a pas manqué d'émouvoir en Allemagne certaines classes de la population. Les socialistes, non encore embrigadés dans les équipes impérialistes de M. Scheidemann, ont aussitôt compris quelles conséquences l'application de la loi aurait pour eux. Le droit de grève serait virtuellement aboli et le gouvernement tiendrait en main les armes qui lui permettraient de réprimer, sans prendre aucune mesure arbitraire, toutes les velléités d'indépendance de quelque côté qu'elles viennent. L'application de la loi sur l'état de siège n'aurait plus de raison d'être, car il suffirait d'envoyer les récalcitrants tourner des obus dans les usines de guerre. Aussi le ministère, en présentant le projet de loi, s'est-il empressé d'annoncer qu'il renoncerait à l'usage de la « prison de protection » et que désormais aucun citoyen de l'empire n'aurait plus à souffrir des conséquences d'une incarcération arbitraire. Il faut être Allemand pour ne pas apercevoir la lourde ironie de cette apparente concession.

Dans les milieux industriels l'inquiétude n'a pas été moindre. Que deviendraient les établissements qui ne travaillent pas en vue de la défense nationale ? Privés de leur personnel, ils n'auraient qu'à fermer leurs portes. Des intérêts primordiaux seraient ainsi lésés et des fortunes considérables, péniblement édifiées en temps de paix, irrémédiablement compromises. Le *Berliner Tageblatt* a procédé à une enquête dans le monde des affaires et partout les mêmes plaintes ont été formulées. Le représentant de l'association allemande des Grands Magasins a déclaré que l'application des nouvelles dispositions arrêterait complètement toute vie économique dans le pays. Dans

trop de récriminations les multiples règlements d'une administration prudente mais tracassière.

N'oublions pas cependant qu'il y a des choses qu'on peut demander au peuple allemand, à quoi nulle autre nation n'accepterait de se soumettre. Madame de Staël avait déjà constaté « l'extrême docilité » des Allemands, vis-à-vis des pouvoirs établis. C'est peut-être l'une des seules observations justes qu'avait faites la célèbre pamphlétaire. Quand l'Allemand est assuré de posséder la « liberté intérieure », c'est-à-dire le droit de divaguer, il se soumet sans murmurer à la contrainte extérieure. Il considère, au contraire, la sévérité des lois et l'assujettissement matériel, comme une sorte de garantie contre ses propres instincts. Avant la guerre, l'inquisition fiscale et la législation compliquée sur le domaine de la prévoyance sociale lui paraissaient la chose la plus naturelle du monde. Quoi d'étonnant qu'il ne se soit pas insurgé contre la réquisition des denrées chez les particuliers et contre le système de cartes qui assujettit chaque habitant aux règles sévères de l'alimentation réduite.

Après l'acceptation du rationnement, aucun obstacle ne pouvait empêcher le gouvernement de pousser plus loin la mise en tutelle de la population. L'enrégimentement des civils ne pouvait donc soulever de difficultés que par son mode d'application plus ou moins rigoureux. L'Allemagne sait quels sont les dangers qui la menace. Ses dirigeants avaient préparé l'état de guerre bien avant les hostilités; il ne leur a donc pas été difficile d'inculquer « l'esprit de guerre » à tous les citoyens. En faisant croire que le pays est injustement attaqué, ils parvenaient à soulever l'indignation populaire et à créer une atmosphère qui facilite la tâche du gouvernement. Il n'y a point eu chez eux de ces tâtonnements qui ont tant entravé l'action des Alliés, surpris par la ruée germanique avant d'avoir pu prendre des dispositions propres à en atténuer le choc.

Nous savions du reste que la dernière phase de la guerre provoquerait chez nos ennemis des soubresauts dangereux. Leurs journaux nous avaient prévenu qu'avant de s'avouer battus ils feraient des efforts surhumains pour sauver la situation. On pouvait se demander seulement de quelle façon se manifesterait cet effort. Le recours aux mesures extrêmes pouvait prendre les formes les plus diverses. On sait qu'au moment de la déclaration de la guerre, l'empire allemand n'a pas mobilisé les hommes âgés de plus de quarante-cinq ans. Pour appeler des classes plus anciennes, une loi eût été nécessaire. Or l'Allemand vieillit vite; l'abus de la bière et le manque d'exercices l'alourdit avant l'âge. Nos soldats qui se sont trouvés en face d'hommes du landsturm des dernières classes les ont pris pour des vieillards. Aussitôt le bruit a couru que « l'Allemagne mobilise ses vieillards ». C'était absolument inexact.

L'élévation de la limite d'âge pour les obligations militaires, si elle avait été votée par le Reichstag, n'aurait donc fourni que des déchets et la puissance défensive de l'empire n'en eût pas été sensiblement accrue. Au reste, quoi qu'on en ait dit, l'Allemagne ne souffre pas encore de son manque d'hommes. Grâce à l'abondance de son matériel, elle est à même de couvrir ses positions défensives — ce qu'on a appelé les « secteurs tranquilles » — avec un rideau de troupes. En outre, les contingents turcs, bulgares, voire même polonais, s'ils sont bien encadrés, peuvent suppléer à l'usure des forces impériales. Mais à mesure que les divisions s'affaiblissent, le rôle du matériel devient plus important. Ce sont donc avant tout des canons et des munitions qu'il faut à l'armée allemande. En mettant à la disposition des usines de guerre un plus grand nombre d'ouvriers civils, la production pouvait être intensifiée et, d'autre part, les hommes jeunes et propres au service actif, retenus dans l'industrie, dans les chemins de fer et les mines seraient disponibles pour le front. Voilà l'idée qui a présidé à l'élaboration de la nouvelle loi sur le service auxiliaire patriotique.

Cette mainmise de l'administration militaire sur l'élément civil n'a pas manqué d'émouvoir en Allemagne certaines classes de la population. Les socialistes, non encore embrigadés dans les équipes impérialistes de M. Scheidemann, ont aussitôt compris quelles conséquences l'application de la loi aurait pour eux. Le droit de grève serait virtuellement aboli et le gouvernement tiendrait en main les armes qui lui permettraient de réprimer, sans prendre aucune mesure arbitraire, toutes les velléités d'indépendance de quelque côté qu'elles viennent. L'application de la loi sur l'état de siège n'aurait plus de raison d'être, car il suffirait d'envoyer les récalcitrants tourner des obus dans les usines de guerre. Aussi le ministère, en présentant le projet de loi, s'est-il empressé d'annoncer qu'il renoncerait à l'usage de la « prison de protection » et que désormais aucun citoyen de l'empire n'aurait plus à souffrir des conséquences d'une incarcération arbitraire. Il faut être Allemand pour ne pas apercevoir la lourde ironie de cette apparente concession.

Dans les milieux industriels l'inquiétude n'a pas été moindre. Que deviendraient les établissements qui ne travaillent pas en vue de la défense nationale ? Privés de leur personnel, ils n'auraient qu'à fermer leurs portes. Des intérêts primordiaux seraient ainsi lésés et des fortunes considérables, péniblement édifiées en temps de paix, irrémédiablement compromises. Le *Berliner Tageblatt* a procédé à une enquête dans le monde des affaires et partout les mêmes plaintes ont été formulées. Le représentant de l'association allemande des Grands Magasins a déclaré que l'application des nouvelles dispositions arrêterait complètement toute vie économique dans le pays. Dans

la bijouterie, la pelleterie, la couture, ce furent encore des doléances. du même genre. Dans toutes les branches, les patrons ont déclaré que la stricte application de la loi les ruinerait à bref délai.

Mais que valent toutes ces jérémiades, quand il s'agit de défendre sa peau? Le gouvernement ayant déclaré que le service civil auxiliaire constituait une nécessité patriotique, tous les partis politiques se sont inclinés. Le projet a été tout d'abord soumis à la commission principale du Reichstag siégeant à huis clos et, par de savantes manœuvres, les ministres se sont assuré l'adhésion de tous les groupes. Les trois lectures en séances publiques, du 29 novembre au 2 décembre, n'ont plus fourni ensuite qu'un débat de façade, préparé pour la galerie, et la « grande œuvre » a été définitivement votée à une majorité écrasante. Que peuvent peser les 19 voix de l'Union socialiste du travail en face d'une adhésion qui réunit 235 voix?

M. de Bethmann-Hollweg, en présentant le projet, a défini le véritable caractère de la guerre moderne. Elle se résume dans la formule : « L'industrie et l'organisation deviennent chaque jour plus décisives pour l'issue du conflit. Chaque main qui travaille à la fabrication des munitions remplace un homme.» Pour s'assurer la bonne volonté du Reichstag le gouvernement a accepté un certain nombre de modifications qui, par voie d'amendement, introduisaient dans la loi des garanties spéciales contre les abus du pouvoir militaire. M. Bassermann, orateur des libéraux, a défini ce droit de contrôle de la façon suivante :

Nous avons confiance en l'office de guerre et ses dirigeants, mais, eu égard à l'importance de la loi, il convient de créer des garanties et des équivalents qui empêchent de trop grands dommages. C'est ainsi que nous sommes arrivés à un droit de contrôle du Reichstag. Ce droit est prévu dans l'article 17 par la création d'un comité de 15 membres qui pour les décisions d'ordre général aura voix délibérative. *Nous ne pouvons pas nous mêler de l'administration de l'office de guerre, parce que celui-ci, s'il doit travailler d'une façon féconde, doit posséder la liberté des décisions, l'énergie et l'initiative.*

Ainsi le rôle des parlementaires sera restreint aux travaux de préparation en vue de la mobilisation civile et les députés n'exerceront aucune influence sur l'utilisation des forces mises à la disposition de l'office de guerre. Voici d'ailleurs les principales dispositions de la loi :

L'article 2 spécifie que les personnes qui font partie de l'administration ou d'une organisation administrative, celles qui sont occupées dans l'industrie de guerre, dans les services de santé, dans l'agriculture, dans une organisation quelconque intéressant directement ou indirectement la guerre et l'économie nationale, — comme, par exemple, la presse, — seront considérées comme participant

déjà au service auxiliaire national, dans la mesure, toutefois, où leur nombre n'excédera pas les besoins.

L'article 4 reconnaît le soin de fixer le nombre de ces personnes et de juger de leur utilité à une commission établie dans chaque subdivision de région. Cette commission devra être composée d'un officier, président, de deux autres fonctionnaires, d'un représentant des patrons, d'un représentant des ouvriers, nommés l'un et l'autre par l'office de guerre. Les décisions de ces commissions seront susceptibles d'appel à un bureau central siégeant à l'Office de guerre et composé de deux officiers nommés par cet office, de deux fonctionnaires nommés par le chancelier, d'un fonctionnaire nommé par l'Etat confédéré intéressé, d'un représentant des ouvriers et d'un représentant des patrons.

L'article 5 prévoit que les citoyens astreints au service auxiliaire national se présenteront spontanément. Dans le cas où ces déclarations volontaires se feraient attendre, des convocations écrites seraient adressées aux intéressés par les soins d'une commission siégeant dans chaque subdivision de région et composée d'un officier, d'un haut fonctionnaire, d'un représentant des patrons et d'un représentant des ouvriers.

Il faut noter encore que le projet de loi décide, dans son article 9, l'élection d'un délégué ouvrier dans toute industrie occupant plus de cent ouvriers ; ce délégué permanent aurait pour tâche de transmettre les vœux et réclamations des ouvriers ou des employeurs et de veiller au maintien des bonnes relations entre les employeurs et les employés.

Le projet de loi laisse au Conseil fédéral le soin de promulguer les ordonnances de détail nécessaires à l'exécution de la loi, mais les ordonnances ayant une portée générale devront être soumises à l'approbation de la commission de quinze membres, élue par le Reichstag.

L'opposition du monde des affaire à l'introduction d'une loi qui est de nature à bouleverser complètement la vie publique n'a exercé aucune influence sur la décision du Parlement. On peut donc se demander par quel subterfuge le gouvernement est parvenu à vaincre les scrupules de la représentation nationale. Que s'est-il passé dans les commissions ? Si les journaux n'ont fourni à ce sujet aucune explication, un des leaders du Reichstag a été moins discret. Dans une réunion tenue par les « hommes de confiance » du Centre, M. Spahn, chef du groupe le plus important de l'assemblée, a expliqué les modalités de la loi. La *Gazette populaire de Cologne* reproduit son discours. En voici un passage :

La bataille de la Somme a placé l'art de la guerre devant des tâches nouvelles. C'est pour les accomplir qu'à été créée la loi sur le service civil.

Théoriquement, cette loi représente une transformation complète de notre vie économique, *mais en pratique il est probable qu'on n'en arrivera pas là.*

La loi a pour but de conduire la guerre au point de vue économique et d'assurer le bien-être du peuple. La commission de quinze membres que le Reichstag a instituée en surveillera la loyale exécution.

Quand, au printemps prochain, les fruits de la loi deviendront visibles, alors, il faut l'espérer, le chemin qui mène aux négociations de paix sera ouvert (1).

C'est donc seulement en promettant au peuple allemand une paix prochaine que le gouvernement s'est assuré la complaisance du Reichstag, en vue de s'assurer la libre disposition de toutes les forces économiques du pays. L'espoir chimérique de terminer bientôt la guerre a dicté le vote des députés. Cette circonstance est faite pour nous rassurer, mais nous ne devrons pas moins nous préoccuper d'opposer à l'effort allemand un effort supérieur, conforme au génie de la race française.

HENRI ALBERT.

Belgique.

MENSONGES, VOLS, EXACTIONS ET DÉPORTATIONS. — Je lisais dernièrement la lettre profonde et belle de Léon Bloy à notre grand artiste belge, le peintre Henry de Groux, qui vient d'exposer ses « crucifiantes » visions de la guerre. « La Prusse, écrit Léon Bloy, l'exécrable Prusse, irréductible dans sa barbarie millénaire, mais parée, comme une gourgandine de Samothrace, de tout ce qu'elle a pu voler aux peuples de l'Occident..., c'est la *race abjecte* et profanatrice cultivée par les démons que tous les chrétiens ont le devoir de détester. »

Cette Prusse, virus des Allemagnes qui mobilisent actuellement toutes leurs populations enragées contre la meilleure civilisation de l'Europe, n'avait pas attendu jusqu'à ce moment pour mobiliser ses professionnels de la duplicité et du mensonge. La mauvaise foi allemande, — pédante, balourde et impudique, — quoi de plus répugnant !

Bethmann-Hollweg avait eu beau reconnaître publiquement, au Reichstag, que les violations de notre loyale Belgique et du grand Duché du Luxembourg étaient des *injustices* déterminées par des nécessités militaires en contradiction avec les engagements d'honneur de la Prusse et de l'Empire allemand, les artisans de mensonge n'imaginèrent pas moins après coup une série de faux que les Boches, aveulis par leur habitude de penser d'ordre et en troupeau, se sont empressés de tenir pour des articles de foi teutonique.

(1) L'Allemagne ne songe pas à autre chose qu'à la paix. Ces notes étaient écrites quand s'est produit, au Reichstag, le ridicule coup de théâtre par quoi les empires du centre espéraient désunir les alliés et affaiblir leur résolution. La manœuvre du 12 décembre a dévoilé prématurément le dessein que M. Spahn avait annoncé quelques jours plus tôt.

De même quant aux responsabilités de l'abominable mêlée, qui apparaissaient pourtant si indéniables, si nettement formulées en août 1914 qu'il fallut inventer le prétexte, digne d'Ubu roi, des bombes sur Nuremberg. Mais ils spéculent sur la mémoire courte des hommes et surtout sur l'étonnante aptitude de leur « *race abjecte* » à s'assimiler l'imposture.

Maintenant, ce sont les odieuses déportations de mes concitoyens, — opprobre éternel de la Germanie des Hohenzollern, — qu'ils cherchent à expliquer par des tartufferies telles, qu'en dehors des gens issus de Bochie, leur pestilence suffoquerait tout homme proprement né qui connaîtrait exactement les faits.

L'héroïque Cardinal Mercier a porté ces faits à la connaissance des ministres des Puissances neutres en résidence à Bruxelles. Il a apporté des documents, des témoignages. Notre journal national le *XX^e siècle* les a reproduits in-extenso et il est regrettable que les journaux français n'aient pu aussi communiquer intégralement à leurs lecteurs (on juge si imparfaitement sur de simples extraits) la Protestation écrasante du Primat de Belgique.

J'ajoute que c'est par le *XX^e siècle* que le Pape et le Sacré Collège ont pris connaissance de la nouvelle iniquité qui, plus profondément encore que naguère, martyrise la Belgique. L'attitude, tout au moins verbale, du Vatican a paru s'en trouver affermie.

Le rétablissement de l'esclavage, dénoncé, en premier, par Monseigneur Mercier, fut souterrainement et laborieusement machiné.

Ah! oui, l'organisation allemande dont trop de gobeurs, même parmi les Alliés, ont la bouche pleine. C'est quelque chose de propre! Voyons comment l'engeance de cette Organisation s'y est prise afin de faire passer pour volontairement chômeuse, paresseuse et parasitaire, une des classes les plus dignes et les plus laborieuses du Monde ouvrier.

Quand, dès leur envahissement félon, les Allemands incendièrent, saccagèrent, mutilèrent, violèrent, volèrent, ce fut vers la France, l'Angleterre, la Hollande, la Suisse un grand exode de nos populations terrorisées. Villes et villages fuyaient devant Attila et ses hordes.

Les populations flamandes, principalement celles d'Anvers et de la Flandre Orientale, gagnèrent la Hollande qui se trouve être le territoire le plus proche et dont les habitants parlent à peu près la même langue. Ils y furent accueillis avec générosité et cordialité, non toutefois sans réserve. L'exil et ses souffrances affinent les sensibilités. En France, en Angleterre, les Belges se retrouvent presque chez eux. Ils sont chez des Alliés. Chez des neutres, même chez de bons neutres, ce n'est pas la même chose...

Peu de temps après la capitulation d'Anvers, un Flamand éminent et qui sent comme ses frères de race, M. Louis Franck, député de

cette ville et y faisant fonction de bourgmestre, se rendit en Hollande pour exhorter ses compatriotes à réintégrer le sol patrial. Il les assura que le baron von der Goltz, alors gouverneur général de la Belgique occupée, avait pris envers lui l'engagement de ne les inquiéter en aucune manière s'ils rentraient dans *leur* pays. Louis Franck parcourut les villes importantes des Pays-Bas. Du haut du perron des hôtels de ville, il haranguait les réfugiés. Les bourgmestres d'Amsterdam et de Rotterdam, notamment, l'appuyèrent de leurs discours, avalisant *formellement* les promesses de von der Goltz. Sans doute, nonobstant la sincérité de leur bonne hospitalité, redoutaient-ils un peu les difficultés internationales et préféraient-ils ne point conserver en Hollande d'aussi nombreux citoyens d'un pays belligérant? Nous n'avons pas à scruter les mobiles des neutres. Ce qu'il y a de certain, c'est que les honorables magistrats hollandais avaient reçu des promesses de l'Allemagne. Sans quoi, ils ne l'auraient pas affirmé. La forfaiture de l'Allemagne envers nous et nos Flamands confiants est donc devenue un affront pour les Pays-Bas qui s'étaient portés garants envers la Belgique.

Anvers dépend du diocèse du Cardinal Mercier, archevêque de Malines. Le Prince de l'Eglise, dès les premiers jours de l'occupation, conféra avec le général von Huehne, gouverneur militaire d'Anvers, et le maréchal von der Goltz, gouverneur général de la Belgique. *Ces deux hautes autorités de l'empire allemand garantirent formellement au prélat la liberté de ses compatriotes.*

Une déclaration écrite de von Huehne fut même lue publiquement le 18 octobre 1914 dans toutes les églises paroissiales de la province d'Anvers.

Dès l'été de 1915 l'Allemagne se prépare à organiser l'esclavage et procède avec une fourberie méthodique.

Le 15 août, un premier arrêté impose, sous peine d'emprisonnement et d'amende, le travail forcé aux chômeurs, mais déclare qu'il ne s'agit que de travaux à exécuter en Belgique *et que les infractions seront jugées par les tribunaux belges.*

Aussitôt les Belges aisés, industriels, propriétaires fonciers, entraînés par la plus généreuse solidarité nationale, procurèrent du travail aux chômeurs; les villes, les communes décidèrent des travaux d'utilité générale. Pour ceux qui n'arrivaient pas à s'embaucher, on créa des écoles industrielles pour les arracher à l'oisiveté et perfectionner la main-d'œuvre en vue du relèvement économique d'après guerre.

C'est ce que n'entendaient pas les Allemands. *Ils nous ont volé* plus de cinq milliards d'outillage et de matières premières, il ont levé plus d'un milliard d'impôts et viennent de porter notre contribution mensuelle à 50 millions de marks. Ils savent qu'ils ne con-

serveront pas la Belgique, mais ils veulent l'épuiser, la défaire, l'écraser.

Lors, un nouvel arrêté en date du 2 mai 1916 *réserve aux autorités allemandes le droit de fournir du travail aux chômeurs*, menace d'une peine de trois mois de prison et de 20.000 marks d'amende quiconque fera exécuter des travaux non autorisés par le gouverneur général et *dépossède les tribunaux belges en faveur des tribunaux allemands.*

Douze jours plus tard, le crime longuement prémédité, de 1915 à 1916, est finalement perpétré. Un troisième arrêté intervient qui autorise les autorités allemandes *à conduire de force les chômeurs aux endroits où ils doivent travailler*. En d'autres termes, c'était l'esclavage organisé.

Telle est la genèse des déportations que, face à l'ennemi, le Cardinal Mercier n'a pas craint de dénoncer. Sa Note aux puissances est un chef-d'œuvre de précision. Il a parfois des mots cinglants : « Comme si la parole d'un honnête homme était résiliable au bout de deux ans comme un bail d'officier ! » écrit-il à propos des engagements pris par von der Goltz et par von Huehne, mais que von Bissing renie cyniquement.

Le 10 novembre, il s'adresse à Bissing en personne qui a l'impudence de traiter de paresseux les ouvriers contraints par lui au chômage et à la misère et qu'il fait emmener en esclavage : « Non, l'ouvrier belge n'est pas paresseux...il a droit à votre respect. » Et il rappelle au gouverneur général la promesse menteuse comme un serment de Judas qu'il lui fit lors de sa première visite au palais cardinalice de Malines : — « Je suis venu en Belgique avec la mission de panser les plaies de votre pays ».

— « *La plaie est toujours béante* », répond le Cardinal. Et Monseigneur Mercier d'ajouter : « Il y a deux ans, c'était la mort, le pillage, l'incendie, mais c'était la guerre. Aujourd'hui, ce n'est plus la guerre, c'est le calcul froid, l'écrasement voulu, l'emprise de la force sur le droit, l'abaissement de la personnalité humaine, *un défi à l'humanité.* »

Le Cardinal invoque l'appui des puissances. Il les appelle au secours de la malheureuse Belgique. Mais ce grand Pasteur est bien l'interprète de ses valeureux fidèles quand il déclare préférer la continuation des tortures à la soumission : « Puisse la conscience humaine triompher de tous les sophismes et demeurer fidèle à la grande parole de saint Ambroise : « L'honneur au-dessus de tout. »

Oui, en termes élevés, l'éminent prélat traduit le sentiment des ouvriers belges. Les infortunés qu'on déporte dans des wagons à bestiaux lancent sur la voie ferrée des billets où l'on peut lire des dé-

clarations comme celles-ci : — « J'ai faim, mais je ne travaillerai pas pour eux. » — « Courage, l'heure de la liberté sonnera bien un jour ». Et ceci qui est proprement sublime : — « Il ne faut pas que notre sort soit meilleur que celui de nos frères qui souffrent et combattent sur le front. »

Malgré leurs tortionnaires, ils chantent nos fiers chants nationaux. Les Wallons entonnent la Brabançonne de Rogier : « O Belgique, ô mère chérie » et les Flamands leur rude :

Ze zullen hem niet temmen
Den fieren Vlaamsche Leeuw !
(Ils ne l'abattront pas le fier lion flamand !)

On retrouve la même irréductibilité si vigoureuse et si mâle, digne de nos plus grands Ancêtres, dans le manifeste des ouvriers belges à leurs camarades des pays neutres et dans la protestation des magistrats, avocats, députés et sénateurs restés dans la Belgique envahie.

Cependant de nombreux patriotes sont inquiets au sujet de l'intervention d'Emile Vandervelde auprès de l'Internationale dont il est le chef. Camille Huysmans, député de Bruxelles et secrétaire du bureau socialiste international, lui a répondu que l'Internationale se joignait à lui et que plusieurs socialistes allemands et autrichiens avaient protesté. Vandervelde n'avait-il pas écrit que malgré tout il persistait à considérer les socialistes allemands comme des socialistes ? Conception singulièrement resserrée. Suffit-il de croire aux doctrines économique de Karl Marx pour être socialiste ? Et le reste, les sentiments de justice, de liberté, le respect du droit à la vie des petites Nations, le souci de la dignité et de la pitié humaines ne seraient-ils qu'accessoires ? Quoi qu'il en soit, à la suite de la correspondance échangée entre Vandervelde et Camille Huysmans, les journaux annoncent que M. Scheidemann, socialiste du Kaiser et agent attitré du Chancelier, se rendra prochainement à la Haye avec un de ses acolytes.

Or, M. Camille Huysmans est à la Haye.

Directement ou indirectement, c'est tout un, acceptera-t-il de causer avec ceux qui n'ont pas protesté contre la violation, l'occupation, la mise en coupe réglée de la Belgique et sont solidaires de toutes les oppressions subies par les prolétaires belges dont M. Camille Huysmans est un des représentants ?

Une telle compromission serait profondément douloureuse pour la dignité belge.

G. FUSS-AMORÉ.

P. S. — Nous apprenons que malheureusement M. Camille Huysmans a accepté de causer à la Haye avec le « Kamerad » Scheidemann. Quand son-

nera « l'heure qui tout paiera », que diront les ouvriers belges de cette entrevue de *leur* député avec le plus retors et le plus fourbe des « socialistes » impériaux?

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — M. Maurice Wilmotte ayant publié dans l'*Heure belge* un article dont voici un long extrait :

La question de l'Université flamande doit rester une question ouverte, et je regrette qu'un engagement formel ait été pris à ce sujet, dans la déclaration gouvernementale datée l'autre jour du Havre. Il n'est pas exact de dire que cette question allait être résolue lorsque la guerre éclata.

Et tout d'abord, on peut différer d'avis sur son opportunité. Remarquez que je ne me place pas ici sur le fâcheux terrain de la lutte des langues. J'ai toujours pensé, toujours écrit que le Flamand devait avoir les mêmes droits de citoyen que le Wallon, que s'il était établi qu'il réclamait pour ses fils une instruction à tous les degrés en un idiome d'aussi faible circulation que sa langue maternelle, il ne fallait pas balancer à la lui concéder; mais restait à démontrer que tel était le sentiment de la classe qui envoie ses fils à l'université, et je soutenais, avec non moins d'énergie, que cette démonstration n'était pas faite. Si Paul Frédéricq et Henri Pirenne, maintenant relégués dans un camp d'officiers en Allemagne, s'opposèrent avant la guerre à cette transformation de l'Université de Gand en une université flamande, c'est parce qu'ils n'étaient pas rassurés sur le sort du futur établissement, et donc c'est que leur expérience les laissait défiants sur la détermination que prendraient de nombreuses familles flamandes, bien capables d'envoyer leurs enfants ailleurs, si ces derniers cessaient de recevoir à Gand l'instruction supérieure en français.

Le sentiment d'Emile Vandervelde, qui ne pensait pas alors qu'il dût devenir ministre, était probablement le même. Dans un article commenté du *Peaple*, donc du journal officiel du parti socialiste belge, il combattit la transformation de l'Université de Gand et proposa une autre solution, la création d'une université flamande à Anvers.

On me dira que les événements ont pu changer sa conviction et celle de bien d'autres. Je n'en veux rien croire. Les familles bourgeoises des Flandres n'ont eu aucune occasion de manifester un revirement, qui se justifierait moins que jamais en ce moment. Est-ce qu'il n'y a pas, en France et en Suisse française, des milliers de gens appartenant à la bourgeoisie belge et qui sont nés dans le Nord et l'Ouest du pays? Ne s'applaudissent-ils pas, chaque jour, de la prudence du législateur, qui, en maintenant là-bas l'enseignement du français à côté de celui du flamand, leur a épargné la douleur, le ridicule et le dommage de ne pouvoir être compris dans le pays dont ils ont été heureux de recevoir l'hospitalité? Sans ce privilège de la possession de deux langues, ils seraient aussi vivement dignes de compassion que ces pêcheurs ostendais, qui erraient, en théories lamentables, dans les rues de Montpellier ou de Toulouse et étaient privés de la consolation de conter leur misère, ou même de demander leur chemin!

Pour ma part, je reste inébranlablement opposé à la suppression de l'Université française de Gand, et je le resterai jusqu'à mon dernier souffle. Qu'on allume de nouveaux flambeaux civilisateurs, soit; qu'on en éteigne un seul, non, jamais.

Et si l'on veut créer une université de plus dans notre pays, je n'y verrai nul inconvénient, puisque la Suisse, qui est moins peuplée que la Belgique, en compte une demi-douzaine. La libre concurrence des langues est, aussi bien que la libre concurrence des enseignements, une source de vitalité et de prospérité. Défendre à un père de famille de choisir la langue dans laquelle on instruira son enfant, c'est le ramener à l'esclavage.

l'Opinion wallonne, qui reproduit cet extrait, lui répond par quelques lignes dont l'esprit dit assez qu'il est deux politiques wallonnes.

Nous avons reproduit les passages importants de cet article à titre documentaire. La Flandre aux Flamands, la Wallonie aux Wallons : tel est le programme de ce journal. Notre éminent ami Maurice Wilmotte, qui s'est signalé par une campagne ardente pour la vulgarisation de la langue française en Belgique, sait que, respectueux des droits des races, nous croyons que les Flamands devront se prononcer eux-mêmes dans le libre choix de leur culture supérieure. N'avons-nous point dit, maintes fois, que l'influence française en pays flamand dépend de cette formule de liberté?

— L'honorable C. P. Beaubien, sénateur du Canada, venu en France avec la Mission chargée par son gouvernement de se renseigner sur la nature des échanges qui peuvent s'établir entre le Canada et la France, a adressé au ministère du Commerce une lettre dans laquelle il expose en détail un projet très intéressant pour les manufacturiers et négociants de l'un et l'autre pays. Le *Canada* reproduit cette lettre ; j'en extrais l'exposé du projet :

Longtemps après le retour de la paix, la France n'aura que peu de rapport avec ses ennemis d'aujourd'hui et il en sera de même du Canada. Comment seront remplacées sur les deux marchés les marchandises allemandes et autrichiennes? Ne devrait-ce pas être par des échanges entre la France et le Canada ? Cela peut s'accomplir si l'on a soin de faire mieux connaître nos marchandises en France, et si nous apprenons à mieux connaître les marchandises françaises.

Dans ce dessein, j'ai soumis un plan qui a été promptement accepté par le gouvernement français et par l'Association d'Expansion économique, une très importante société composée des présidents de toutes les Chambres de Commerce de France et dont le chef est le président de la Chambre de Commerce de Paris. Cette association a fortement recommandé le projet à ses membres et a par surcroît pris sur elle de le faire réaliser en France. J'ai aussi jugé bon de prendre l'opinion des Chambres de Commerce dans les nombreuses villes visitées par la mission canadienne. J'ai déjà reçu une réponse de la plupart d'entre elles, toutes favorables, à l'exception d'une.

Brièvement, ce plan consiste à faire circuler dans les deux pays deux

convois de chemins de de fer remplis d'échantillons, en France de produits canadiens, au Canada de produits français.

Afin de faciliter la mise en œuvre du projet, j'ai demandé aux quatre grandes compagnies de chemins de fer de France : le Paris-Lyon-Méditerranée, le Paris-Orléans et les chemins de fer de l'Etat et du Midi de laisser circuler gratuitement sur leur réseau respectif le convoi d'échantillons canadiens, à condition que le transport gratuit soit également accordé au Canada au convoi d'échantillons français.

Je suis heureux de dire que ces compagnies se sont généreusement rendues à ma demande. La Compagnie Transatlantique a aussi consenti à transporter gratuitement dans les deux sens les échantillons de Canada et de la France.

Comme la réalisation du projet dépendait essentiellement du transport gratuit, ma première préoccupation a été de m'enquérir si je pouvais l'obtenir des chemins de fer canadiens. Le Pacifique Canadien et le Grand Tronc se sont sans hésitation rendus à ma demande, et je ne doute pas que leur exemple sera suivi par le Canadian Northern. Il fallait ensuite soumettre tout le projet au jugement et à l'expérience des hommes d'affaires dirigeants de ce pays. Tous l'ont approuvé et ont promis la coopération de leurs maisons de commerce, en autant que leurs produits peuvent être en demande en France. Je joins à cette lettre toute ma correspondance à ce sujet.

LA PRESSE ENNEMIE. — On se rappelle qu'en avril 1916 Mr Asquith déclara que le but de l'Entente était de préparer le terrain à un système international qui assurerait des droits égaux à tous les Etats. Une autre déclaration de lord Grey, en octobre dernier, précisait que le but britannique de la guerre était la création de garanties internationales pour la liberté des nations. A cette occasion lord Grey faisait sien le programme de la ligue américaine « to enforce peace ». A plusieurs reprises M. Briand parla dans le même sens. Bon dernier, le Chancelier de l'empire allemand fit savoir que l'Allemagne était prête en tous temps à se mettre à la tête d'une alliance de peuples pour tenir la bride à ceux-là qui voudraient troubler la paix. Mais le même jour paraissait, dans le *Berliner Tageblatt*, un article du Secrétaire d'Etat Dernburg, sous le titre de « Diplomatie », duquel je découpe ce passage :

Je pose cette question : Après que le président Wilson, autant dans une réunion de la « League » de Taft que dans son discours d'octobre dernier, a incité les peuples de l'univers à faire une profession de foi quant à l'importance d'une entente internationale, pourquoi, en Allemagne, de nul côté, pas plus du gouvernement que du parlement, aucun écho ne s'est-il fait entendre ? Ou bien est-il quelqu'un qui tienne pour inexacte ou ne l'ose répéter la phrase de Grey telle que je l'ai citée : « organisation de paix protégée par les armes » ? Pourquoi se laisser enlever par Sir Edward Grey le vent des voiles et lui donner en même temps occasion d'insulter le peuple allemand de la façon la plus inouïe et de faire, des commence-

ments de la guerre, une exposition qu'on ne saurait qualifier de parlementaire ? Y a-t-il donc pour nous un plaisir à rester là, sans répliquer, non seulement aux yeux du monde anglais, — ce qui peut après tout nous être indifférent, car une paix qui dans ces dernières années n'est rien plus que « pas de guerre » n'est point notre objectif, — mais particulièrement devant les puissances neutres qui représentent bien 130 à 140 millions de blancs cultivés, à passer à leurs yeux pour des Huns, des Barbares, des gens sans foi et sans fidélité ? Je comprends très bien la fierté sauvage et timide de notre caractère allemand qui, d'après la maxime que « les choses morales s'entendent d'elles-mêmes », s'obstine à ne vouloir rien répondre à de telles assertions et les considère justement au-dessous de la dignité allemande. Mais, de ce que nous voulons nous-mêmes nous maintenir au premier rang parmi les peuples cultivés, il suit forcément qu'il est des peuples qui ne sont pas tout à fait à notre hauteur et desquels on ne peut attendre qu'ils se rendent à cette conception morale allemande. Aucune déclaration anglaise de cet ordre ne devrait à l'avenir demeurer sans une réponse. S'il ne convient pas qu'elle vienne de la table gouvernementale, les partis devraient avoir des personnalités capables qui acceptent la tâche, et, si le Reichstag n'est pas en session, imitons les Anglais qui, lorsqu'ils veulent dire quelque chose, ne tardent point à organiser une réunion publique, ou un déjeuner ou toute autre occasion, voire à écrire une lettre qui mette tel homme du gouvernement à même de s'exprimer sans contradiction possible. Car, je le dis en toute conviction, le peuple allemand, lui aussi, veut que, dans l'avenir, des événements épouvantables comme la guerre présente puissent être évités, et que tous les moyens soient employés qui y pourront contribuer. Oui, même si l'on est persuadé que ceux dénommés pacifistes n'auront finalement aucun succès, il faut, par estime pour les autres qui y croient, ne pas rejeter ces moyens avec dédain et superbe. Nous n'avons pas fait bonne figure aux Conférence de la Haye, non peut-être pour n'avoir pas eu le dernier mot, mais pour en avoir rejeté les propositions avec un réalisme si brutal que l'autre côté, où se trouvaient des hommes d'Etat du reste du monde, en fut profondément blessé. Ce ne fut sûrement pas de l'art, sûrement pas de la diplomatie. Personne ne peut répondre par avance du succès final d'une politique : il est des circonstances qu'on ne peut obliger à naître et même la plus judicieuse clairvoyance est souvent mise à mal. Celui qui, en mai 1914, en Allemagne, — où il existe cependant bon nombre de gens avisés, — eût prédit une guerre d'une pareille durée, avec tant d'ennemis, une telle direction, de tels sacrifices et un tel dévouement de toutes parts, aurait amené chez la majorité du peuple allemand un sourire incrédule. Mais chacun peut avoir la bonne volonté pour une juste fin. Si sir Grey a spécifié une organisation internationale comme l'un des buts de la guerre, le Chancelier de l'empire, dans ses derniers discours, a accompagné toute idée dans ce sens du commentaire : « C'est aussi ce que nous voulons. » Mais une telle parole doit être répandue, rendue plus claire, sous peine qu'elle se perde, et l'Allemagne a d'autant plus de motifs d'agir ainsi que c'est un des trucs de nos adversaires que d'essayer d'étouffer les déclarations du peuple allemand. Se ranger librement parmi les partisans de cette idée, c'est créer une entente entre les adversaires, tout au moins sur l'un des buts de la guerre, et, ma foi, c'est déjà quelque chose.

C'est, de plus, répondre au sentiment de la plus grande majorité du peuple.

LA PRESSE NEUTRE. — L'article ci-dessus de M. Dernburg et le discours du Chancelier qui le suivit de près sont ainsi commentés par la *Neue Zürcher Zeitung*, sous la plume de M. O. Nippold :

Il semble peu probable, — et tout le ton du discours le prouve, — que le Chancelier ait été subitement amené à parler ainsi par une conviction intérieure. Il est beaucoup plus vraisemblable qu'il s'est soumis à la force de certains faits, « obéissant à la nécessité et non à son propre mouvement ». On ne peut non plus admettre que la mentalité du gouvernement allemand ait changé d'un jour à l'autre. Pas plus que celle du peuple allemand. Ce que l'on pense sur la question dans tous les milieux allemands, l'écho le montre suffisamment, que les déclarations du Chancelier ont trouvé auprès des députés au Reichstag. Ce serait en effet une erreur psychologique que de vouloir tenir pour possible qu'un peuple et un gouvernement pussent envisager une même question subitement d'un autre côté. On fera donc bien d'estimer les déclarations du chancelier selon qu'elles auront été pensées intérieurement et de ne les point juger d'après l'impression qu'elles pourraient produire à l'extérieur. Si l'on se dit tout cela, on n'attachera vraisemblablement pas trop d'espérances à ces déclarations. Les hymnes de jubilation entonnés dans les milieux pacifistes me paraissent venir un peu trop tôt. Celui qui désire sérieusement une réédification du droit international se réjouira certes de ce symptôme qui est comme un progrès dans cette direction. Mais cela n'enlève aucunement le devoir d'un prudent examen ; mais l'expérience enseigne que souvent un certain scepticisme n'est nullement déplacé.

Ce commentaire de M. O. Nippold ne manque pas de prendre une signification assez haute pour qui sait la situation importante que ce sociologue occupe dans le monde des pacifistes.

— M. Myron T. Herrick, ancien ambassadeur des Etats-Unis en France, ayant été invité à parler à la résidence de E. T. Stotesbury du travail accompli par le service d'ambulance américain en France, préconisa dans son discours l'établissement d'un fonds de secours, d'au moins d'un billion de dollars, prélevé, si nécessaire, avec l'aide d'appropriations fédérales ou d'Etats, comme cadeau des Etats-Unis aux blessés et aux nations européennes qui souffrent de la guerre. La presse de Philadelphie nous apporte ce discours :

Nous nous serions confinés strictement dans nos droits de nation neutre, si nous n'avions rien fait, comme le font beaucoup, mais depuis que la loi des nations nous permet, en qualité de nation neutre, d'accomplir ce service, ce devait être, dans mon opinion, un devoir que de rendre service. En refusant d'agir dans ce sens, nous manquons à notre devoir de nation chrétienne.

Le fardeau de la guerre ne doit pas retomber seulement sur les soldats au front qui combattent pour leur patrie. C'est une remarquable et glorieuse action que de mourir pour la patrie ; c'est plus difficile de vivre pour sa

patrie, comme le font les femmes, les vieillards et même les enfants de France. On ne peut que difficilement trouver une demeure en France qui ne porte pas le deuil d'un membre de la famille tombé dans le grand conflit ; pas un village sans hommes mutilés, exemples constants des sacrifices humains de ces terribles années ; pas une personne ne portant pas à travers la vie les cicatrices invisibles que le chagrin a marquées dans l'esprit ou dans le cœur.

Ce que les Etats-Unis peuvent faire? Nous ne pouvons guérir les cœurs brisés pas plus que nous pouvons combler les vides créés dans les demeures. Mais en autant que des cadeaux en argent ou en provisions et le service personnel de notre peuple peuvent adoucir les souffrances de l'Europe et les rudes conditions sous lesquelles elle existe maintenant, c'est notre devoir d'aider le plus possible.

D'après une certaine croyance, être neutre veut dire que nous pouvons profiter du sang et des larmes des nations agonisantes et qu'il n'y a aucune obligation qui nous oblige en retour à faire plus que donner une faible partie du surplus. Mais il y a une neutralité active qui obligera l'Europe à penser à nous lorsque la guerre sera finie, non pas comme à des vendeurs commerciaux ou de munitions seulement, mais plutôt comme à un peuple libre et généreux qui a pris soin des blessés et des mourants, qui a vêtu et nourri les exilés et les affamés et gardé les victimes impuissantes de la bataille. Telles sont les actions qui, plus que notre commercialisme, nous vaudront l'amour de l'Europe.

On peut faire face à la situation par une organisation systématique de toutes les forces philanthropiques des Etats-Unis. Une forte autorité centrale est requise, comme le gouvernement seul peut la donner. J'espère que le président sera prié — et il n'est pas trop tard — de créer un comité formé des hommes éminents du pays, qui prendrait en mains toute l'entreprise ; de coordonner toutes les sortes de travaux de secours, recevant l'aide du gouvernement fédéral et des Etats.

Nous avons fixé le montant à un billion de dollars, et cela est encore bien peu pour atteindre les demandes extraordinaires de la pire calamité que le monde ait vue. On dit fréquemment que les Etats-Unis n'auront plus d'amis après cette guerre, mais si nous faisons cette gigantesque charité dans chacune des nations belligérantes, pour le secours des blessés et des destitués, son travail bienfaisant surmontera facilement toutes les animosités actuellement contre nous. Nous devons avoir toutes les nations comme amies. L'accomplissement de notre devoir de nation chrétienne sera aussi notre effective mesure de défense.

Cela ne doit pas être notre seule mesure de défense. C'est parce que j'ai vu des grandes nations se jeter dans la bataille en peu de jours ; c'est parce que je n'ai pas parlé des champs de bataille inondés de sang où des milliers de cadavres étaient couchés le visage tourné vers le ciel ; c'est parce que j'ai vu de longues files de véhicules laissant tomber le sang des blessés qu'ils transportaient ; c'est parce que j'ai vu l'affreuse ruine de la guerre que je désire que ce fonds de secours soit établi.

Mais la paix gît dans la force et non dans la faiblesse. La balance de l'univers a été renversée et la civilisation a reculé de cent ans en arrière. Dans la brume d'un monde en guerre, nous ne pouvons dire quels sont les

dangers qui nous menacent. Nous savons qu'une armée et une marine de force raisonnable sont essentielles à la paix constante de ce grand et riche pays.

Les nouveaux riches de France feront-ils jamais un tel beau geste?

PAUL MORISSE.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Remy de Gourmont.

Depuis que dure la guerre, Mr. Edmond Gosse semble avoir exclusivement consacré sa plume à la France. Chaque numéro trimestriel de *l'Edinburgh Review* contient de lui une étude sur quelque sujet relatif à la France. Dans le numéro d'octobre, il examine les mérites et les caractéristiques de deux grands critiques français : Emile Faguet et Remy de Gourmont.

Vers 1875, après la période de Taine et de Renan, dans un domaine tout différent, après celle de Théophile Gautier et Paul de Saint-Victor, nous voyons la critique française s'engager dans deux directions, devenant d'une part de plus en plus exacte, presque scientifique et, d'autre part, audacieusement personnelle et impressionniste. Un homme d'une grande force de caractère, Ferdinand Brunetière, imprima sa marque sur l'étude de la littérature. Il combattit l'idée que la littérature n'était qu'un plaisir ou un passe-temps. Il affirma qu'elle était le couronnement d'une éducation virile et il déclara qu'elle tendait au maintien et au progrès de la morale. Avec Brunetière, tout était une question de morale. C'était un homme fort et combattif. Il prenait plaisir à la polémique et à l'odeur de la bataille. Il préconisait l'impersonnalité de la littérature et foulait aux pieds l'orgueil des auteurs. L'observateur qui, en 1900, aurait jeté un regard sur les cercles d'enseignement professoral aurait dû admettre que l'influence de Brunetière était devenue prépondérante. Sa théorie arbitraire de l'évolution des genres, basée sur les doctrines d'Herbert Spencer et de Darwin et appliquée à l'étude de la littérature, prédominait dans toutes les écoles. Mais la tradition véhémente de Brunetière fut minée dès le début par ces deux grands critiques : Anatole France et Jules Lemaître dont les caractères étaient l'exacte opposition du sien. Ces critiques « impressionnistes », préoccupés de leur aventure personnelle parmi les livres, ne s'intéressaient pas activement à l'éthique. Leur influence spéciale — celle de Lemaître, puisque Anatole France avait renoncé à la critique avant la fin du siècle précédent — tempérait ce qu'il y avait de rigide et d'insensible dans le dogmatisme trop véhément de Brunetière, mais ils ne formaient pas un camp distinct du sien. Leur contact à l'Académie Française les maintenait dans une certaine har-

monie, en dépit du contraste de leur caractère. Brunetière mourut en 1906, Lemaître en 1914.

L'influence exercée par l'un sur l'éducation, et par l'autre sur la culture sociale, avait été immense, mais elle n'avait pas avancé depuis 1900. Avec le dernier siècle, des forces nouvelles exerçaient leur prédominance et c'est les deux plus importantes d'entre elles que nous étudierons aujourd'hui.

Ce fut le sort de la France de perdre en deux mois les deux plus importants critiques de la période qui a succédé à celle dont nous venons de parler. La mort d'Emile Faguet et de Remy de Gourmont, marque une autre étape dans le progrès de la critique et comme un chapitre de son histoire. Leur méthode et leur mode de vie furent extrêmement différents; leurs efforts, sinon hostiles, furent continuellement opposés. L'un était le plus professoral des professeurs, l'autre le plus indépendant des critique libres, bref chacun désirait être ce que l'autre n'était pas, et ces traits rendent plus piquante la tâche de les examiner côte à côte.

La première chose que nous percevons, dans un semblable parallèle, est le contraste superficiel; la deuxième est la similitude intime, si développée que ces esprits opposés se trouvent en réalité représenter, en une sorte d'union antipathique, l'attitude que prit vis-à-vis de la littérature la génération dans laquelle ils ont vécu. Leur disparition presque simultanée laissait le champ libre pour d'autres procédés, sous d'autres guides. Dans leurs écrits extrêmement copieux, ces deux hommes éminents ne se sont peut-être pas cités une seule fois. Dans leur sphère, laborieux, fervents, ils travaillaient hors de la vue l'un de l'autre. Maintenant que tous deux ont disparu, il est intéressant de voir combien ils étaient près l'un de l'autre dans leur attitude essentielle et combien leur activité est typique de la période qui s'étend de 1895 à 1915.

Après cette introduction, Mr. Gosse esquisse une rapide biographie de Faguet; il en fait un portrait fort piquant et décrit, de pittoresque façon, le petit appartement de la rue Monge, avec son chaos de livres et son atmosphère renfermée; avec une pénétrante finesse, il caractérise la volumineuse production livresque de Faguet, faisant ressortir la parfaite honnêteté de l'auteur, sa probité intellectuelle, son désir de comprendre et de faire comprendre.

Il n'est pas aisé de trouver des termes communs pour décrire Faguet et son remarquable contemporain Remy de Gourmont. Leur cercle d'influence était très étendu, mais ne se touchait pas. Sans doute, serait-il impossible à un Français de les examiner ensemble sans faire descendre la balance en faveur de l'un ou de l'autre, mais c'est ici que la critique étrangère est utile, puisqu'elle regarde le domaine tout entier, sans passion, d'une distance suffisamment éloi-

gnée. Le contraste entre ces deux écrivains tous deux honnêtes, laborieux et féconds, tous deux absorbés et submergés par la littérature, tous deux ardents à décrire la vérité dans toutes les directions, fut plus grand encore que leur ressemblance. Nous avons brièvement envisagé chez Faguet le professeur universitaire, le grand interprète public des chefs-d'œuvres. Chez Remy de Gourmont, d'autre part, nous rencontrons l'homme qui, dédaigneux de la médiocrité et ne tolérant que ce qui est parfait, se tient à l'écart de la foule et consent à peine à partager son rêve avec un disciple. Faguet, tel un Grand Chancelier des Lettres, est versé dans toute la législation de l'esprit et c'est pour l'élucider qu'il existe; Remy de Gourmont, debout à l'extérieur du tribunal, attire autour de lui l'audacieuse jeunesse en proclamant qu'il n'existe de lois que celles qui sont basées sur l'éclectisme de l'artiste. Ensemble, ou plutôt côte à côte, ils se sont adressés à presque tout ce qui était intelligent en France, de 1895 à 1914.

Nous avons vu en Emile Faguet un type de la classe moyenne. Remy de Gourmont était un aristocrate, à la fois par ses origines et par son tempérament. Né le 4 avril 1858, au château de La Motte, près de Bazoches-en-Houlme, dans l'Orne, il vint de bonne heure avec ses parents habiter le petit manoir du Mesnil-Villement plus romantique encore. Ces paysages normands reviennent constamment dans les récits de Remy de Gourmont. Sa famille était fort ancienne et comprenait des membres fort distingués. Sa mère remontait au poète Malherbe. Un de ses ancêtres paternels fut ce Gilles de Gourmont qui imprima en France les premiers livres en caractères grecs et hébreux. Le culte des muses, comme une atmosphère parfumée, l'entoura dès son berceau. Il arriva à Paris à l'âge de 25 ans, ayant fait ses études en province, mais plein déjà d'une merveilleuse érudition. Il obtint un poste de bibliothécaire adjoint à la Bibliothèque Nationale, où pendant 8 ans il put, à son gré, se nourrir des merveilles secrètes et oubliées du passé, et satisfaire sans réserve une insatiable curiosité littéraire. En 1890, il publia un roman : *Sixtine*, sorte de journal tenu par un esprit très compliqué, qui se croit amoureux sans parvenir à en être sûr. C'était cérébral, sans action d'aucune sorte, un livre absurde mais ingénieussment — trop ingénieusement écrit. L'intérêt historique de *Sixtine* réside dans le fait qu'il était une réaction contre le naturalisme et contre la psychologie de M. Paul Bourget. Dès lors, Gourmont eut un lecteur anglais, car *Sixtine* fut lu par Henry James, mais avec plus de curiosité que d'approbation.

Bien que *Sixtine* n'ait peut-être pas une valeur durable, ce livre exerça un effet permanent sur la carrière de son auteur. Il exprimait, avec une remarquable exactitude, les sentiments du groupe de jeunes hommes qui arrivaient maintenant au premier plan en France.

Remy de Gourmont devint le champion de la littérature « vaporeuse, nuancée et sublimisée » qu'on lança vers 1890. Il accepta le symbolisme et prit la conduite du mouvement dont son austère éducation intellectuelle et sa curieuse érudition lui permirent d'être aussi le cerveau. Il fut le prophète de Mallarmé, de Verlaine, de Maeterlinck, de Huysmans, et, en même temps, il accueillait tous les jeunes esprits révolutionnaires. Tout cela naturellement ne se fit pas en un jour, mais la réconciliation avec les conventions intellectuelles fut rendue impossible par un fait qu'on ne saurait passer sous silence, dans une esquisse biographique de Remy de Gourmont et qu'il convient même d'envisager résolument. En 1891, il fut contraint d'abandonner son poste à la Bibliothèque à cause d'un article intitulé : « Le Joujou Patriotisme » dans lequel il exprimait ses idées sur l'Armée et sur la revanche. La punition était sévère, et ses conséquences exercèrent leur effet sur tout le reste de la vie de Remy de Gourmont. Vers la même époque, sa santé fut ébranlée et l'exclut de tout commerce social. Son ermitage était situé dans une vieille maison de la rue des Saints-Pères et il y vécut entouré de ses livres, dans la solitude, moine reclus de la littérature.

Pendant les huit ou neuf années suivantes, Gourmont se consacra exclusivement aux Lettres. Il se joignit à la phalange des collaborateurs du *Mercure de France* que dirigeait son ami fidèle, M. Alfred Vallette, et où il prit part à la bataille symboliste. Il défendit ardemment tous les nouveaux écrivains dont il reconnaissait le mérite et lui-même écrivait sans cesse des vers, de la critique d'art, des ouvrages d'érudition, des romans ; toute espèce de littérature fantastique et ésotérique coulait en abondance de sa plume. Ses livres, dont beaucoup sont de format fantaisiste, tirés à petit nombre, avec une splendeur archiépiscopale d'impression et de brochage, n'ont peut-être qu'une valeur passagère. Ce sont des fleurs épanouies dans le jardin estival du symbolisme sensuel dont nous eûmes un pâle reflet avec nos « Yellow Book » et nos « Savoy Review ». La plus intéressante des publications de Remy de Gourmont, pendant ces fiévreuses années, est le petit volume intitulé *L'Idéalisme* (1893) dans lequel il cherchait à redonner au mot idéal ce qu'il appelait « sa valeur aristocratique ». Dans un essai d'un de ces traités élégants et burlesques, il indique ce qu'il entend par la beauté des mots dégagés de tout rapport avec leur sens :

« Quelles réalités me donneront les saveurs que je rêve à ce fruit de l'Inde et des songes, le myrobolan, — ou les couleurs royales dont je pare l'omphax, ou ses lointaines gloires ?

» Quelle musique est comparable à la sonorité pure des mots obscurs, ô cyclamor ? Et quelle odeur à tes émanations vierges, ô sanguisorbe ? »

Quel délice aurait trouvé à ces phrases Stevenson, le Stevenson de « Penny plain and Twopence coloured » !

Remy de Gourmont se fatigua brusquement du symbolisme et il l'ensevelit en deux volumes qui sont les meilleurs qu'il eût encore publiés : les *Livres des Masques*, de 1896 et de 1898. Ce sont des documents d'une valeur durable et ils marquent, dans l'œuvre de l'auteur, ses débuts de critique des lettres. Il y avertit avec insistance de ne pas dédaigner les nouveaux génies, sous le prétexte qu'ils sont vêtus d'une façon excentrique et qu'ils se présentent sous des traits peu familiers. Ces deux volumes sont une précieuse indication de ce que la littérature indépendante était en France à la fin du XIXe siècle ; il est intéressant, après vingt ans d'évolution et de changements, d'observer combien peu d'erreurs Remy de Gourmont a commises dans sa caractérisation des types. Il prit une place centrale parmi ces symbolistes, groupant autour de lui les hommes de vrai talent, repoussant les sycophantes et les charlatans et décourageant les simples imitateurs ; bref, enrôlant une féroce petite armée de gens de talent pour attaquer les conventions et les traditions. Le temps se déroule, et il est amusant de remarquer que certains de ces bouillants jeunes révolutionnaires sont maintenant membres de l'Académie Française.

Lorsque, à la fin du siècle, Remy de Gourmont eut abandonné le symbolisme, le monde des idées l'absorba. Il s'enfonça davantage dans l'étude de la philosophie, de la grammaire et de l'histoire, et il explora de nouvelles provinces du savoir, particulièrement l'ethnographie et la biologie. Au milieu de ce labeur d'acquisition, il fut poussé à composer, l'un après l'autre, de remarquables ouvrages ; à cette période appartiennent les quatre publications successives qui, dans l'ensemble de la vaste production de Remy de Gourmont, se détachent comme les plus intéressantes et les plus importantes qu'il ait écrites. Sa réputation est fondée sur quatre piliers : *L'Esthétique de la Langue Française* (1899), *La Culture des Idées* (1900), *Le Chemin de Velours* (1902) et *Le Problème du Style* (1902). Pendant les treize ans qui suivirent, il écrivit sans cesse, et le cercle élargi de ses admirateurs trouva dans ses écrits beaucoup de choses à louer. Mais, maintenant que nous envisageons son œuvre dans son ensemble, il paraît de plus en plus clair que son génie s'est pleinement et originellement révélé dans ces quatre livres de sa maturité ; dans un monde aussi encombré que le nôtre, le lecteur, attiré de divers côtés, pourra, dans ces volumes, trouver l'exposé suffisant de l'enseignement caractéristique de Remy de Gourmont.

Un de ses premiers compagnons, M. Louis Dumur, a dit que Remy de Gourmont fut toujours « le bon chasseur du mensonge humain ». C'est là une façon remarquable de décrire son dogmatisme

intellectuel et son infatigable habitude d'analyse. Il n'acceptait rien comme indiscutable et, quoi qu'il en eût, il fut une force destructive. Dans un des rares paragraphes où il essaie de se dépeindre, il se dit « un esprit désintéressé de tout et intéressé à tout », ce qui définit très exactement son attitude. Il nous apparaît comme planant sur des faits jusqu'ici incontestés, avec le désir passionné de démontrer qu'ils sont faux. L'épithète « paradoxale », qui est souvent appliquée à tort, s'adapte exactement à la méthode de Remy de Gourmont qui commence par nier la vérité de quelque chose que tout le monde a jusqu'alors admis comme vrai, puis il soutient l'opinion contraire par une argumentation ingénieusement renversée. Il est incapable d'accepter une convention quelconque tant qu'il ne l'a pas résolument tournée en tout sens, examinée sous tous ses aspects, tant qu'il ne l'a pas époussetée et nettoyée jusqu'à ce qu'elle ait perdu tout caractère conventionnel. Il fut infatigable dans ses recherches, et si ingénieux qu'il en est souvent éblouissant et parfois fatigant.

Aucun des livres qu'il a laissés n'est plus caractéristique que le *Chemin de Velours* auquel il donna ce sous-titre de « Nouvelles Dissociations d'Idées ». Il choisit pour épigraphe une très suggestive pensée de Pascal : « Ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'incontradiction n'est marque de vérité. » Tout le traité est une comparaison entre la morale janséniste et la morale jésuitique, telles que les révèlent les *Lettres Provinciales*. Comme beaucoup de Français contemporains, Remy de Gourmont aimait que la religion fût défendue, mais que ses champions ne fussent jamais des croyants. Ni Port-Royal, ni la Société de Jésus ne lui seraient reconnaissants de son désintéressement ; mais il les défend alternativement et distinctement, avec un immense fond de vivacité. Nul n'a défini plus lumineusement la doctrine évangélique de Jansénius, évêque d'Ypres, et pendant un moment le lecteur peut croire que la balance penche du côté janséniste. Mais Gourmont, scandalisé de voir le calvinisme fermer brutalement au nez des gens la porte du salut, applaudit à l'humanité des Jésuites qui la laissent grande ouverte et qui étalent, pour les âmes délicates, un chemin de velours qui va de la naissance à la mort. Il analyse les œuvres de Sarrasa, jésuite flamand, qui, en 1618, publia un *Ars semper gaudendi* ; selon Gourmont, ce n'est là ni plus ni moins qu'un traité pour s'arranger du mieux possible dans ce monde-ci et dans l'autre, et il tire un amusement infini des aveux indiscrets du Père Sarrasa.

Néanmoins, le type jésuite le choquait davantage que le janséniste. Il admirait la pénétration logique de Pascal, la rigidité de sa pensée, son idéal inaltérable du devoir, beaucoup plus que la casuistique relâchée de ses adversaires. Il pensait que le protestantisme basé sur l'abstraction était un type de religion plus pur que le chris-

tianisme mitigé et humanisé du catholicisme. Mais, il s'irritait de la façon dont Port-Royal portait à l'extrême sa logique spirituelle ; il allait jusqu'à dire que Pascal aurait été un homme meilleur et plus utile s'il avait consenti à être un saint moins complet. Remy de Gourmont spécule ingénieusement sur ce qu'aurait été l'avenir de la littérature philosophique si Pascal, au lieu de se retirer à Port-Royal, avait rejoint Descartes en Hollande. Somme toute, il se prononce contre les Jansénistes parce que, tout en voyant leur noblesse, il les soupçonne d'être inhumains et de charger l'esprit de l'homme d'un fardeau inutile autant qu'insupportable. Remy de Gourmont considérait le christianisme évangélique comme une religion orientale qui ne convenait guère à l'Europe latine. Dans tous les schismes et les hérésies des Eglises, il s'imaginait voir la révolte de l'esprit occidental contre un dogmatisme qui venait de Jérusalem. Le Janséniste est un pessimiste ; le Jésuite, d'autre part, cultivait l'optimisme. Il prétend, en tout cas, que l'âme doit être libre et joyeuse et c'est à cette fin qu'il déroule devant elle le « chemin de velours » vers le salut. Remy de Gourmont conclut que le résultat est d'amener les lecteurs à aimer les Jésuites, et quand il en vient à résumer la question, il se trouve du côté de la Société, parce que rien ne blesse un civilisé si profondément que la négation de son libre arbitre. Il est facile de voir que ni l'un ni l'autre parti ne gagne beaucoup à cette approbation fugitive et sardonique.

Après 1902, une nouvelle transformation commence à se manifester dans le génie de Remy de Gourmont. Une amélioration de sa santé lui permit de se mêler un peu aux autres humains et d'être moins exclusivement un anachorète de l'esprit. Ayant poussé à l'extrême ses théories individualistes, il mit moins de violence à les exprimer et prit un intérêt nouveau et plaisant à la vie publique. Il continua à chercher dans la science et la philosophie une consolation aux déceptions de l'art, et il s'éprit d'une réelle passion pour les idées. Il fonda la *Revue des Idées* qui jouit bientôt d'une vogue considérable dans le monde intellectuel ; mais sa principale activité fut désormais celle du commentateur. Ses incessants essais, qui parurent surtout dans le *Mercure de France*, devinrent un élément capital dans la vie de milliers de lecteurs cultivés. Dans ces pages, il traitait brièvement les questions du jour, sous l'aspect qui peut arrêter l'attention d'une personne instruite. Il les réunissait ensuite en volumes qui renferment la quintessence ds sa dernière manière ; il a ainsi donné quatre volumes d'*Epilogues*, trois de *Promenades Littéraires*, trois de *Promenades Philosophiques*, etc...

Ces exposés dogmatiques de sa conception de la vie étaient écrits dans un style plus limpide, plus vif et moins obscur que celui auquel il avait recours jadis, qualités qui leur assurèrent une vogue plus

grande, surtout auprès des femmes. Entre temps, comme critique, il manifestait moins d'intérêt envers l'exceptionnel et le malsain dont il avait été le fantaisiste défenseur, et il se tourna davantage vers les grands classiques de la France. En 1905, il commença, avec une anthologie de Gérard de Nerval, une série des « Plus Belles Pages » qu'il continua avec un admirable discernement jusqu'à la guerre.

La guerre ne prit pas Remy de Gourmont tout à fait au dépourvu. Il s'était toujours et obstinément proclamé aristocrate et anarchiste, ce qui était sa façon d'exprimer son horreur de la vulgarité et de la tyrannie. Il avait voulu être déconcertant dans sa poursuite vindicative de la sentimentalité et de la folie, et il avait ainsi cru convenable d'être un adversaire déterminé du militarisme. Pour un critique à l'oreille aussi fine, il était difficile de tolérer des vers patriotiques qui ne se scandaient pas. Mais avec la maturité, les années le rendirent plus réfléchi, et, après 1911, il entreprit un examen beaucoup plus approfondi des destinées de son pays. Il s'aperçut qu'avec tout son scepticisme, il avait été la dupe de la culture teutonne, et il répudia Nietzsche qu'il avait tant contribué à faire comprendre aux lecteurs français. En août, Remy de Gourmont laissa de côté son labeur littéraire et scientifique et se consacra entièrement aux commentaires patriotiques de la guerre. Ses courts articles du journal *La France* forment un admirable volume: *Pendant l'orage* qui fait plus que de racheter sa pétulance du temps passé. L'angoisse de l'heure l'a tué, comme elle en a tué bien d'autres. Il était assis à sa table de travail rédigeant une protestation contre les outrages commis sur Reims, quand une attaque d'apoplexie mit une fin immédiate à son activité. C'était le 29 septembre 1915.

Dans un de ses meilleurs livres, *le Problème du Style* (1902), Remy de Gourmont fait sous forme d'aphorisme, selon sa manière habituelle, cette remarque : « Il y a une forme générale de la sensibilité qui s'impose à tous les hommes d'une même période. » La remarque est excessive dans son application, mais elle est suffisamment exacte pour servir utilement de guide à l'historien. De 1890 à 1905, non seulement en France et en Angleterre, mais dans toute l'Europe, il se manifesta une forme générale de sensibilité dont Gourmont fut le représentant le plus éminent, le plus éloquent et le plus ingénieux. Il est important d'essayer d'analyser cette condition ou cette mode du goût qui, encore qu'elle soit déjà passée dans la région des choses périmées avec les neiges d'antan, n'a pas cessé d'être mémorable. La compréhension que nous en avons ne saurait être augmentée par l'étiquette de « décadent » ou de « malsain », car ce sont des adjectifs vides, dictés par le préjugé. Il y avait là, en réalité, une révolte contre la sentimentalité et contre la tendance à répéter avec complaisance les traditions élimées de l'art, et ce côté

négatif était digne de tout encouragement. Son action positive n'était pas aussi certainement méritoire. Elle exigeait une esthétique exclusivement personnelle, un art sévèrement divorcé de toutes les émotions, à l'exception de celles qui étaient purement intellectuelles, car la sensualité de cette école d'écrivains, était essentiellement cérébrale. En Angleterre, elle descendait de Walter Pater et en France de Baudelaire ; elle se proposait une suprême délicatesse d'exécution, en même temps qu'elle évitait soigneusement tout ce qui était vulgaire et banal. Les jeunes hommes qui en furent les protagonistes estimaient que la seule chose essentielle était de parvenir à ce qu'ils appelaient « une vision personnelle de la vie ». En poursuivant cette recherche, ils étaient prêts à être implacablement véridiques au risque de paraître pervers et, en même temps, ils niaient obstinément qu'il y eût le moindre rapport entre l'art et la morale. Mais Remy de Gourmont, qui les avait conduits dans cette chassé à la perfection impossible, vécut assez pour voir toute l'âme et la conscience de la France se presser sur la route d'une grandeur que ni lui ni ses disciples n'avaient entrevue dans les excursions les plus audacieuses de leur imagination.

LUCILE DUBOIS.

VARIÉTÉS

Le Professeur Royce. — L'Université d'Harvard peut se prévaloir d'avoir compté parmi ses membres, et pendant plus de 34 ans (1882-1916), l'illustre professeur Josiah Royce, qui vient de mourir. Par la puissance et l'universalité de son esprit, le professeur Royce a relevé l'intérêt des études métaphysiques à une époque où celles-ci étaient particulièrement négligées. Toute sa vie s'est passée à les faire respecter et aimer. Pour lui, la philosophie n'était pas autre chose qu'une interprétation de la vie avec ses expériences variées et les besoins qu'elle suppose. Peu d'étudiants sont passés par Harvard durant ce dernier tiers de siècle sans subir l'influence directe ou indirecte de la conception particulière de la philosophie que se faisait ce maître. Même lorsque sa pensée était difficile à saisir ou évasive dans son expression, sa vision n'en demeurait pas moins vaste, son enseignement profond, sa logique adroite et son interprétation des faits saisissante. Toute sa carrière témoigne d'une fidélité singulière et d'un courage qui ne se démentit jamais ; et, son originalité tient à cette idée dominante que seules les réalités importent et qu'il faut les rechercher avec loyauté dans chaque détail de la vie.

Ses premiers ouvrages indiquent déjà à quel point il s'intéresse aux variations de la nature humaine et à ses passions et lui-même a dit que son histoire de la Californie n'était autre chose que l'étude

du caractère américain, tandis que *The Fed of Oakfield Creek* est le roman même où il a décrit la vie en Californie.

C'est dans cette province si riche et si étrange qu'il avait vu le jour en 1855. Sa mère y dirigeait une école privée et c'est sous le toit paternel qu'il fit ses premières études. En 1875 il conquiert ses premiers diplômes à l'Université de Californie. Déjà sa personnalité s'accuse. Il discute avec le philosophe et géologue Joseph Le Conte, il étudie Herbert Spencer, Stuart Mill, se lie d'amitié avec Edward Rouland Sill; puis il part pour l'Allemagne où il suit les cours de Lotze qui l'impressionne. Il dévore Kant et Schopenhauer avec avidité. L'Ecole Romantique le fascine surtout par sa philosophie de la poésie. Dans l'esprit du professeur Royce, l'intérêt des lettres ne saurait ne pas être intimement lié à la logique. De retour aux Etats-Unis, il s'éprend de l'Ethique de Charles Pearce, et, en 1878, il obtient son doctorat en philosophie. Il est nommé aussitôt professeur d'anglais à l'Université de Californie et pendant quatre ans il y enseigne que le véritable style est fondé sur la logique.

Appelé en 1881 par William James et George Herbert Palmer comme maître de conférences en philosophie à l'Université d'Harward, il y demeure une année, puis repart pour l'Europe.

Il y donne une série de conférences dans lesquelles il traite du sens religieux de la philosophie. Ces conférences ont pris une place de tout premier ordre dans la littérature américaine et dans l'histoire générale de la philosophie.

En vingt ans il publie douze ouvrages dont les principaux sont : *L'Esprit de la philosophie moderne* (1892); *De la conception de Dieu* (1895); *le Monde et l'Individu* (1900-1902); *la Philosophie de la Loyauté* (1908); *le Problème du Christianisme* (1913).

Le Monde et l'Individu est son principal ouvrage, sans doute son meilleur, c'est un recueil de conférences et il doit sa forme à ce fait que le Professeur Royce avait été appelé comme « Giffort Lecturer » à Aberdeen pour y faire deux séries de conférences. De même son livre sur *le Problème du Christianisme* n'est que l'ensemble des conférences qu'il avait données à Oxford et à Boston dans l'hiver 1913. Par sa *Philosophie de la Loyauté*, Royce semble vouloir solutionner les problèmes sociaux de la vie et ceux que pose la logique. Il fallut la guerre pour le troubler profondément, l'inciter à s'attaquer à la politique elle-même et devenir tout à coup prophète et conducteur d'hommes : le 30 janvier 1916 il lit au Temple de Tremont son manifeste sur *les Devoirs des Américains pendant la guerre*. Tel Fichte parlant à la nation allemande, il s'adresse directement au peuple américain et celui-ci l'écoute.

En 1912, il ressentit pour la première fois les atteintes de la paralysie; cependant, il continue à travailler durant les années qui

suivent. Comme beaucoup de savants, la guerre devait l'achever. Nous dirons avec M. le Professeur William Hœking que si le Professeur Royce doit peu à l'Université d'Harvard, celle-ci lui doit beaucoup, tant il l'a servie avec dévouement et distinction. Il a non moins bien mérité de son pays. Il a vécu « as one whose portion is immortality ».

Nous donnons ci-dessous la plus grande partie du manifeste de Trémont-Temple :

Je suis de l'avis de ceux qui jugent de l'étendue des Droits de l'homme en raison de ses Devoirs.

J'ai des droits moraux aussi longtemps que j'ai des devoirs de même sorte. J'ai droit à la vie parce qu'elle me donne l'occasion de faire mon devoir et de participer beaucoup plus aux progrès humains, que de profiter des avantages qu'ils procurent. J'ai droit au bonheur simplement parce que la quantité de félicité dont je jouis m'est indispensable pour que je m'adapte au travail, cette nécessité de la vie.Mon unique droit inaltérable, c'est de faire mon devoir.

Or, pour nous Américains, quel est notre devoir présent? Deux choses le caractérisent :

1° La vision constante et péniblement tragique d'une nation qui, en dépit de ses souffrances, est demeurée infailliblement fidèle à son devoir international, à son honneur, aux traités, à la cause de la liberté et à l'Union de l'Humanité. C'est la Belgique.

Il s'agit donc que notre chère République [américaine] fasse son Devoir, comme la Belgique et le Peuple Belge ont accompli le leur.

Soyons donc prêts de toute notre force, de toute notre influence morale, de tout notre honneur, à sacrifier nos vies pour l'Humanité.

Ce spectacle du noble sacrifice consenti par la Belgique en faveur de l'honneur international doit constamment nous rappeler ce que sont le Devoir international et notre propre Devoir.

En second lieu, il y a l'attitude morale prise par l'Allemagne. Celle-ci, en dépit des exemples de l'Histoire humaine, a rejeté tous les principes de la morale internationale. Ce grand pays, soi-disant cultivé, a foulé tout Devoir international, en prétextant que l'Etat est pour les sujets l'autorité morale suprême et qu'il n'existe au monde aucune autorité morale supérieure à celle de l'Etat.

On a souvent prétendu que nous autres Américains, nous nous sommes laissés tromper par les mensonges allemands répandus dans leurs livres, leurs journaux et leurs dessins. C'est une opinion bien puérile, car il nous suffit de mettre en parallèle, avec le sacrifice de la Belgique, les menaces de l'armée allemande devant Liége, la réponse de Von Jagow à une des premières notes du Président Wilson au sujet du *Lusitania*, puis celle de l'Autriche en ce qui concerne l'affaire de l'*Ancona*, pour bien prouver que livres, journaux et dessins n'ont pas servi à grand chose dans l'élaboration de nos opinions.

Ce ne sont pas les ennemis de l'Allemagne, mais celle-ci même et son Kaiser, ses ministres et ses commandants de sous-marins qui nous ont

donné un tableau suffisamment éloquent de ce qu'elle entend par moralité internationale. Nous sommes habitués à songer à la grande tristesse de la Belgique autant qu'à la forfaiture teutonne et nous ne séparerons jamais cette dernière ombre de l'histoire humaine jetée sur le soleil belge, du souvenir de ce qui était la splendeur avant le crime des Empires de proie.

Il arrive même que ceux-ci plaident l'irresponsabilité. A « l'acte barbare de l'*Ancona*, indigne d'un peuple civilisé » (c'est ainsi que s'exprimait M. Wilson dans une note) l'Autriche répond ironiquement, cyniquement et demande quels principes de moralité internationale le commandant du sous-marin a violés. On ne saurait mieux renouveler la question hypocrite de Caïn meurtrier de son frère Abel.

Et le même gouvernement autrichien ajoute qu'il ignore quelle loi divine ou humaine le Commandant a pu enfreindre.

Devant un tel cynisme, nous sentons quel est notre devoir : Etre et demeurer les opposants de la police sous-marine allemande. Bien mieux, nous devons une sympathie de tous les instants, notre assistance morale et financière aux ennemis de l'Allemagne.

Nous avons non seulement là liberté de faire des munitions pour eux, mais le devoir d'encourager cette production en attendant que nous puissions agir plus efficacement, plus directement encore à leurs côtés.

L'Allemagne est l'ennemie délibérée de la race humaine et devant une telle menace, il est impossible de demeurer neutre.

Notre charité américaine doit relever la Belgique et se ranger du côté de la France et de l'Angleterre.

La cause des Alliés, disons-le très haut, est celle de l'Humanité. C'est avec enthousiasme que nous devons aider de notre argent, par notre production en munitions de guerre et par notre aide morale et financière. Soyons patients, supportons sans amertume les difficultés commerciales qu'entraîne la guerre et n'oublions jamais que notre place est aux côtés de la Belgique pour souffrir avec elle au nom de l'Humanité.

Nous continuerons donc la lutte contre l'Allemagne pour relever ce cœur qu'elle a blessé, qu'elle a trompé et où elle a mis la désolation et les larmes. Et s'il le faut, nous romprons tous les liens avec elle.

En nous tenant prêts à faire face à toutes les conséquences d'un tel acte décisif et énergique, nous aurons souffert à notre tour, pour l'Honneur, pour le Devoir et l'Humanité.

GEORGES LIGES.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Mouvements de gloire et liberté. Préface de Henri Welschinger. Avec 309 illust., Laurens. 7 50

Histoire

Madame Campan : *Mémoires sur la vie de Marie-Antoinette ;* Nelson. 1 25

Divers : *Petite Encyclopédie polonaise ;* Payot. » »

Maurice des Ombiaux : *Fastes militaires des Belges ;* Blond. 3 50

Littérature

Albert Schinz : *J.-J. Rousseau et le libraire-imprimeur Marc Michel Rey* ; Jullien, Genève. » »

Péladan : *La Guerre des Idées* ; Flammarion. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Luigi Barzini : *En Belgique et en France*. Trad. de Jacques Mesnil ; Payot. 3 50

D. Bertrand de Laflotte : *Dans les Flandres* ; Préface de M. Henri Robert ; Bloud. 3 50

Paul Deschanel : *Les Commandements de la Patrie* ; Bloud. 0 60

Jules Destrée et Richard Dupierreux : *Aux armées d'Italie* ; Bloud. 1 50

Divers : *L'Italie et la guerre actuelle* ; Imp. Dominicaine, Florence. » »

*** *L'Espagne et la guerre* ; Bloud. 3 50

Paul Ginisty et Arsène Alexandre : *Le livre du souvenir* ; Flammarion. 5 »

Paul Margueritte : *L'Immense effort* ; Flammarion. 3 50

Adrien Mithouard : *Quatre discours et une conférence* ; Bloud. 0 60

Lieutenant Péricard : *Face à face*. Préface de M. Maurice Barrès ; Payot. 3 50

Barthélémy Rey : *Quatre cents milliards* ; Berger-Levrault. 1 50

T. Tittoni : *Le jugement de l'histoire sur la responsabilité de la guerre*. Préface de M. Gabriel Hanotaux ; Bloud. 0 60

Philosophie

Clément Besse : *Le Paradoxe célèbre de Joseph de Maistre sur la guerre* ; Bloud. 0 60

A.-D. Sertillanges : *La philosophie morale de saint Thomas d'Aquin* ; Alcan. 10 »

Poésie

Henry Dérieux : *En ces jours déchirants*. Préface de Henry Bataille ; Payot 3 50

Questions coloniales

Louis Maurice : *La politique marocaine de l'Allemagne* ; Plon. 3 »

Questions religieuses

Denys Cochin : *Le Dieu allemand* ; Bloud. 0 60

Pierre Gauthiez : *Sainte Catherine de Sienne* ; Bloud. 3 50

Roman

Jean Aicard : *Maurin des Maures* ; Nelson. 1 25

J. Delorme. J. Simon : *Ames de guerre, âmes d'amour* ; Perrin. 3 50

F. de la Guérinière : *Les Sillons de la gloire* ; Sansot. 3 50

Valentin Mandelstamm : *La Cosaque* ; Flammarion. 3 50

Jean Martet : *Sur le chemin de la Haye* ; Payot. 3 50

Sociologie

Divers : *La Guerre et la vie de demain. I : Enfance et jeunesse* ; Alcan. 3 50

Paul Louis : *Les Crises intérieures allemandes pendant la guerre* ; Alcan. 1 25

Varia

B. Dangennes : *Le Manuel de la Volonté* ; Nilsson. 2 50

Marguerite-A. Féraud : *Apprendre à vouloir* ; Perrin. 3 50

Sans peur et sans reproche, le soldat selon la Bible ; Paris. » »

Voyages

L'Alsace et la Lorraine ; Sirven, Toulouse. Fascicule 3. 2 »

ÉCHOS

Un hommage anglais à Emile Verhaeren. — Les deux Prix Goncourt. — Mort de Hans Richter. — Les Sauvages et la guerre. — Genève et la vertu. — Pour les philatélistes. — Le Parterre à genoux et couché. — Repas d'Académies. — Mystification poétique. — Le Problème écononomique. — Les Racines de l'Argot. — Les Yeux de Madame Récamier. — Les belles citations. — Trois anecdotes sur Verhaeren. — Le *Courrier Musical*. — Musée de Provincé.

Un hommage anglais à Emile Verhaeren nous est adressé de Londres par des amis qu'il se fit en Angleterre, où il résida pendant quelques mois après l'envahissement de la Belgique :

We, who were proud to be counted among his English friends, wish to express our grief at the tragic end of Emile Verhaeren. We admired his work ; we knew the man ; we loved him ; and to us all his horrible and untimely death is a personal loss and a great sorrow.

JETHRO BITHELL. HAROLD MONRO.
OSMAN EDWARDS. MICHAEL E. SADLER.
F. S. FLINT. M. T. H. SADLER.
GEORGE S. GORDON. HENRY WEBB.
P. M. JONES.

15 décembre 1916.

§

Les deux Prix Goncourt. — Ils ont été attribués le 16 décembre par les dix académiciens réunis. A la vérité ceux-ci n'étaient que six. Trois ont voté par correspondance, MM. Paul Margueritte, Rosny jeune et Mme Judith Gauthier. M. Octave Mirbeau, comme on dit en style militaire, s'était fait porter pâle.

Dans l'instant où, pour couronner le déjeuner, on apportait aux convives le plateau des fromages variés, — de fort appétissants fromages, — M. Lucien Descaves voulut bien transmettre aux journalistes les résultats du vote :

Henry Barbusse, l'auteur du *Feu*, à l'unanimité, moins deux voix, obtenait le prix Goncourt de l'année 1914. Lucien Descaves eût souhaité l'unanimité absolue. Il déplorait que deux irrésistibles eussent voté contre pour des raisons plus politiques que littéraires. M. Adrien Bertrand, auteur de *l'Appel du Sol*, était lauréat de l'année 1916.

Les personnes présentes applaudirent à ce choix qui fut, le lendemain, ratifié par toute la presse.

Il faut louer les académiciens Goncourt à qui la guerre semble avoir communiqué un renouveau d'activité et d'énergie. Ils se sont abstenus de couronner quelque fade roman d'universitaire adroit. Leur choix de cette année marque de la bravoure.

§

Mort de Hans Richter. — Le plus grand chef d'orchestre de l'Allemagne vient de mourir dans la cité franconienne de Bayreuth. Né à Raab, le 4 avril 1843, il était le fils du maître de chapelle de la cathédrale de cette ville hongroise. Très jeune il fut mis au collège de Löwenburg, à Vienne, sur les bancs duquel s'étaient jadis assis Haydn puis Schubert, et

dont les élèves faisaient partie de la maîtrise de la Chapelle impériale et royale. Il poursuivit ses études musicales au Conservatoire où, pour la théorie, il fut l'élève de Sechter. Il devint un virtuose corniste et acquit même la pratique de tous les instruments à vent et à cordes. Malgré toutes ces connaissances et l'universalité de ses dons musicaux, il mena une existence assez obscure, d'abord comme chef d'un orchestre de banlieue puis comme maître de la chapelle impériale, jusqu'au jour où, sur la recommandation d'Esser, il fut appelé à Lucerne par Richard Wagner, qui justement cherchait un jeune musicien qui l'aidât à finir sa partition des *Maîtres-Chanteurs*. Les services qu'il rendit alors et par la suite à Richard Wagner furent si grands qu'ils lui gagnèrent la confiance, voire l'amitié du Maître. De ce jour la réputation de Richter ne cessa de croître, mais son nom reste pour toujours lié à la gloire de Richard Wagner. En 1867, il prépara, comme répétiteur et chef des chœurs, les représentations à Munich des *Maîtres-Chanteurs*, puis fut, durant deux ans, aux côtés de Hans de Bülow comme Directeur de la Musique du Théâtre Royal. Il vint à Paris en 1869, puis alla à Bruxelles diriger une représentation française de *Lohengrin*. Après un séjour assez long auprès de Wagner à Triebschen, il devint sur le conseil de Liszt chef d'orchestre, puis directeur de l'Opéra National de Budapest. En 1875 il fut appelé à l'Opéra de Vienne comme premier chef d'orchestre. C'est lui qui dirigea le premier, — et c'était à Bayreuth, — *l'Anneau du Nibeloung*. Le terrain de son activité était non seulement Vienne et Bayreuth, mais encore Londres, où depuis 1877 il demeura un hôte assidu et grandement fêté et où les concerts dirigés par lui prirent le nom de *Concerts Richter*. A Vienne, il dirigeait aussi les concerts de la Société Philharmonique. Ce fut Gustave Mahler qui le remplaça à l'Opéra de Vienne. Trois ans avant la guerre, la ville de Bayreuth lui avait fait don d'une petite propriété, celle-là même qui devait le voir mourir. Il reposera donc dans le cimetière catholique de Bayreuth, à côté de Liszt et non loin de Wahnfried où est la tombe de son Maître. La dernière fois qu'il tint son bâton de Kapellmeister, ce fut à Bayreuth, en 1892, pour une représentation des *Maîtres-Chanteurs* dont jamais la jeunesse ne parut plus vive. Son interprétation des œuvres de Beethoven et des maîtres modernes comme Brahms, Bruckner, César Franck (mais aussi des oratorios de Hændel), se faisait surtout remarquer par la grandeur de la compréhension, la finesse des détails, le sens des timbres et la maîtrise des difficultés techniques. Il était docteur *honoris causa* de l'université d'Oxford.

§

Les Sauvages et la guerre. — Douze cents sauvages pur sang du Canada se sont enrôlés depuis le commencement de la guerre. C'est là, du moins, ce que signale un rapport que vient de publier le département des sauvages. Un des douze cents sauvages a reçu une médaille militaire pour sa bravoure au front. La contribution des sauvages au fonds patriotique a été de plus de six mille piastres. La population sauvage en Canada, à l'heure actuelle, est de près de cent six mille âmes. Les provinces qui ont fourni des sauvages sont : Ontario, 802 ; Québec, 101 ; Manitoba, 89 ; Saskatchewan, 57 ; Ile du Prince-Edouard, 24 ; Colombie Anglaise, 17 ; Nouvelle-Ecosse, 14 ; Nouveau-Brunswick, 12 ; Alberta, 9 ; Yukon, 2. Au nombre

des sauvages, sont des officiers, dont un porte un nom français, le capitaine O. Picard du 12e bataillon, et le soldat Bélanger, un sauvage, du 52e bataillon, qui fut décoré, pour sa bravoure sur le champ de bataille, de la médaille militaire. En plus des six mille piastres que les sauvages ont souscrits au fonds patriotique, près de sept cents piastres ont été versées par eux pour d'autres fins de la guerre.

§

Genève et la vertu. — D'après la *Saisse*, le Professeur Paul Moriaud aurait fait, à l'Union des femmes, à Genève, une conférence sur : *la police des rats au point de vue de la surveillance de la jeunesse*. Mais, au fait, ne serait-ce pas plutôt une perle pour la collection d'un conchyologiste ?

§

Pour les philatélistes. — Parmi les charges nouvelles dont se propose de nous gratifier notre administration, pour 1917, figure le relèvement des tarifs postaux, et notamment la résurrection du port de lettre à quinze centimes que l'année 1907 avait vu disparaître.

Là encore (faut-il le dire, en s'étonnant que nos grands journaux d'information aient eu l'air de l'ignorer ?), l'Allemagne nous aura devancés d'un bon semestre. Sa carte postale à timbre vert 5 pfennig a été remplacée par une carte de couleur brun orangé à 7 1/2, pour les relations entre les différents Etats germaniques, l'Autriche-Hongrie, et les pays momentanément occupés. Le timbre de dix pfennig, pour les lettres ordinaires, est devenu un timbre de 0,15, de couleur brune. La Bavière, qui conserve naturellement ses timbres à effigie royale, a adopté les mêmes couleurs et les mêmes tarifs. La Germania continue d'orner les timbres des autres Etats de la fédération allemande.

Cette Germania a d'ailleurs subi une modification depuis les « victoires » allemandes. A la couronne impériale de Charlemagne qui la coiffe, on a superposé une couronne de lauriers, plutôt modeste, il faut l'avouer.

Les collectionneurs, après la guerre, rechercheront non seulement ces nouvelles variétés, mais encore les timbres à surchage mis en service dans les pays occupés, et notamment en Belgique.

L'Autriche, elle, n'est pas restée en retard sur son alliée : aux timbres à l'effigie du défunt empereur, en usage depuis plusieurs années, elle a ajouté, pour les valeurs de 2 et 3 heller, les figures historiques de quelques anciens monarques, entre autres de Joseph II, qui ne s'attendait probablement pas à cette résurrection.

§

Le Parterre à genoux et couché. — Une vieille affiche de théâtre (de 1734), conservée au Musée municipal de Brunswick, rappelle les singulières prescriptions alors imposées aux spectateurs du théâtre de cette ville :

Pour la commodité du public il est ordonné que le premier rang se couche, que le second se mette à genoux, que le troisième soit assis et le quatrième debout, de façon à ce que tout le monde puisse voir.

§

Repas d'Académies. — Dans un restaurant de la place Gaillon, les

académiciens Goncourt se sont réunis pour déjeuner et présider à la distribution des deux prix littéraires.

Par une coïncidence singulière, c'est dans ce même restaurant de la place Gaillon qu'avant la guerre, une autre Académie avait coutume de se réunir pour de fines et littéraires agapes. Les *Quarante-Cinq* dînaient là chaque mois. Après le repas, quelqu'un prenait la parole. Un soir, ce fut René Quinton qui fit le petit discours habituel. Il s'agissait d'honorer un des membres présents, le capitaine Ferber, courageux autant que malheureux. René Quinton avait une façon bien à lui de célébrer ses exploits.

Il retraçait les vols périlleux du capitaine et concluait « Premier essai, premier échec... Deuxième essai, deuxième échec. » Et ainsi de suite jusqu'au onzième essai, onzième échec !

A ce moment un fou rire saisit l'assistance. Seul l'orateur très sérieux considérait le capitaine Ferber qui l'écoutait gravement, approuvant d'un signe de la tête chacune de ces précisions.

Mais Tristan Bernard cachait son ironie joyeuse dans sa barbe et l'un des convives n'en pouvant plus avait roulé sous la table.

Heureux temps où l'on célébrait ainsi la gloire pacifique de nos aviateurs.

§

Mystification poétique. — Le mois dernier le poète Olindo Guerrini mourait à Bologne.

Guerrini était moins connu, en Italie, par son œuvre poétique que grâce à une supercherie qui lui valut, pendant un temps, la notoriété.

Jeune poète, il publiait des vers qui avaient le sort de beaucoup de vers : ils n'étaient point lus. Guerrini plein de rancune résolut de se venger de ses contemporains en les mystifiant.

Il imagina de faire un choix parmi les plus beaux poèmes de Henri Heine et d'Alfred de Musset, qu'il tritura, amalgama et publia sous le pseudonyme de Lorenzo Stecchetti. Lui-même écrivit, sous sa propre signature, une préface, sorte de biographie émue sur Lorenzo Stecchetti qu'il dépeignit sous les traits d'un jeune poète mort poitrinaire à la fleur de l'âge.

Le public fit le meilleur accueil à l'œuvre posthume de Lorenzo Stecchetti et les critiques déplorèrent abondamment sa fin prématurée.

Guerrini dévoila alors sa supercherie et elle lui fut pardonnée.

Olindo Guerrini était un fervent adepte du culte bachique. Dans son testament rimé en forme de sonnet, il n'a pas oublié le vin qui lui a donné tant de plaisir :

« Qu'on n'orne point ma tombe, dit-il, de buis et de cyprès, car peu m'importe qu'elle soit belle, je désire qu'elle soit utile à autrui. Les fleurs ne réveillent pas à la vie l'âme du défunt qu'elles recouvrent ; plantez une vigne sur mon tombeau. Ses grappes célestes, foulées dans le pressoir, donneront un doux nectar étincelant comme le rubis et, mort, j'aurai la consolation de rendre service aux vivants en restituant au monde quelques coupes de ce vin qui a réjoui ma vie. »

§

Le Problème économique. — Les questions économiques aujourd'hui remplacent toutes les autres. La rubrique de la « Vie économique »

tient dans les journaux une place débordante. La littérature doit, à ses côtés, se faire toute petite. Quant à la poésie, il n'y a pas de place pour elle.

On a accordé une attention restreinte au Prix Goncourt. Et cependant les agitations des candidats ont eu lieu comme de coutume malgré l'absence de quelques-uns mobilisés. Il y eut même plus de pétulance, sinon plus d'âpreté encore dans les intrigues, ainsi qu'il arrive chaque fois que la femme intervient, remplaçante des absents.

— Trop de lettres; il a fait écrire trop de lettres ! disait Lucien Descaves, d'un candidat malheureux.

Trop de visites aussi ! Trop de « petits bleus » ! Ah ! les « petits bleus », Madame !

Et la récompense n'est pas au bout de tant d'efforts !

On a encore constaté à quel point le compte rendu des obsèques de Verhaeren fut écourté dans les grands quotidiens parisiens et combien les articles nécrologiques sur le poète y furent rares. L'adresse du roi des Belges à l'Académie française figurait en caractères minuscules entre la Question du charbon qui tenait une colonne et la Question du beurre et des œufs qui en tenait deux.

Combien consomme-t-on de kilog. de pommes de terre par jour à Paris ? Voilà qui passionne le public. Espérons qu'un jour prochain la littérature prendra sa revanche. En attendant, les poètes ont bien tort de mourir pendant la guerre.

§

Les Racines de l'Argot. — Un des mérites d'Henry Barbusse dans son roman *Le Feu*, c'est qu'à l'encontre d'autres écrivains plus soucieux de pittoresque que de vérité stricte, il a fait parler à ses héros soldats leur vraie langue.

On s'occupe beaucoup, en ce moment, de l'argot des poilus. C'est à qui se livrera à des essais de linguistique qui ne doivent pas être sans charme, car il est des lexicographes académiques qui s'évertuent encore à chercher pourquoi le lit est un *pajot*, le fusil un *flingue*, les cartes à jouer des *brêmes*. A la vérité toutes ces expressions-là, tous ceux qui sont passés par la caserne les connaissent depuis longtemps.

Ce qui est beaucoup plus curieux encore et vraiment né de la guerre, c'est l'argot spécial employé par nos troupes indigènes. Cet argot est issu, non de la déformation de la langue arabe vulgaire, mais de l'adaptation du français.

Nos indigènes ont naturellement adopté, tels qu'ils les trouvaient, en leur donnant une nouvelle prononciation, les termes militaires usuels. Tout le monde reconnaîtra tranchée dans *trachi*, pare-éclat dans *bariglass* et sac à terre dans *sancantir*. Il est plus malaisé de traduire *cramougine* par gaz lacrymogène et *sacouplite* par revue de détail. Le médecin est un toubib. Suivant son grade il est *t'bib lieut'nant*, *t'bib captan*, tandis que le sergent-major est devenu le *major*.

Les tirailleurs disent *avancina* pour nous avons avancé, *berdina* pour nous avons perdu. Au verbe français, ils ajoutent la déclinaison arabe.

Quant au mot betterave extrêmement usité, il est devenu *bitraf*. Le soldat

algérien n'aime pas les betteraves parce que la marche est particulièrement pénible à travers les longs champs de betteraves. On cite le mot d'un tirailleur permissionnaire montrant, par la portière, la plaine couverte à perte de vue de cultures de betteraves et disant, avec une lippe dédaigneuse : *Franca bled bitraf*. La France est le pays des betteraves !

Les yeux de Madame Récamier. — Lors de la formation du récent ministère, on a rappelé le passé des nouveaux ministres. On s'est souvenu que M. Edouard Herriot, avant d'être homme politique, fut homme de lettres. Il publia, en 1904, deux gros volumes. Ayant à écrire une thèse de doctorat, le jeune normalien choisit pour sujet, *Madame Récamier et ses Amis*. L'ouvrage fort bien écrit apportait des documents inédits que l'auteur, alors professeur au lycée de Lyon, avait trouvés dans la ville natale de la belle Juliette.

Dans ce temps, le livre eut du succès. Non pas que l'auteur ait éclairci définitivement le mystère physiologique autant que psychologique de son héroïne. Il laissait assez de mystères autour de Mme Récamier pour exciter la curiosité et l'émulation des historiens. Plusieurs ouvrages sur Mme Récamier, l'un d'eux même ayant pour auteur un médecin, parurent à la suite de la publication de la thèse d'Edouard Herriot. Puis le silence se fit à nouveau sur le cas de la belle Juliette.

Edouard Herriot a tout dit sur Madame Récamier, tout, sauf la couleur de ses yeux qu'il ignore et qu'il ignorera toujours. Il est impossible, en effet, de déterminer cette couleur, d'après les documents, les lettres et, ce qui est plus étrange, d'après les portraits.

D'après le portrait de Gérard, elle aurait les yeux bleus. D'après celui de David, ses yeux sont de velours noir. Une lettre de Chateaubriand, écrite vers la fin de sa vie, dit à propos de Mme Récamier : « Ses yeux avaient pâli en vieillissant. » Ce qui tendrait à prouver que ses yeux étaient de couleur, car le noir ne peut pâlir. Et pourtant le portrait de David, comme les écrits, restent.

Nous ne saurons jamais quelle était la couleur de yeux de Mme Récamier.

Les belles citations. — On a trouvé étrange que le communiqué de librairie glissé dans chaque roman nouveau fût, dans *le Feu* d'Henry Barbusse, remplacé par les deux belles citations à l'ordre de l'Armée et à l'ordre du Régiment de l'auteur-soldat.

Les gens de l'arrière qui ont douillettement passé le temps de guerre dans leur foyer sont tentés de blâmer le procédé, au nom de la pure littérature.

Au contraire, les jeunes écrivains qui ont vaillamment fait la guerre, qui ont souffert, qui ont pâti dans les tranchées, ont admis, comme très naturel, le geste qui prolonge dans leur œuvre littéraire de glorieux souvenirs.

Un jeune poète, le sergent Charles Perrès du 1er zouave, avant de repartir pour Salonique, montrait à un groupe de camarades de lettres sa belle citation. C'est un peu enfantin, disait-il, en manière d'excuse, d'exiber ce papier, mais on a tant de mal pour le conquérir ; puis il nous rappelle les heures

les plus aventureuses de notre vie, les plus belles peut-être. Et tout cela n'empêche, conclut-il, que je n'ai jamais tant aimé la Littérature ! »

§

Trois anecdotes sur Verhaeren. — C'était en 1908. Le poète venait de terminer *Hélène de Sparte*. Invité à déjeuner chez un critique, en compagnie de Madame Verhaeren, il s'y rendit, son manuscrit sous le bras.

Hélène de Sparte n'avait pas encore trouvé son titre. Le poète avait d'abord songé à l'appeler *La bonne Hélène*. Très gai, à la fin du déjeuner, Verhaeren parlait de son œuvre et d'Hélène avec désinvolture. Hélène vieillie revenant auprès de Ménélas, cessant de torturer les cœurs et de faire des malheurs, réjouissait le poète. C'était la revanche de Ménélas et de tous ceux qui lui ressemblent ! Au grand effarement des dames assemblées, Verhaeren conclut joyeusement :

— Shakespeare avait raison. Les femmes sont comme les poires qui deviennent bonnes en devenant blettes.

— On parlait des fraudes à la douane. Verhaeren était extraordinairement documenté sur cette question. Il connaissait tous les genres de fraude, comment les femmes passent les dentelles de Bruges sous leur chemise et tous les moyens de subtiliser les cigares. Mais le moyen qui lui avait paru le plus curieux et qu'il racontait volontiers, consistait à introduire les objets frappés par la régie dans une cage aux lions. Un dompteur avait eu cette idée ingénieuse de fabriquer un double fond à la cage de ses fauves, sorte de tiroir empli d'objets précieux. Bien entendu les douaniers n'y allaient pas voir. Verhaeren s'amusait comme un enfant de ce trait.

— C'était en 1913 au vernissage du Salon des indépendants, qui avait lieu sous les baraquements du Cours-la-Reine, et c'était la première grande manifestation de la peinture cubiste. Des critiques s'étaient dérangés ; on y vit des gens de lettres, des cabotins, on y vit même, près du prince des Poètes, un prince authentique et une princesse qui l'était moins. Verhaeren y vint. Accompagné d'un critique d'art, il regardait avec un peu d'effarement, mais aussi avec bienveillance, les œuvres des peintres modernes. Soudain, quelqu'un signala la présence du poète Guillaume Apollinaire qui expliquait à une dame l'art orphique.

— Je voudrais bien voir Apollinaire, sollicita Verhaeren.

La chose était aisée. On le lui montra. Verhaeren pendant un instant considéra le jeune poète. Il était fort intéressé par sa vue. L'expression de son visage témoignait d'une joyeuse sympathie. A ce moment, Guillaume Apollinaire déclarait à un groupe de visiteurs sceptiques :

— Mais si vous n'y comprenez rien, tant pis pour vous ! Vous comprendrez plus tard. Le cubisme s'affirmera. Pourquoi voulez-vous que la peinture n'évolue pas comme le reste, comme la poésie même ? Tenez, voilà un poète qui passe et qui célèbre, dans ses poèmes, la beauté des cheminées des usines.

— C'est curieux ce qu'il dit là, murmura Verhaeren.

§

Le « Courrier musical ». — « La guerre se prolonge, la douleur règne, la vie s'affirme, la confiance demeure... L'action est le mot d'ordre impérieux. » Partant de ces constatations de M. René Doire, *Le Courrier musical* a repris vie avec le 1er décembre, pour jusque et après la victoire.

§

Musée de Province.

Collision d'autos. — Hier, vers 3 h. 45, deux automobiles appartenant, l'une à M. François Falfon, demeurant Porte Limbert, n° 1, l'autre à M. Michel Fermet, demeurant rue Joseph-Vernet, 23, ont failli se rencontrer au Rond-Point de la place de l'Horloge; l'une venait de la rue de la République et l'autre de la rue St-Agricol. Toutefois, il n'y a eu aucun accident à déplorer.

(*Chronique d'Avignon.*)

Un grand procès est à la veille de se dérouler devant le tribunal civil de Montereau. Voici les faits :

Certain villageois, célibataire endurci déjà sur le retour, possède un bouc, véritable image du diable sur la terre, dont il est fier. Front cornu, menton barbu, pied fourchu, ardent à la lutte, ce n'est pas un eunuque, aussi toutes les chèvres, en passant devant sa maison, poussent des bêlements de pâmoison. Maître bouc, dans son langage, a beau leur crier : « Venez ! » son maître, n'ayant jamais connu les joies du mariage, ne donne l'autorisation de procréer que contre espèces sonnantes.

Ces temps derniers, la chèvre d'une voisine, par l'odeur du bouc énamourée, réclamait ses caresses, mais notre célibataire, se souvenant qu'il avait dit au possesseur de l'animal « qu'il ne monterait jamais dans sa voiture », refusa pour la chèvre les faveurs de son bouc.

La femme est pleine de malice et souvent, pour ces choses-là, le diable l'inspire; le célibataire devait en faire l'expérience.

Un beau matin, il vit arriver chez lui un gamin qui lui dit : « Pour avoir des biquets au printemps, je vous amène ma chèvre. » Après avoir examiné l'animal, le bouquetier répondit : « C'est la bique à X... ; je refuse ! »

— « Erreur, répondit le gamin, c'est la mienne, on me l'a achetée ! »

Croyant, le célibataire donna la liberté à son encorné qui, sans discours, fit la besogne sollicitée. L'opération terminée, le propriétaire dit au gamin : « Pour toi, ça ne sera que vingt sous au lieu de vingt-cinq ! » Le gosse, content, ramena triomphalement la bique à sa propriétaire.

Mais l'histoire s'ébruita dans le pays et fit rire toutes les commères. Le célibataire ayant appris la chose fut d'autant plus en colère que, dans ce marché, il ne pouvait reprendre ce que son bouc avait donné à la chèvre.

Un dimanche de novembre, dans un café, le bouquetier, rencontrant le père du commissionnaire, lui reprocha la trahison de son fils. Comme on le pense, le père sourit, ce qui rendit l'autre si furieux qu'il s'oublia au point de traiter cet homme de... trois lettres ! L'insulté répondit à son insulteur : « Toi qui te crois si malin, tu t'es laissé refaire par un gamin ! »

La galerie applaudit aussi; le propriétaire du bouc déclara qu'il allait les appeler tous devant la justice de paix de Montereau.

On rira bien ce jour-là à l'audience. Le plus embarrassé sera sans

doute le juge, car on dit que, nouveau Salomon, il devra, à la requête du bouquetier, décider si, par une opération digne de César, les petits biquets ne devront pas être, avant terme, séparés de leur mère.

Cette histoire bien simple en elle-même, amuse les habitants qui attendent l'audience avec impatience.

(*Progrès de Seine-et-Marne*, 20 novembre).

Arrestation. — Nous avons relaté le vol commis à Beaujeu, chez Mme Guyennet, par la fille Hacquart, ancienne bonne dans différentes maisons de Gray, jeune drôlesse qui n'en est pas au premier de ses exploits en ce genre. Cette fille, dite Jeanne Lianas, a été arrêtée sur mandat d'arrêt de M. Lescot, juge d'instruction à Gray.

En outre, cette fille peu intéressante est dans une position contraire.

(*La Presse Grayloise*, 25 novembre.)

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Les séances se suivent et se ressemblent ; c'est dire que le Marché continue à observer une attitude d'expectative qui n'a rien de surprenant dans les circonstances actuelles.

Nos Rentes bien impressionnées par nos récents succès sur le front de Verdun, conservent aisément leurs cours :

Rente 3 o/o ex-coupons 60 fr. 35 ; 3 o/o Amortissable 68 fr. ; Rente 5 o/o 88 fr. 15.

Malgré un peu d'irrégularité sur les fonds russes, leurs cotes se montrent généralement assez soutenues :

Russe 3 o/o 1891 59 fr. ; Russe 4 o/o, 1901, 65 fr. 35 ; Consolidé 4 o/o, 68 fr. 25 ; 4 1/2 o/o 1909, 74 fr. 50 ; 5 o/o 1906, 82 fr. 50.

Les mêmes causes engendrant les mêmes effets, on n'est pas surpris de voir nos grands chemins français offrir peu de résistance. Nous souhaitons que les mesures envisagées présentement aient une prompte efficacité :

Orléans, 1025 fr. ; Est, 705 fr. ; Nord, 1280 fr. ; Midi, 900 fr. ; P.-L.-M., 960 francs.

La rente extérieure d'Espagne, en vive allure, arrive à 102 fr. ; quelques légers progrès sont également accomplis par les chemins espagnols : Nord-Espagne, 430 fr. ; Saragosse, 424 fr. ; Andalous, 417 francs.

Dispositions moins soutenues sur les valeurs de cuivre : Rio, 1760 fr. ; Tharsis, 145 francs.

La Banque de France progresse à 5120 fr. ; à noter toutefois que dans le compartiment bancaire on enregistre des dispositions moins soutenues :

Banque de Paris, 1000 fr. ; Union parisienne, 610 fr. ; Crédit mobilier, 350 fr. ; Crédit Lyonnais, 1153 fr. ; Comptoir National d'Escompte, 790 fr. ; Crédit Foncier, 700 fr.

Au Parquet, Penarroya est en nouvelle avance à 2380 fr. ; la hausse se développe de façon non moins sensible sur les valeurs de guerre du marché en Banque :

Bakou, 1612 fr. ; Toula, 1372 fr. ; Maltzoff, 485 fr. Ex-droit de souscription aux actions nouvelles.

LE MASQUE D'OR.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

L'HIVER A LA COTE D'AZUR

Billets d'aller et retour spéciaux à prix réduits (1re et 2e classes pour Cannes, Nice, Menton, Monaco, Monte-Carlo.

Emission du 1er décembre 1916 au 17 avril 1917 au départ des gares de Paris, Dijon, Lyon (Perrache et Brotteaux), Vesoul, Besançon, Gray, Nevers, Is-sur-Tille, Genève, Clermont-Ferrand, Saint-Etienne, Grenoble, Valence, Avignon, Cette, Nîmes.

Validité 20 jours (dimanches et fêtes compris). Prolongation de deux périodes de 10 jours (dimanches et fêtes compris) moyennant le paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 o/o.

Deux arrêts autorisés en cours de route, au gré des voyageurs, tant à l'aller qu'au retour.

Prix de Paris à Nice : 1re classe, 182 fr. 60 ; 2e classe, 131 fr. 50.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.

Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro.....	1.75
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.